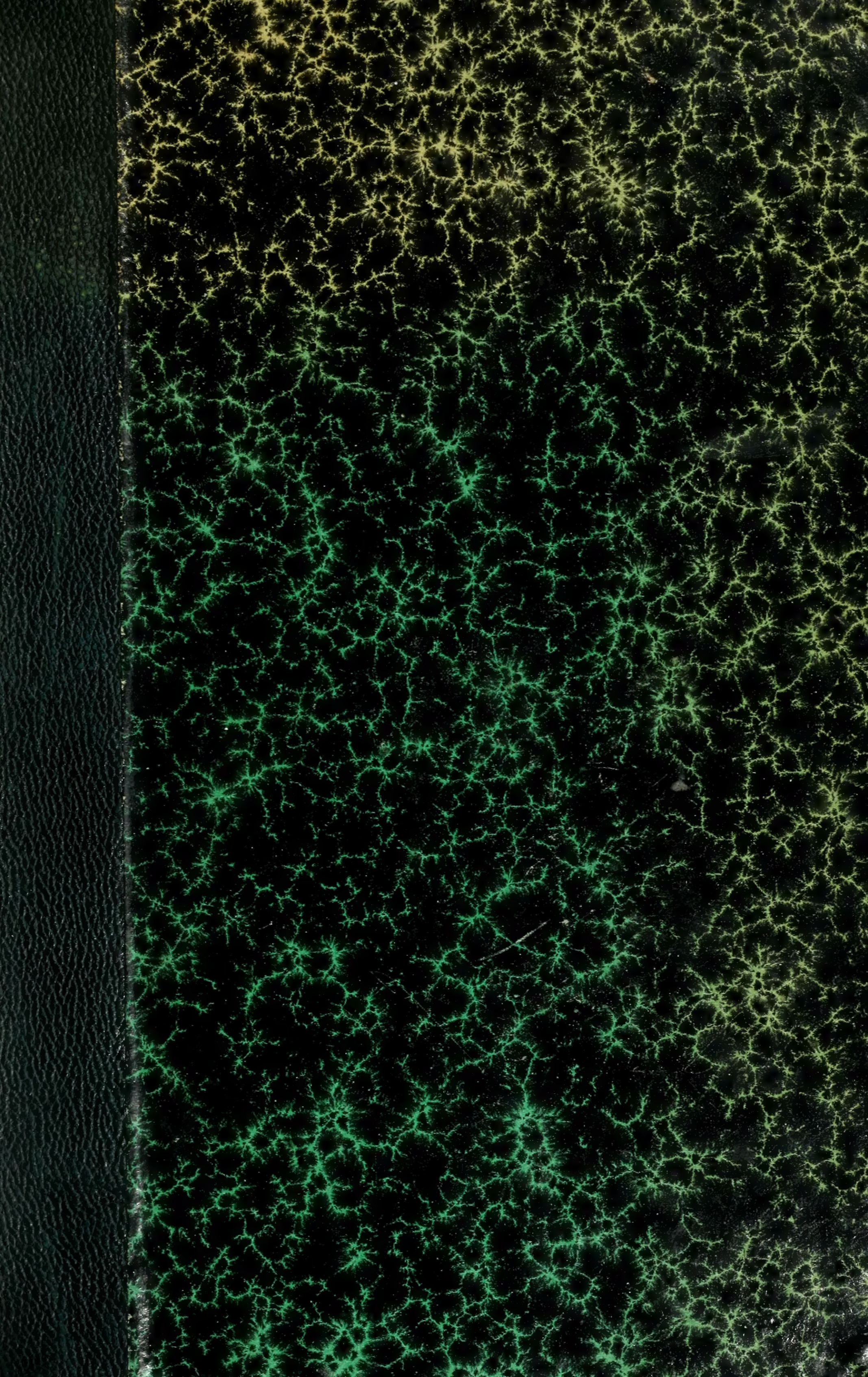






Le Nouveau Monde

JUSTIFICATION DU TIRAGE

5 exemplaires vieux Japon, numérotés de 1 à 5.
10 exemplaires Chine, numérotés de 6 à 15.
45 exemplaires Japon impérial, numérotés de 16 à 60.
1050 exemplaires (dont 50 hors commerce) sur papier de Rives.

Exemplaire sur vélin de Rives

N° 1030

Villiers de l'Isle-Adam

Le Nouveau Monde

orné de 15 bois originaux
en 2 couleurs de P.-E. Vibert



GEORGES CRÈS et Cie
116, Bd St GERMAIN
Paris
1913



PERSONNAGES

GEORGE WASHINGTON.
BENJAMIN FRANKLIN.
Lord LIONEL RALEIGH CECIL.
STEPHEN ASHWELL.
Le Chevalier HENRI DE VAUDREUIL.
Sir RICHARD CORNWALLIS.
Le Commodore HOWE.
Sir ROBERT HARTLEY.
Sir EDWARD CLINTON.
Sir CORNELIUS HALGRAVE.
Le Constable d'Angleterre.
Le Quaker EADIE.
Mr O'KEENE, colon américain.
Le Lieutenant HARRIS.
L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE.
MOSCONE.
TOM BURNETT.
BOB UPFILL.
Un Midshipman.
DICK, intendant du château de Swinmore.
Un Secrétaire d'état-major.
Un Massier du Parlement.
1er Officier du Fisc-anglais.
2e Officier des Revenus de la Couronne.
3e Officier.
Une Sentinelle du camp américain.
Un Matelot français.

Un Officier français.

1er Marinier, coureur d'épaves.

2e Gueux de mer.

Un Indien chérokée.

Un Indien comanche.

Un Peau-rouge.

RUTH MOORE, comtesse CECIL, 22 à 23 ans.

Mistress ANDREWS, 24 à 25 ans.

MARY MARK ELLIS, 18 à 19 ans.

DAHU, Indienne siriniris, 16 à 17 ans.

Mistress NOELLA, 60 ans.

MAUD EADIE, 19 à 20 ans. } jeunes filles quakeresses.

EFFIE O'KEENE, 18 à 19 ans, } jeunes filles quakeresses.

HUGHELLA, 20 ans.

JESSY, 20 à 25 ans.

La petite SUKY, 12 ans.

Miliciens de l'armée américaine, Officiers et Marins français, Soldats et Marins anglais, Quakers, Colons virginiens, Bourgeois et Marchands de Mont-Vernon et de Boston, Hôtes, Pèlerins, Serviteurs et Pages du château de Swinmore, Pionniers, Squatters, Forbans et Gueux de mer, Mariniers de York-Town, Indiens Peaux-rouges, Nègres, etc.

L'action se passe de 1774 à 1776.

Le 1er acte, en Angleterre, à Swinmore, comté de Cumberland; les autres en Amérique : le 2e, à York-Town ; le 3e, à Mont-Vernon ; le 4e, dans le Rhode-Island ; le 5e, à Boston.

TABLEAUX

1er, Swinmore.	5e, Rhode-Island.
2e, King George's tavern.	6e, L'Incendie de la Forêt.
3e, Le Combat naval.	7e, Boston.
4e, Mont-Vernon.	8e, L'Aurore.

(*Indications de mise en scène prises du théâtre.*)



ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

SWINMORE

Le grand salon du manoir de Swinmore, près Auckland, dans le comté de Cumberland.

Au fond, vaste fenêtre s'ouvrant sur un balcon de fer ouvragé : des marches de marbre descendent, du milieu de ce balcon demi-circulaire, vers un jardin. A l'horizon, la mer.

Il fait nuit : clair de lune, étoiles. On distingue, au loin, la ligne d'argent des flots.

Ameublement d'un luxe lourd et ancien. Draperies armoriées devant les portes latérales. Trois portes : deux à gauche, à grands battants, une seule au fond à droite. Les tentures sont de damas d'un vert sombre; les boiseries, de chêne aux rehauts d'or. Lustres éteints. Tapis des manufactures d'Ecosse, bariolé de grandes feuilles pâles. Aux murailles, grands et somptueux tableaux de l'Ecole anglaise, représentant des hommes et des femmes en costume des cours d'autrefois. — A droite, cheminée seigneuriale, haute, profonde, au manteau sculpté et blasonné. Aux angles, armures, vases de marbre noir où s'épanouissent des fleurs rares et de pays orientaux. Au-dessus de la cheminée, glace s'élevant jusqu'au plafond. Au milieu, table ; dans l'ombre, au fond, à gauche, une harpe.

Au lever du rideau, lady RUTH CECIL, *vêtue de noir, est assise dans un fauteuil de chêne, à droite. Elle est accoudée, les yeux tournés*

vers la mer, pensivement. A ses pieds, sur des coussins et la tête appuyée sur les genoux de LADY CECIL, MARY MARK ELLIS, *souriante, la regarde. Toutes deux semblent écouter des* VOIX *lointaines dont le chant parvient par la croisée ouverte.*

A gauche, auprès de la table, DICK, *un vieillard, en livrée d'intendant, une chaîne d'acier au cou, dispose le thé. Une lampe au globe recouvert d'un abat-jour rose, placée sur la table, éclaire seule le salon.*

SCÈNE PREMIÈRE

LADY RUTH CECIL, MARY MARK ELLIS, DICK,
VOIX LOINTAINES.

LES VOIX

Adieu, prairie,
Adieu, berceau!...
Adieu, tombeau,
Adieu, patrie!...

Les Voix se perdent dans l'éloignement.

MARY, à part.

N'est-ce point lui?... Je distingue, il me semble... Non! l'homme est trop joyeux pour la chanson.

LADY CECIL, qui a tressailli et qui s'est remise.

Quelles sont ces voix, là-bas, sur la mer?

DICK

Milady, ce sont des colons de France qui partent pour le Nouveau-Monde.

LADY CECIL, se levant.

Ah?... (Elle va s'appuyer au balcon.) — Et ces lumières, qui courent sur les flots?

DICK

Ce sont les embarcations. Elles se rendent à bord du trois-mâts *l'Espérance*, qui lève l'ancre à minuit.

Lady CECIL, languissamment.

Oui, je vois le navire, là-bas, à l'horizon !

DICK

La France leur fournit de fins voiliers, madame la comtesse : celui-ci est de huit cents tonneaux et de quarante canons. Outre une assez forte compagnie de guerre, il porte des émigrants, avec leurs familles. Il attendait le vent du sud depuis six semaines, en avant du cap. Il est en vue d'aujourd'hui, seulement.

Lady CECIL, à elle-même.

Ils partent !... (Haut.) — Rien de nouveau, ce soir, au château ?

DICK

Des voyageurs, des pèlerins, des tenanciers du lord comte sont venus demander l'hospitalité.

Lady CECIL

Qu'ils soient les bien-reçus au nom du Seigneur, afin qu'à leur départ ils accordent leur bénédiction à notre seuil !...

MARY, qui a regardé lady Cecil depuis un instant.

Laissez-nous, Dick ; je veux vous préparer le thé moi-même, ma chère Ruth.

Dick s'incline et se retire.

SCÈNE II

Lady CECIL, MARY
Puis la voix du Chevalier DE VAUDREUIL

Lady CECIL, à demi-voix, accoudée au balcon.

Ils s'expatrient !... Ils s'en vont !... Ils peuvent partir ! — O beau vaisseau ! Tu te nommes *l'Espérance*... Oui, c'est vers un nouveau monde que tu appareilles !... Tu emportes des cœurs fatigués ; — tu vas partir pour une jeune terre

aux savanes couvertes de fleurs inconnues et qui m'apparaît dans une brume de diamants !... Là, s'étendent des cieux parsemés d'étoiles nouvelles et que réfléchissent de grands lacs, miroirs des filles sauvages qui en comprennent le murmure !... Je t'envoie ce baiser, beau vaisseau ! Que le vent des traversées heureuses te l'apporte et enfle tes voiles ! Envole-toi vers ces pays où les grandes forêts vierges se prolongent au bord des fleuves !... Atterris à ces rivages enchantés, houles de parfums et de feuillages, où, perdus dans les ixias et les lianes, chantent, ivres de gouttes de rosée, la non-pareille des Florides, les pluviers de Virginie et les divins rossignols !...

MARY, qui s'est approchée, rieuse, sur la pointe des pieds.

Et beaucoup d'autres oiseaux !...

LADY CECIL, se détournant, souriante.

Tu m'écoutais, folle?

MARY, lui nouant les bras autour du cou.

Qui veux-tu que j'écoute, si ce n'est toi ? Je t'aime tant que tes soucis les plus cachés, — ceux que tu n'oses me dire à moi-même, — je les devine !

LADY CECIL

Tu es mon seul souci, Mary ; je n'en ai point d'autres.

MARY

Vraiment? Eh ! bien, assieds-toi, là ! — (L'entraînant doucement vers le grand fauteuil.) — Veillons un peu plus tard, veux-tu ? après que le couvre-feu aura sonné. — Nous sommes deux enfants... car vous êtes une enfant, milady !... deux enfants, dis-je, bien reléguées et abandonnées ici, au fond de ce manoir, tout au nord de la « belle Angleterre ». Ah ! c'est un isolement... morose !

LADY CECIL, à elle-même, pensive.

Je l'échangerai, bientôt, pour une solitude plus austère encore : — hélas ! l'abandonner, cette enfant que j'aime.

le pourrai-je !... Si je tentais de vous l'amener aussi, mon Dieu ?

MARY

Pour toute distraction, l'Océan !... Or, tu conviendras que l'Océan est un bien mélancolique donneur de sérénades ?

LADY CECIL

Non : je ne trouve pas ; — c'est si beau !

MARY

Toujours si beau !... Cela veut dire monotone. — L'hiver, quelles neiges ! Cet immense comté de Cumberland blanc comme un suaire autour de nous ! Et l'été ! Pour nos promenades à cheval, un grand parc ombragé par une centaine d'yeuses presque toutes brûlées de la foudre et qui datent de Guillaume le Conquérant. Elles semblent vieilles comme la nuit. C'est au point que les oiseaux n'osent plus y chanter. Quels plaisirs avons-nous? Les soirs de lune, tenter une excursion en mer, sur notre yacht ? Nous ne sommes point seules, c'est ennuyeux. Les livres de la bibliothèque ? — Ah ! nous deviendrons trop savantes, aussi ! Il n'y a guère que la musique, pour nous distraire : mais les chants qui nous viennent sont presque toujours les mêmes : des airs de notre pays d'Irlande, tristes et guerriers, ceux de Connor-les-cent-batailles, ou de nos anciennes ballades d'Ecosse, — oh ! ces légendes des vieux âges, si effrayantes ! — tiens, par exemple, celle que je te chantais encore ce soir, — la Ballade du *Parricide*,

(L'orchestre rappelle, en sourdine, un motif sombre déjà entendu dans l'ouverture.)

de ce suzerain des landes d'Evandale, dont la passion sacrilège... et, à ce propos, Kate, ma nourrice, m'a conté, je me souviens, que la dernière fille de cette lignée funeste, Edith Evandale, avait disparu de l'Ecosse, après avoir brûlé elle-même son manoir, dont s'écartaient jusqu'aux

mendiants des chemins. — Enfin, avoue qu'ils ne sont pas bien égayants, non plus, tous ces récits de veillées! — et que rien n'est joyeux, ici. Vois-tu, nous deviendrons sauvages, et quelque navigateur nous découvrira un jour : il nous emmènera, pour nous montrer aux nations civilisées et au roi de son pays.

LADY CECIL, la regardant, souriante.

Oui ; tu veux me distraire ; c'est à cause de ma mélancolie de tout à l'heure que tu me dis tout cela!... Chère tête blonde, va! Je ne songe plus aux oiseaux des Florides, quand tu es là, mon oiseau de paradis!

MARY

Écoute, j'ai juré de te consoler, ce soir. (Tout bas.) N'as-tu pas un secret?

(*Lady Cecil la regarde, un peu étonnée, puis secoue la tête, sans répondre.*)

Bien sûr?... Nous allons le savoir.

Elle se lève, marche vers la fenêtre, puis, penchée au balcon, elle crie :

Oh! du canot!

LADY CECIL, très étonnée.

Que fais-tu donc, Mary ?

Le Chevalier DE VAUDREUIL, dans l'éloignement.

Plaît-il?

MARY, à part.

Cette fois, c'est bien sa voix, par exemple. (Haut.) — Si vous êtes passagers à bord de *l'Espérance*, messieurs, voulez-vous être assez aimables pour apprendre à une jeune fille indiscrète quel pays de l'Amérique est votre destination?

La voix du Chevalier DE VAUDREUIL.

Volontiers, Mademoiselle. C'est York-Town, district de la Virginie, Amérique du Nord.

Lady CECIL, tressaillant, à part.

La Virginie !...

MARY, l'observant, à elle-même.

Là ! Voilà le secret. (Haut et se retournant vers la mer.) — Merci, que Dieu vous protège !...

Elle ferme la croisée.

SCÈNE III

Lady CECIL, MARY, seules.

Lady CECIL

Se pencher au balcon pour adresser la parole à des marins de passage ? — Mary, comme vous êtes étrange, aujourd'hui ?

MARY

Étrange ?... Et ces beaux yeux mouillés de larmes ? — Et cette pâleur soudaine au seul nom d'une contrée lointaine ?... Ruth, ma bien-aimée ! Non ! Je ne veux pas que tu pleures, ou je vais pleurer à mon tour, pour te faire de la peine.

(*Elle lui essuie les yeux.*)

Lady CECIL

Cesse ce jeu qui me fait mal, je t'en prie !

MARY

Imagine-toi que je suis ton cœur qui te parle à voix basse ! (Tout bas.) Il est en Virginie..., il s'appelle... Stephen, n'est-ce pas ?

Lady CECIL

Juste ciel ! qui t'a dit ce nom ?

MARY

Est-ce que tu ne rêves pas seule ?... (Toujours à voix basse.) Oui, c'est un cœur plein de liberté, qui t'aimera jusqu'au

dernier battement !... Riche, il devait te revenir... — Infidèle !

LADY CECIL

Deux années ! Sans lettres ! Sans nouvelles ! — Va, celui dont tu parles m'a bien oubliée.

MARY

Ah ! tu sais bien que c'est impossible !

LADY CECIL

Tais-toi ; j'ai dû céder aux instances, aux ordres, même, de ma mère mourante ! — Le comte Cecil représentait de grands privilèges pour les miens : c'était un appui futur pour notre chère et triste Irlande !... J'ai fait mon devoir.

MARY, douce.

Ton devoir, c'était d'aimer — et non de consentir à cette union sans amour. Le comte Cecil t'a délaissée : son premier baiser, le soir des noces, fut un baiser d'adieu. Maintenant, à Londres, dans les plaisirs, il t'oublie...

LADY CECIL

Songe que lord Cecil est membre du Parlement et conseiller du roi George : il appartient à la patrie.

MARY

Notre patrie, tu le sais bien, c'est l'Irlande.

LADY CECIL

D'ailleurs, je n'en doute pas, c'est à ma muette prière que le comte a cédé en s'éloignant ; il a compris que mon cœur lui était fermé pour toujours — et il est parti.

MARY

Sans souffrir de cette séparation, parce qu'il t'aimait peu !

LADY CECIL

Dieu lui avait épargné un amour sans espoir. Va, c'est une âme délicate et fière ! — Je regrette qu'il n'ait pas été en mon pouvoir de lui donner en moi une épouse, un cœur libre.

MARY, timidement.

Tu regrettes de n'avoir pas oublié Stephen ?

LADY CECIL, avec une fermeté douce.

Silence, enfant!... Je suis la femme de lord Cecil. Absent ou présent, il est ici. Son nom, son honneur, sont les miens. — J'ai accepté devant Dieu, d'une manière sacrée, ces deux choses, et je saurai les conserver intactes tant qu'elles me demeureront confiées. — Même s'il consentait à me les reprendre, je ne me jugerais pas dégagée de mon devoir envers elles. Aussi, prononcer le nom d'un homme que j'ai aimé et dont le seul souvenir peut me faire battre le cœur est un manque de respect envers l'un et l'autre. — Puisque tu as surpris ce secret, comprends-moi, si tu m'aimes, et ne me fais plus inutilement souffrir en revenant jamais sur ce passé.

MARY, l'embrassant.

Ruth, chère aimée, nous sommes deux captives, nous, deux catholiques, deux exilées. (Lady Cecil la regarde avec tendresse.) J'imaginais qu'une certaine liberté d'esprit ne nous était pas défendue seules à seules.

LADY CECIL, lui baisant le front.

Un jour, mon enfant chérie, tu comprendras que le devoir d'une femme vertueuse ne se satisfait pas de ces distinctions subtiles. L'épouse doit être sévère, sachez-le, contre toutes ses pensées et dans toutes ses causeries. — Mais que dis-je là, mon pauvre ange! Tu n'as pas de fiancé, toi !

MARY, avec une moue rieuse.

Peut-être !... Il est vrai que mon amoureux va partir pour le Nouveau-Monde, et... loin des yeux, loin du cœur, dit un méchant proverbe.

Lady CECIL, étonnée.

Ah ça, quel amoureux ? Nous ne voyons personne. Tu me fais trembler ! Quelle imprudence nouvelle as-tu commise ?

MARY

A mon tour ! C'est justement la confidence que je voulais te faire. Voici donc. Il y a un mois, un matin, avant ton réveil, je vins ici. Le soleil brillait sur l'herbe, au bord de la mer. J'allais descendre par le balcon lorsque j'aperçus à vingt pas, sur le rivage, quelques officiers de ce navire français en partance, qui, ayant trouvé, sans doute, notre pelouse agréable, y déjeunaient, insoucieusement, auprès de leur chaloupe, amarrée au rocher. Je priai Dick de leur apporter du sherry, de l'ale et du whiskey, ce qu'ils accueillirent au mieux, — et l'un de ces étrangers, un jeune homme, me fit prévenir qu'il sollicitait la faveur de remercier lui-même ses hôtes. Dick me remit ces tablettes... Vois : *Le Chevalier Henri de Vaudreuil*.

Lady CECIL, tressaillant, étonnée et la regardant.

... de Vaudreuil, dis-tu ?... Mais — c'est le nom que porte, depuis plusieurs siècles, une branche de notre famille réfugiée en France pendant les guerres de religion.

MARY, souriante.

Je ne dis pas non.

Lady CECIL

La marquise de Vaudreuil était en correspondance avec ma mère, et nous parlait souvent de son unique fils, l'un des plus loyaux gentilshommes de France, disait-elle...

MARY

Mais... il mérite bien sa renommée ! — Je descendis aux jardins. Tu comprends, il eût été impoli de refuser, puisqu'il nous était parent. Il vint à ma rencontre avec une bonne grâce parfaite — et, l'ayant regardé, je le trouvai charmant !

LADY CECIL

En vérité, Mary ?... (A part.) Mon Dieu ! S'il se pouvait !

MARY

Oh ! si tu savais ! Une mine aventureuse et intrépide, mais un regard doux et sincère ! Un air de grand seigneur ; une simplicité !... Bref, il fit ma conquête, à l'instant même, je dois le dire. — Et depuis... (Elle baisse les yeux gravement. Un silence. Puis, plus vite.) Tous les soirs, il vient là, sous le balcon, pour échanger, avec moi, seulement quelques paroles. Je ne puis m'y refuser ; je sens que c'est un cœur ami !

LADY CECIL, l'embrassant.

Je vous fais présent de ma plus belle parure de pierreries pour votre corbeille, madame.

MARY

Moi ? — Quelle apparence ?... Tu exagères toujours ! — Je crois, cependant, qu'il ne me trouve point trop déplaisante... J'ai voulu être très mystérieuse, c'était plus amusant ! Je ne lui ai pas dit qui nous sommes. Mais lui !... oh ! il m'a raconté toute son histoire ! — Si tu savais ! quelles aventures... Il m'a parlé, ensuite, de sa mère, de sa sœur, qui sont restées dans son pays. Comme il les aime ! Et puis, il commande une compagnie franche : c'est très fier, n'est-ce pas ?

LADY CECIL, assombrie.

Il part ?...

MARY, avec un soupir.

Mon Dieu, oui !... ce soir. Aussi m'a-t-il demandé (oh! d'une manière tout à fait simple et touchante) quelque chose, un talisman, — ce petit anneau, tiens, pour lui porter bonheur. — Un anneau, c'est grave, et j'ai différé, voulant te consulter, toi, ma seule parente, ma belle tutrice, ma jeune mère !... Me permets-tu ? — Ce n'est point mal, n'est-ce pas? Il va si loin ! il part si vite !

Lady CECIL, après un instant.

Puisqu'il est de notre maison et digne d'elle, puisque tu ressens de lui une aussi bonne impression... l'innocence est clairvoyante. (Mary fait un mouvement de joie.) De sorte que c'est lui qui t'a répondu, tout à l'heure, dans la barque?

MARY, baissant les yeux.

Dame, j'ai cru reconnaître sa voix ; sans cela...

Lady CECIL

Et comment vas-tu faire pour lui donner la bague, à présent ? — Je ne suppose pas que tu veuilles la lui envoyer par l'entremise de Dick ou par un de nos petits pages ?

MARY

J'ai prié M. de Vaudreuil de passer, ce soir, sous le balcon, une heure avant le départ. Si je me décidais, j'envelopperais mon anneau dans ce nœud de rubans, et je le lui jetterais. Or, il est neuf heures, *l'Espérance* s'envole à minuit : — donc, je pense bien qu'au moment fixé, notre cher ténébreux...

Lady CECIL, pensive.

Es-tu rieuse !...

MARY, grave.

Cela ne m'empêche pas de l'aimer.

LADY CECIL, l'embrassant.

Tu épouseras celui que tu aimes, toi ! Je tiens à ce que tu me le présentes ce soir.

MARY, joyeuse.

Vraiment ?...

LADY CECIL

Oui.

MARY

Alors, j'irai l'attendre là, sur les dunes.

LADY CECIL, à part.

Si réellement il mérite sa main, mon devoir est de les fiancer... ce soir même !

(*La grande porte latérale s'ouvre à deux battants. — Deux Pages noirs tenant des flambeaux se présentent, font trois pas dans le salon, silencieusement, et se tiennent immobiles.*)

Étonnée.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?

(*Deux vieux Serviteurs apparaissent aux deux côtés de la porte et s'y tiennent muets, élevant des candélabres.*)

Se levant.

Enfin, qui donc ose entrer ici, et aussi tard, avec les honneurs dus seulement au Roi d'Angleterre ou au lord comte, mon seigneur !

(*Paraît au fond, lord Cecil. — C'est un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans. Il est vêtu de velours noir. Il porte la plaque en diamants de l'ordre du Bain. Il est en épée de voyage, à poignée d'acier ciselé. A l'aspect de lady Cecil, il se découvre et s'avance vers elle.*)

(*L'orchestre joue en sourdine le* « God save the King ! » *comme vague indication que c'est l'Angleterre féodale qui entre.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LORD CECIL, DICK, LES PAGES, LES SERVITEURS

MARY, avec étonnement.

Lord Cecil !...

LADY CECIL, de même. A part.

Lui !... déjà !... Ciel !...

LORD CECIL, s'inclinant devant elle.

Milady, je vous salue.

LADY CECIL, se remettant.

Soyez le bienvenu chez vous, monseigneur. Je ne m'attendais pas à un retour aussi prompt et c'est une surprise heureuse pour tous.

LORD CECIL, à Mary qui s'est inclinée.

Bonsoir, miss Mary.

Il fait un signe : on se retire.

MARY, à voix basse, à lady Cecil.

Tu viendras tout me dire, n'est-ce pas !...

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

LADY CECIL, LORD CECIL, PUIS, A LA FIN, DICK

LORD CECIL

Daignez prendre place, milady. (Il la conduit vers un sopha et s'assied en face d'elle.) J'ai quitté Sa Majesté il y a six jours à peine, à Windsor. Je ne me suis accordé en route que peu de repos, vous le voyez : je tenais à vous apporter, le plus tôt possible, ma réponse à votre dernier message.

LADY CECIL, se levant.

Vous consentez, monseigneur ?

LORD CECIL, souriant, et lui faisant signe de se rasseoir.

Veuillez m'entendre. Lorsqu'autrefois mon père me fit part des relations établies, depuis une année, entre

mistress Moore, votre mère, et lui, au sujet de notre alliance, tout mon esprit était occupé déjà par les charges que le roi m'avait confiées. L'heure est dangereuse, milady. Au Parlement siègent des hommes qui perdent, en huit jours, plus de comtés que nos ancêtres n'en ont conquis en huit siècles. Pendant les discussions vaines, nos possessions en Amérique, dont l'avenir devait élever l'Angleterre au rang de la plus riche et de la plus puissante nation du monde, vont échapper à la couronne. Je répondis à mon père que les nécessités de ma mission politique ne me permettraient pas de prendre assez d'intérêt à des devoirs de famille.

LADY CECIL

Pardonnez-moi, monseigneur, si, de mon côté, je n'acceptai que froidement l'honneur de votre alliance.

LORD CECIL, après un geste.

Je consentis à une entrevue, cependant. — Lorsque je fus en votre présence, Ruth, je me sentis charmé, oh ! profondément !... Et je vous trouvai digne d'être la plus aimée de toutes les femmes ! Je vous demandai votre main. Elle me fut accordée.

LADY CECIL

J'obéissais, monseigneur.

LORD CECIL

Je m'aperçus de votre réserve. Mais je crus que mon admiration et ma sympathie réussiraient à émouvoir votre froideur. Ruth, pardonnez-moi ; j'ai commis envers vous le crime de l'espérance.

LADY CECIL

Monseigneur...

LORD CECIL, très simplement.

Cependant vous étiez un esprit solitaire et ne s'entretenant qu'avec lui-même. Nous eûmes de mornes fiançailles.

A mesure que se rapprochait l'heure de notre union, je vous sentais vous éloigner de moi de plus en plus, et le soir où nous échangeâmes les tristes serments, je savais que votre âme ne m'appartiendrait jamais. Je ne me rendis pas importun. — Je quittai Swinmore sur le minuit ; je n'y suis point revenu.

LADY CECIL, comme glacée.

J'ai prié Dieu de vous récompenser, Monseigneur.

LORD CECIL, souriant à demi.

Lui avez-vous demandé de m'envoyer l'oubli ? — J'ai souvent cru qu'il était venu.

LADY CECIL, se levant.

Vous accueillez donc avec faveur la prière que je vous ai adressée ?

LORD CECIL, se levant et parlant d'un ton grave.

Je vous l'ai dit, Madame, l'Angleterre est menacée d'un désastre dont la conjuration nécessite une main de fer. Lord Mansfield prétend que je suis cette main, — en politique, du moins. J'ai donc accepté le poste de gouverneur militaire dans les colonies insurgées.

LADY CECIL, tressaillant.

Vous quittez l'Angleterre ?

LORD CECIL, froidement.

En me rendant ici, je me suis arrêté à Rossmore. J'ai fait don à la communauté de la fortune princière que vous m'avez apportée en dot, Madame, et, selon votre désir formel, j'ai prévenu la révérende abbesse que Ruth Moore, épouse divorcée de Lord Cecil, prendrait demain le voile en son monastère de Rossmore.

(*Un silence.*)

LADY CECIL, baissant la tête.

Monseigneur, que celle qui prendra ma place à ce foyer soit digne de votre cœur et bénie de ses enfants !

LORD CECIL, impassible.

Quant au divorce, certaines formalités ont été simplifiées à la Chambre des Lords, grâce à l'intervention de George III. Sir Cornelius Halgrave, sollicitor attaché au Ban du Roi et greffier du Parlement, m'a suivi dans ce voyage. Les pièces à signer sont toutes prêtes et seront ratifiées par le Lord-Chancelier, à Westminster, sous quelques jours... (En la regardant fixement.) Vous n'hésitez pas ?

LADY CECIL, immobile.

Milord, je vous honore et vous admire. Vous êtes un noble esprit et une âme loyale. Mais Dieu m'a refusé la joie d'avoir de l'amour pour vous. Or, je suis de celles qui considèrent comme criminel de se donner quand elles n'aiment pas — et l'héritier des Cecil doit des fils à ses ancêtres.

LORD CECIL, se levant, avec un grave sourire.

A mon tour, Madame, merci.

Il s'approche de la table et frappe sur un timbre. Dick paraît.

Faites entrer, et placez sur cette table la croix d'ébène qui est dans la chambre de mon père.

Dick s'incline et sort. Le comte se rapproche de Lady Cecil.

Si je parlais à toute autre femme que Ruth Moore, je dirais encore ces paroles : « Lord Cecil vous rend votre liberté, Madame, en reprenant la sienne ; mais il entend user de ses derniers droits d'époux pour limiter la vôtre selon les nécessités de son honneur. Celle qui a porté mon nom ne portera, moi vivant, le nom d'aucun autre homme — et je ne vous cède qu'à Dieu. »

LADY CECIL, qui a silencieusement tressailli.

Vous savez que je suis un esprit solitaire et ne s'entretenant qu'avec lui-même. L'oubli, la paix, la prière, voilà ce que je cherche.

Dick est entré et a posé un crucifix noir sur la table, puis est allé vers les portes de gauche. — Lady Cecil étend la main vers la croix.

Je le jure.

LORD CECIL, après un silence.

J'ai reçu votre serment.

Les deux grandes portes s'ouvrent.

Entrent sir Cornelius Halgrave, suivi d'un Massier du Parlement; Dick, Serviteurs, Pages. Une foule sombre et attentive.

LADY CECIL

Vous, Milord, soyez heureux dans la vie! — Moi, je ne suis plus. Nous donnerons au chapelain du château nos deux bagues nuptiales, afin qu'elles soient fondues et que l'or en soit remis en aumône au premier enfant d'Irlande qui passera, pieds nus, dans le chemin.

La salle s'est remplie.

LORD CECIL, à lui même.

A moi, maintenant, l'ambition libre et la gloire! Elles me suffiront. (Regardant lady Cecil.) Elle est bien belle, cependant! Oui, bien belle!

SCÈNE VI

LES MÊMES, SIR CORNELIUS HALGRAVE, UN MASSIER DU PARLEMENT, DICK, HÔTES, SERVITEURS, PAGES, puis UNE FEMME VOILÉE, suivie d'UN VALET (MOSCONE).

Les pages ont posé sur la table des flambeaux allumés. Sir Cornelius Halgrave s'est assis. Il vient d'ouvrir un portefeuille aux armes d'Angleterre; il déplie un parchemin au bas duquel pend le sceau royal. Derrière lui se tient le Massier.

Aux deux extrémités de la table sont, debout, à droite lady Cecil, à gauche, lord Cecil.

Au fond de la salle, laissant libre le grand espace du milieu, viennent se placer, comme des ombres, les hôtes, les serviteurs du château

Une cloche sonne.

SIR CORNELIUS HALGRAVE, au milieu d'un grand silence.

Milord comte Lionel Raleigh Cecil, pair d'Angleterre, et vous, milady Ruth, comtesse Cecil, pairesse d'Angleterre, son épouse, la requête d'un divorce entre vous est approu-

vée par le Roi. — Milord, milady, êtes-vous prêts à me délivrer les deux signatures sur le vu desquelles la séparation légale sera prononcée entre vous?

(Il ouvre une Bible que le Massier a placée auprès de lui.)

LORD CECIL, à haute voix, la main étendue sur la Bible.

Ruth Moore, au nom du foyer gardé, au nom de mon honneur, que je vous reprends, au nom de cette ancienne race dont la cendre tressaille en ce moment sous nos pieds, au nom de ma mère, dont les mânes s'inclinent devant vous, que la mémoire de votre passage au milieu de nous soit bénie!... Soyez libre.

LADY CECIL, fermant les yeux et s'appuyant à la table.

La parole est prononcée.

SIR CORNELIUS HALGRAVE

Quelqu'un s'oppose-t-il ?

Un silence. — Un Page apporte la plume d'or sur un coussin de velours noir armorié, et se tient debout auprès de sir Cornelius; celui-ci prend la plume, et, l'offrant à lady Cecil :

Vous plaît-il de signer, milady ?

Lady Cecil prend la plume et signe lentement, — puis elle pose sur la table, auprès du parchemin, sa couronne comtale.)

SIR CORNELIUS HALGRAVE, à haute voix.

Lady Cecil vient de signer.

(Silence.)

A vous, milord comte.

A haute voix et tenant encore la plume :

Une dernière fois, quelqu'un s'oppose-t-il ?...

UNE VOIX, derrière eux.

Je m'oppose.

(Tout le monde tressaille — Lord Cecil et sir Halgrave se détournent.)

Au milieu de la salle se tient, debout, une femme d'une mise élégante et sombre, voilée d'un voile très épais. — Un valet, sorte d'escogriffe en livrée, la suit à distance. C'est Moscone

LORD CECIL, au milieu de l'émotion générale.

Qui a parlé ? (Il voit l'inconnue.) Une femme ?

L'inconnue s'avance lentement vers lord Cecil.

L'INCONNUE

Oui, une femme.

LORD CECIL

Vous avez osé ?

L'INCONNUE, en appuyant sur chaque parole.

Milord Cecil, j'ai longuement pesé la parole que je viens de prononcer : je vous assure qu'elle n'est pas vaine. (Elle se rapproche.) Je vous prie de m'entendre sans témoins.

RUTH MOORE, encore interdite.

Qui donc ose ainsi parler, sous ce voile mystérieux, devant le crucifix ?

SIR CORNELIUS HALGRAVE

Massier, découvrez le visage de cette inconnue.

L'INCONNUE, avec un geste qui arrête.

Milord, vous seul verrez mon visage.

Faisant un pas vers Ruth.

Pour les autres, je suis simplement quelqu'un qui vient de loin..., de Mont-Vernon, en Virginie.

RUTH, s'avançant d'un pas épouvanté.

En Virginie !

LORD CECIL, se tournant vers elle.

Vous êtes étonnée, Madame ?

L'INCONNUE, un peu plus bas, à lord Cecil.

Vous paraît-il inutile de m'entendre, milord ?

LORD CECIL, haut et avec un regard vers Ruth

Non. Toute parole doit être écoutée en ce moment.

RUTH, qui ne quitte pas des yeux l'Inconnue.

J'ai la vôtre, monseigneur.

Lord CECIL, lui offrant la main.

Daignez accepter que je vous conduise jusqu'au seuil de votre appartement.

Ruth, après une hésitation, accepte la main du comte et va sortir par la gauche.

Sir CORNELIUS HALGRAVE

La procédure est suspendue. C'est la loi. (Il se lève.)

RUTH, près de la porte.

Monseigneur, j'espère ne pas attendre trop longtemps.

Pendant les derniers mots, les assistants, sur un geste du comte, se sont levés et éloignés. Au moment où lord Cecil revient vers l'Inconnue, à droite, les derniers groupes s'écoulent par les portes latérales.

SCÈNE VII

Lord CECIL, L'INCONNUE (Mistress ANDREWS

Pendant que lord Cecil s'avance, l'Inconnue, tournée vers lui, a relevé lentement son voile. Lord Cecil fait un geste d'étonnement.

Mistress ANDREWS, qui s'est assise.

Oh, vous ne me connaissez pas.

Lord CECIL, après un silence.

Je vous écoute.

Mistress ANDREWS, retirant ses gants.

Mais, — comme nous serons, dans un moment, des... alliés... je ne vois aucun inconvénient à me faire connaître.

Lord CECIL, impatient.

Avant de m'apprendre ce que vous avez à me dire ?

MISTRESS ANDREWS, froide.

Oui. (D'un ton dégagé :) Les gens qui parlent de moi, milord, en disent beaucoup de mal, souvent. Je ne perds pas le temps à les contredire. On croit que je suis veuve... je le crois aussi. — Riche ? Cela doit être, car il ne me souvient pas que l'on m'ait jamais obligée, et je ne compte pas ce que je donne. — A Florence, on m'accusait d'être Italienne pour le compte du gouvernement russe ; on se trompait. Je suis Écossaise. Je vais volontiers devant moi, sans songer au pays de la veille. J'ai aimé quelquefois, en route, peut-être. Enfin, je suis, je pense, une voyageuse... (Un mouvement de lord Cecil.) — une aventurière ? Soit.

(Elle se lève ; d'un ton grave :)

Eh bien, monseigneur, il est, de par le monde, au delà de la mer, que je viens de traverser, un lieu maudit et enchanté d'où mon esprit ne s'éloignera plus, — car c'est là que j'aime un homme qui ne m'aime pas ! Là, j'ai connu le supplice des paroles amies, les froids étonnements, les attitudes d'étranger ! Oh ! celui ou celle qui tente l'amour devant ces accueils, mérite le désespoir et l'obtient toujours. (Avec violence.) Mais, du moins, l'absente, qui était presque une morte pour lui, ne ressuscitera pas, et jamais Ruth Moore...

LORD CECIL, se levant.

Qu'avez-vous dit !

MISTRESS ANDREWS.

Ce que vous deviez apprendre. — Monseigneur, vous avez fait au monastère de Rossmore une libéralité qui ne servira qu'au salut de votre âme, — car ce n'est point pour s'enfermer dans un cloître que votre femme vous demande sa liberté... mais pour aller rejoindre sir Stephen Ashwell, qu'elle aime.

LORD CECIL, se contenant.

Prenez garde.

MISTRESS ANDREWS

Or, je ne veux pas que Stephen la revoie!... Vous la retiendrez, je pense.

LORD CECIL, bas, et après un regard autour de lui

Ah ! des preuves, sinon...

MISTRESS ANDREWS

Inutile de menacer, milord. — N'avez-vous pas vu son trouble, tout à l'heure, au seul nom de la Virginie ?

LORD CECIL, presque à part, tressaillant.

En effet !

MISTRESS ANDREWS, amèrement.

Il était son fiancé, en Irlande. Un chasseur pauvre et fier. Mistress Moore lui refusa sa fille. Il résolut de tenter la fortune ou de périr. Le Nouveau-Monde s'offrait, il partit... Ah ! si vous l'aviez entendu, là-bas, me raconter ses espoirs de retour, vous ne douteriez plus qu'ils s'aiment de toute leur âme !...

LORD CECIL, perplexe.

Cette histoire d'autrefois, ne fût-elle pas un mensonge, lady Cecil, certainement, a dû l'oublier — et n'oserait pas, ayant porté mon nom...

MISTRESS ANDREWS

Si jamais homme a mérité l'invincible amour... oh ! poussé jusqu'à la folie, — c'est celui-là !... Tenez, monseigneur, pour vivre auprès de lui, à peine son amie, hélas ! perdue dans un village du Nouveau-Monde, j'ai quitté, sacrifié, oublié le reste de la terre, sans regrets et pour toujours... C'est lui ma famille, c'est lui la terre et la patrie !... Plus de ciel si j'avais l'extase de ses bras ! — Vous comprenez bien, n'est-ce pas, vous comprenez que, pour vous comme pour moi, il faut que Ruth Moore demeure votre femme.

(Elle le regarde fixement.)

Lord CECIL, glacial et presque menaçant.

Ah !... qui êtes-vous ?

Mistress ANDREWS, dont les yeux ont étincelé.

Soit. — Milord, celle qui vous parle eut pour aïeule l'une de ces ladies que Jacques II vendit à William Penn, pour faire nombre dans le désert américain. (Avec un amer sourire.) Je suis la dernière fille d'une race dont on ne prononce plus le nom qu'à voix basse, ici, dans les veillées. (Après un léger haussement d'épaules.) — Je porte donc un cœur assez sombre. — Mon nom écossais ? Qu'il dorme ! Votre roi m'a ravi presque tous mes biens avant ma naissance. Je n'ai mené si longtemps une existence d'aventures que par besoin d'oubli. — Qui je suis maintenant ?... Si pour les proscrites douées de mon âme les patries n'étaient pas mortes, je serais une exilée. Là-bas, en Virginie, dans ma plantation qui est voisine de celle de Stephen, à Mont-Vernon, on m'appelle — mistress Andrews. — Vous êtes nommé gouverneur des districts américains en révolte : je pense qu'il pourra vous être utile de vous rappeler mon nom, à votre arrivée aux colonies.

Lord CECIL, assis, les yeux sur ceux de Mistress Andrews.

D'où vient, alors, que vous soyez ici, en Angleterre, ce soir ?

Mistress ANDREWS, calme et sévère.

Je vous l'ai dit, monseigneur, mon amour est véritable et profond ; il représente, en effet, tout ce que j'espère de la vie, tout ce que j'ai perdu ! Je sais donc le défendre, même en désespérée. Un jour, là-bas, je résolus de me délivrer, — fût-ce par un crime, — de cette Ruth Moore dont il a toujours, lui, le nom dans le cœur et sur les lèvres... Il l'aime ! il l'aime, hélas ! comme je l'aime lui-même... A ce point qu'il ne s'est même pas aperçu de ce triste et terrible sentiment qu'il m'a inspiré. Ah ! c'est ainsi ! — Morte avant qu'il la revoie, me disais-je, Ruth Moore peut être

oubliée : les fantômes se dissipent. Je suis belle, aussi ! Quels sont les deuils éternels ?... Mais, s'ils se retrouvaient, la mort même ne suffirait plus. Il s'ensevelirait dans ce souvenir. Il ne me verrait jamais ! — Hélas ! Je vous dis que c'est un cœur sublime.

LORD CECIL

Finissons-en, madame. — Que demandez-vous ?

MISTRESS ANDREWS, dont les yeux s'allument parfois.

J'achève ; lady Cecil devant compter les instants. — Un jour donc, il y a quatre mois, à Mont-Vernon, je pris cette décision bien réfléchie de venir... (Sinistre.) me défaire de Ruth Moore, que je croyais encore une jeune fille. Je prétextai, brusquement, un voyage pour un district éloigné. Je m'embarquai pour l'Irlande. — Personne, en Amérique, ne me sait ici. J'étais venue pour frapper et repartir. (Un bref silence.) A mon arrivée à Dublin, j'appris le mariage de Ruth, devenue pairesse d'Angleterre. Je tressaillis de joie ! Ceci passait mon espoir. Un meurtre n'était plus nécessaire. — Mais... une défiance, un pressentiment, me firent m'enquérir davantage. — J'appris sa vie solitaire ici, à Swinmore. De Londres, on m'écrivit la nouvelle de cette instance en divorce que vous aviez formée entre les mains du Lord Chancelier. Je compris tout. — Monseigneur, les chasseresses de mon pays sont habiles à suivre les traces : j'ai suivi toutes les vôtres — et me voici. (Un silence.) Prononcez, maintenant.

LORD CECIL, à part, profondément pensif.

On l'aime donc à ce point ? Elle m'aurait menti ? — Ah ! misérable nature humaine ! Tout à l'heure, quand je la voyais solitaire à jamais, je la quittais sans un frémissement, et maintenant...

MISTRESS ANDREWS, à part.

Allons, la jalousie s'éveille ? (Avec un haussement d'épaules). — Il va l'aimer !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, RUTH

A l'entrée de Ruth Mistress Andrews baisse précipitamment son voile

RUTH, debout sur le seuil et immobile

Ne trouvez-vous pas, monseigneur, que j'ai longtemps attendu ? Saurai-je enfin quel nom je dois porter ?

Lord CECIL, vivement, et la regardant.

Jamais celui de Stephen Ashwell, Madame.

RUTH, brusquement, vers Mistress Andrews.

Quelle est cette femme ?

Lord CECIL

Ah ! ne parlez qu'à moi, je vous prie. — (Il fait un pas vers Ruth, s'isolant de Mistress Andrews restée debout à gauche.) — Ainsi, vous aimez ce Stephen Ashwell ?

RUTH, très grave, après un silence.

Je l'ai aimé.

Lord CECIL

Et, lorsque je vous épousai, vous n'avez pas cru devoir me révéler ce sentiment ?

RUTH

Je savais que mon devoir en triompherait.

Lord CECIL, amer.

Et vous vous êtes trompée, puisque vous alliez vers lui.

RUTH, le regardant.

J'allais vers le silence, l'oubli et la prière.

Lord CECIL, avec un sourire de doute.

Le cloître ?

RUTH

Vous avez accepté mon serment !

LORD CECIL

Et vous me l'offririez encore, n'est-ce pas?... Eh bien, milady, la solitude en ce manoir familial, est aussi profonde et aussi religieuse que sous les arceaux des monastères. Priez ici ! dans la paix ! — Et que le ciel vous fasse miséricorde.

RUTH

Je suis libre. — La parole a été prononcée ! — par vous ! J'ai signé, sur votre ordre seul. — Milord !... mais vous me déshonorez !

LORD CECIL

Je vous cédais à Dieu, non pas à un homme ; vous demeurerez.

RUTH, doucement.

Milord, l'épouse répudiée n'a point de ces docilités... (Lord Cecil la regarde : elle continue d'une voix plus douce et plus oppressée.) — On me calomnie ! Devant Dieu et dans ma conscience, dans mon cœur, j'ai cessé d'être votre femme. Et voici que vous me laissez enchaînée à votre nom ? Je n'ai pas mérité cette injustice, et vous n'exigerez pas...

LORD CECIL, définitif.

Ah ! Madame, j'ai dit.

(Sous le geste formel de lord Cecil, Ruth s'est assise à gauche, accablée.)

MISTRESS ANDREWS, qui, lentement et sans quitter des yeux les deux autres personnes, s'est rapprochée du fond de la scène, à gauche.

Allons, Ruth Moore vieillira sous le nom des Cecil : j'ai rivé à son doigt l'anneau nuptial : je puis repartir.

(Elle sort. Cependant lord Cecil, après avoir un instant considéré Ruth Moore, monte vers la table et frappe sur le timbre, puis il redescend la scène.)

LORD CECIL, à part, vers Ruth.

Ah ! je ne sais pas si je l'aime, — mais je sens que je le hais !

(Dick parait.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins MISTRESS ANDREWS, DICK

LORD CECIL

Que l'on présente mes regrets aux hôtes de ce château. Il ne me sera pas possible de les revoir.

DICK, surpris.

Monseigneur part ?

LORD CECIL, assez haut pour être entendu de Ruth.

Dans quatre jours, à Windsor, je recevrai les derniers ordres du roi : je prendrai la mer le lendemain, à Portsmouth, et je debarquerai dans trois mois, — plus tôt, si le vent est bon, — en Virginie. — (A Dick :) Que l'on prépare des chevaux !

Dick sort en emportant les grands flambeaux de la table. Le théâtre s'obscurcit. Lord Cecil descend et passe tout près de Ruth.

— non loin de Mont-Vernon, sans doute.

RUTH, relevant la tête avec un vague effroi.

Pourquoi ?

LORD CECIL, avec une lenteur dure

Pour l'intérêt de mon pays et de mon honneur, Madame, que je vengerai, tous deux, d'un bras sans pitié.

Il sort.

SCÈNE X

RUTH, seule.

Se venger?... (Se levant.) Mais, c'est le tuer, qu'il veut dire! Oh! il le fera!... Quoi! j'ai déjà ravi à Stephen le prix de sa tendresse fidèle, — là-bas, dans notre Irlande, si par quelque soir de retour et de joie il m'appelait sur le seuil ancien, les serviteurs lui diraient, en indiquant la route de ce manoir: « — C'est là, maintenant, Ashwell, que demeure celle qui fut ta fiancée! Elle s'appelle, aujourd'hui, Lady Cecil! Passe ton chemin: tu es oublié. » — Et ce n'est pas tout: voici que je deviens pour lui la cause de quelque mort inconnue, terrible!

(Silence.)

Ma conscience est troublée ici, je l'avoue. Le devoir d'épouse, dont je suis à demi dégagée, ne peut pas exiger que je laisse assassiner un innocent! — Que faire? Ah! le sauver. — Mais comment? mon Dieu! que faire? Par qui l'avertir? Comment veiller sur lui? A qui me confier? Comment oser parler, maintenant, ici, au dernier de mes serviteurs? Ah! c'est affreux! (Silence.) Non! Stephen ne mourra point par moi, pour moi! Non, non! cela, c'est impossible. Et sous le coup de cette indigne menace, je ne sais, vraiment, jusqu'à quel point Ruth Moore, l'injure au front, peut désormais demeurer sans déshonneur, sans lâcheté, sous le toit de lord Cecil.

SCÈNE XI

RUTH, assise et réfléchissant, à droite. MARY, entrant par la porte de gauche, puis le CHEVALIER DE VAUDREUIL, puis, tout à la fin, VOIX lointaines.

MARY, entrant doucement, avec précaution, sans voir Ruth.

Personne! (Frissonnante.) Oh! ce vent sur cette plage, depuis une heure!... Et cette cloche du donjon, que l'on

ne réveille qu'aux heures de deuil ou de fête... C'était le retour du comte Cecil qu'elle annonçait sans doute. — Mais pourquoi donc Ruth m'oublie-t-elle ? Henri va partir sans qu'elle lui ait dit... Je suis inquiète !... (Elle s'approche du balcon.) — Il me semble voir une barque, là-bas, sous la lune, dans l'éclaircie des rochers. Ce doit être lui.

Elle ouvre la fenêtre, puis recule avec surprise ; le chevalier de Vaudreuil est sur le balcon.

VAUDREUIL, à demi-voix.

Oh ! donnez vite, mademoiselle !

MARY, ôtant sa bague et l'enveloppant, à la hâte, dans le nœud de ruban de son corsage.

Tenez, monsieur, et partez ! On priera pour vous.

VAUDREUIL, lui baisant les mains.

Merci ! N'oubliez pas !... — Dans un an, ou jamais !... Je vous aime !

MARY, vivement.

Jamais, dites-vous ? Ah ! se peut-il que l'on parte ainsi pour des pays d'où l'on ne reviendra peut-être plus ? C'est donc bien beau, le Nouveau-Monde ?

VAUDREUIL, entrant et demeurant au fond de la scène.

(Pendant la réponse du chevalier, l'orchestre exécute très sourdement l'air national américain : « Hail Columbia ! *» Musique étouffée et comme très lointaine.)*

Oui, miss ; car c'est une terre hasardeuse qui accueille tous ceux que la fortune a trahis sur le vieux continent : tous ceux auxquels il reste le courage de réussir ou de périr, et ceux qui veulent aimer et vivre en liberté. Là, si l'on aborde cinquante, l'année d'après on est dix mille. Nous sommes les aventuriers des forêts sublimes, les familiers des hautes montagnes, les cavaliers des déserts et des prairies ! Nous naviguons sur des fleuves grands comme des océans, — et nos amis, les colons anglais, creusent des mines resplendissantes comme un conte arabe ! — Soldats

épris de contrées inconnues, nous disputons aux indigènes leurs chasses et leurs territoires, un contre mille, et nous restons victorieux. Chacun de nos villages, chacune de nos cités est notre œuvre et notre conquête. — Ainsi, formé de toutes les nations du monde, nous constituons un peuple intrépide, fier de ses combats et sûr de l'Avenir.

MARY, frappant des mains, naïve.

Oh ! c'est tout de poésie !

Ruth a écouté. Une espérance lui est revenue : pendant le mot de Mary, elle s'est levée.

RUTH, s'approchant, grave.

Monsieur de Vaudreuil, je m'appelle Ruth Moore ; je suis la seule parente de miss Mary Mark Ellis ; et son père, l'un des plus vaillants officiers highlanders du Royaume-Uni, l'a léguée à ma tutelle.

MARY, l'interrompant, joyeuse, pendant que le chevalier s'incline devant Ruth.

Comment ! Tu étais là ?

RUTH, continuant.

Vous vous aimez, je le vois, je le sais.

VAUDREUIL

Oui, Miss Ruth. Quelques jours m'ont suffi pour l'aimer à tout jamais, et j'ai l'ordre du Roi de m'exiler, — lorsque je donnerais le Nouveau-Monde lui-même pour qu'elle devînt ma femme !

MARY

Tu vois : — ces Français, ils plaisantent toujours, même avec des larmes dans les yeux !

VAUDREUIL

Cependant, Miss, nous autres, marins, nous avons foi dans les fiancées qui nous disent : Je vous attends.

MARY, rieuse, tout bas, à Ruth.

Il t'appelle miss.

RUTH, vivement et à voix basse.

Grand Dieu! tais-toi.

MARY, qui a regardé Ruth.

Mais, — comme tu es pâle! Qu'y a-t-il donc? Que s'est-il passé?

RUTH, toujours à voix basse.

Oh! je t'en prie, silence! (Haut, au chevalier.) Monsieur de Vaudreuil, je vous accorde la main de... votre fiancée.

VAUDREUIL

Miss Ruth, c'est une cruelle joie que vous me donnez. Vous oubliez que mon devoir, mon honneur exigent que je parte, et ce soir même.

RUTH, simplement.

Nous partons aussi.

MARY, la regardant avec stupeur.

Nous!... pour la Virginie?

RUTH, de même, presque sombre.

Sur-le-champ! Il le faut : — sans jeter un regard en arrière. — Je ne rentrerai pas dans la chambre où nous nous endormons chaque soir. — Nous partons.

Un silence. Mary a tressailli et la regarde profondément.

MARY, tout bas.

— Ruth, une parole, je t'en supplie!

RUTH, à voix basse, à Mary.

Je ne suis plus la femme de lord Cecil.

Mary entre vivement dans les appartements de droite, puis revient, l'instant d'après, tenant un petit sac de cuir et deux manteaux

VAUDREUIL, étonné et hésitant.

Cependant, Miss... Et vos familles?

RUTH

Nous n'avons plus de familles.

VAUDREUIL, regardant autour de lui.

Ce vieux manoir?

RUTH, s'enveloppant, à la hâte, dans le manteau de voyage que Mary vient de lui jeter sur les épaules.

Il n'est point le nôtre : nous ne le regretterons pas.

VAUDREUIL

Et votre patrie?

RUTH

La patrie, nous la pleurons! C'est l'Irlande.

VAUDREUIL, relevant la tête.

Ah? — Eh bien, venez, alors! (A part, avec une joie juvénile.) Ma parole d'honneur, je crois que ce sont deux anges.

MARY, très vite et à voix basse, à Ruth.

Voici mes diamants, avec de l'or. Nous sommes prêtes. — C'est vrai, nous ne pouvons plus rester ici.

Elle s'enveloppe à son tour dans son manteau.

RUTH

Un jour, chevalier, vous saurez quelle destinée m'oblige à cette action. — Mary, prends le bras de M. de Vaudreuil; je vous suis.

Le chevalier de Vaudreuil et Mary sont dans la lumière de la lune, sur le balcon. Ruth est encore dans la salle obscure.

Au dehors, on voit passer, plus nombreux, les fanaux des embarcations : et au lointain l'Espérance *s'éclaire.*

MARY, simplement, avec une émotion grave et souriante.

Monsieur de Vaudreuil, lorsque Ruth parle ou conseille, j'ai coutume d'obéir aveuglément. Voici donc ma main. Gardez-la, si vous le désirez, puisque mon sort l'a voulu aussi vite.

VAUDREUIL, à Mary.

Mary, nous avons l'aumônier du bord : demain vous serez ma femme, et, par la sambleu ! je n'aurais jamais cru que je l'eusse trouvée en Angleterre. — Venez !... Hâtons-nous !

(Des voix s'élèvent dans l'éloignement.)

LES VOIX

Adieu !... Adieu !...

RUTH, immobile dans la pénombre et parlant pendant le chœur lointain.

Adieu, vieille maison où je n'ai jamais donné ni reçu de joie ! — Le devoir pour qui je t'abandonne est plus saint, à mes yeux, que tout autre devoir : Dieu me jugera.

LES VOIX, confuses, comme perdues dans le vent de la mer et de la nuit, reprenant le chœur de la première scène :

Adieu, prairie.

(Lueur lointaine, coup de canon.)

VAUDREUIL, très vite.

Le canon : c'est le premier signal pour prendre le large et gagner le bord. Vite !... Venez, l'embarcation nous attend !

LES VOIX, en même temps.

Adieu, berceau !...

(Ruth a rejoint Vaudreuil et Mary dans la lumière de la lune.)

LES VOIX

Adieu, tombeau !...

RUTH, regardant une dernière fois, et pensive, le château sombre.

Oui, adieu, tombeau !...

LES VOIX, très lointaines.

Adieu, patrie !

(Les trois personnages vont disparaître ; les chants continuent. Le rideau tombe.)





ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

KING GEORGE'S TAVERN

La salle commune de l'Auberge du Roi-George ; sorte de bar yankee situé près du port de York-Town, en Virginie.

Quand s'ouvre la porte du fond, on aperçoit, au loin, les berges d'une anse déserte. — A droite, deuxième plan, comptoir encombré de flacons multicolores et de verres. Derrière le comptoir, portes.

Portes à gauche conduisant aux chambres de l'hôtellerie.

Tables et bancs-chaises à hauts dossiers, des compartiments séparent les tables ; le haut des fenêtres et des portes domine les séparations de ces box.

Bob, au lever du rideau, est endormi, à droite, le front sur une table, vis-à-vis de bouteilles vides qui le dérobent à moitié.

SCÈNE PREMIÈRE

BOB, endormi, MISTRESS ANDREWS, MOSCONE

MOSCONE, entrant au fond et tenant la porte entr'ouverte, après avoir examiné l'intérieur de la taverne.

Si votre Grâce veut entrer, c'est ici.

Mistress ANDREWS, sombre, entrant vivement, et allant s'asseoir dans le premier box, à gauche.

Enfin ! — Ah ! ce long Océan !...

MOSCONE, la regardant.

Sangue di Christo ! je n'y comprends plus rien, madame Edith ! Comment ! la traversée est accomplie ; nous sommes ici ! En Amérique ! A York-Town ! A quelques heures de votre maison ! Vous voici, malgré toutes ces fatigues, plus belle, plus étincelante que jamais, — et toujours ces songeries noires ?

Mistress ANDREWS, accoudée sur sa main fermée, les yeux demi-clos, à elle-même.

Oh !... Penser que je pouvais choisir entre les meilleurs voiliers anglais ! — Cette lettre de passage, que m'accorda lord Cecil à cette nouvelle de Ruth enfuie sur le brick de France, cette lettre, c'était l'accès... fût-ce d'une frégate de guerre ! On pouvait donner la chasse. — Et aucune voile en croisière, à Auckland !

S'assombrissant encore et comme perdue en une mystérieuse pensée.

C'est à croire, par instants, à cette mauvaise étoile que les vieux vagabonds et les ménestrels de l'Ecosse disent s'être allumée sur ma maison depuis l'antique soir où l'un des miens...

Elle s'arrête, les yeux fixes, avec horreur : — elle frissonne silencieusement.

— Fatalité !

MOSCONE, à part, la regardant.

Je flaire une aventure : — mais que croire ? — Terrible femme ! On ne sait jamais ce qu'elle pense.

Mistress ANDREWS, à part, comme après avoir chassé une pensée obsédante et reprenant sa rêverie :

Revenir vers quelque port du centre, c'était perdre encore du temps !... Ruth Moore avait six jours sur nous !

— Il a donc fallu se résigner à ce lourd bâtiment qui, seul, appareillait pour la Virginie. — Oh ! si elle était arrivée ? Si tous deux... s'étaient rejoints ? — S'il était trop tard ! — Lord Cecil, parti après nous, est à Boston, déjà, lui ! *Se levant.*

N'importe ! Allons ! Du courage... et à l'œuvre !

Un silence. — Haut et brusquement :

Tu dis donc que je suis toujours belle ?

MOSCONE

Oh ! signora ! comme une nuit d'orage ! Vous avez l'air d'une reine en deuil ! — Tenez, vous êtes belle à faire peur.

MISTRESS ANDREWS, l'interrompant.

Écoute : ici, en Amérique, je m'appelle Mistress Andrews. (Souriante et lui frappant sur l'épaule.) Depuis que je t'ai retrouvé en Irlande, j'ai oublié de te dire cela, Moscone, mon beau compagnon d'aventures.

MOSCONE, souriant toujours.

Momentino ! — Vous avez tant voyagé que je m'embrouille, parfois, dans vos... nationalités. Au fond, je ne les distingue plus que par la différence des monnaies. En France où vous récompensiez mes services en beaux louis d'or sonnants, je ne manquais pas de vous appeler « madame ». Vous étiez une signora en Italie, à cause des sequins ; — dès que vous m'aurez gratifié de quelques dollars, je ne manquerai pas de vous appeler « mistress ».

MISTRESS ANDREWS

Paix. — Tu es sûr de m'avoir amenée où je voulais venir ? C'est bien ici ?

MOSCONE

C'est ici. Ce port, désert ce soir, que vous voyez de cette fenêtre, ne le reconnaissez-vous pas ? — C'est York-Town, je vous dis ! — Nous sommes à quelques lieues de

Mont-Vernon, c'est tout près de Frédériksbourg... et puisque votre plantation est aux environs de la ville...

MISTRESS ANDREWS, à part.

Stephen!... Voici bientôt sept mois que je n'ai vu ta maison !

MOSCONE, regardant autour de lui.

Quant à cet hôtel du Roi-George, sa solitude et les ravins qui l'entourent le font préférer par les aventuriers français qui viennent se joindre aux rebelles yankees. Ainsi vous ne pouvez manquer d'assister, d'ici même, au débarquement de l'*Espérance*.

MISTRESS ANDREWS

Oh ! si ce brick maudit nous avait devancés, te dis-je!... Si, déjà, tous deux...

Elle s'arrête.

MOSCONE, insinuant et la regardant.

Tous deux ?... qui cela ?

[MISTRESS ANDREWS, sans l'entendre, à part.

Oh! être mortes, elle et moi, dans la tempête ! dans les flots ! la nuit ! ensemble! plutôt que cette idée ! (Haut et se retournant.) Que fais-tu ici ? Informe-toi donc des noms des bâtiments arrivés depuis un mois ! — Mais... qu'est-ce donc ? quel est ce bruit ?

SCÈNE II

MISTRESS ANDREWS, MOSCONE, une horde de MARINIERS, VIRGINIENS, COUREURS D'ÉPAVES, puis TOM BURNETT.

A l'entrée des mariniers, Moscone se place vivement devant mistress Andrews, restée assise dans le box. Il angle ses coudes sous son grand manteau grisâtre : sa haute taille cache la présence de la jeune femme.

UN MARINIER, près de la porte du fond.

Holà ! Tom Burnett !... Une aubaine pour ton auberge !

UN AUTRE, escaladant une fenêtre.

Burnett ! Un navire, là-bas ! dans le couchant. — Regarde ! (Il se dresse et se détourne vers l'horizon.) Voilà le pavillon !... Ah ! les fleurs de lys d'or ! Navire français ! — Eh ! c'est un brick !

Entrent, en hâte, des coureurs d'épaves. Coups de canon lointain.

Le voilà qui appuie son pavillon !

PREMIER MARINIER, courant à la fenêtre.

D'ici l'on voit briller son nom dans les rayons du soir sur la mer !... (A un autre.) Lis donc, toi qui sais lire ?

UN AUTRE, debout sur une table et la main sur les yeux.

Attends, le soleil m'éblouit !... C'est — *l'Espérance !*

MISTRESS ANDREWS, à part, avec un cri de joie sauvage.

Ah ! je suis arrivée à temps !

TOM BURNETT, entrant à gauche et grommelant, tout en servant, çà et là, quelques verres de whiskey.

Une aubaine ! Hum ! Si l'on veut ? — Ces étrangers-là finiront par signaler mon auberge à l'attention du constable ! — N'aurais-je vécu que pour voir cela ?... On ne parle, ici, que de révolte et de bataille : j'aimerais mieux recevoir des gens tranquilles, de mœurs engageantes et d'un doux commerce. — Moi-même, par exemple. — Ceux qui viennent fomenter la rébellion ne sauraient être d'honnêtes gens.

PREMIER MARINIER

Ah ! ça, mais, si les honnêtes gens venaient encore peupler le Nouveau-Monde, il deviendrait, bientôt, plus inhabitable que l'ancien, entends-tu, bonhomme ?

UN AUTRE, bourrant sa pipe.

Et, alors, ce ne serait pas la peine de s'y expatrier, maître farceur !

Rires.

TOM BURNETT

Payez d'avance.

PREMIER MARINIER

Rien.

TOM BURNETT

Hein ?

PREMIER MARINIER

On t'a prévenu du brick. Tu es payé. — Vite à boire?... Et en voilà assez !

Tous regardent Tom Burnett en fronçant le sourcil

TOM BURNETT, soupirant et servant à boire.

C'est bon ! c'est bon ! gueux de mer. Le devoir avant tout !... Je recevrai ces dignes émigrants que nous apporte ce brick. D'ailleurs, j'ai remarqué que si ces étrangers n'étaient pas sérieux du côté du bon sens, ils l'étaient du côté de la bourse. (Soupirant encore.) Je ne comprendrai jamais, il est vrai, que des gens qui ont les poches pleines bravent les tempêtes et les distances, histoire de venir se faire tuer pour les autres. Je les recevrai, nonobstant ! Mais je salerai leur note, car je m'expose !... je m'expose. — Et puis, dans le commerce, les uns payent pour les autres.

UN DES MARINIERS, après avoir échangé un regard avec la bande.

Allons ! en route ! Nous aiderons à débarquer.

Ils sortent, Tom Burnett les suit.

SCÈNE III

MISTRESS ANDREWS, MOSCONE, BOB, ronflant par instants.

MISTRESS ANDREWS, bas et vite.

Moscone, l'heure est venue : il s'agit d'exécuter un coup dangereux : mille dollars, ai-je dit, pour toi et les tiens, après l'aventure.

MOSCONE, très sérieux, subitement.

Mistress Andrews s'exprime en excellent américain.

MISTRESS ANDREWS, derrière lui, sinistre, vite, à voix basse, à son oreille.

Cours à la grève ! Saute dans le canot ! Regagne ce sloop de guerre que m'a prêté lord Cecil pour l'expédition. Qu'on soit prêt à tout événement ! Que le sloop reste caché dans l'anse, derrière les récifs ! Va ! vite !... Et ramène deux ou trois hommes déterminés qui t'aideront à la besogne.

MOSCONE

Quelle besogne ? Avec vous, il faut savoir ! Les matelots anglais ont, quelquefois, le tort d'être scrupuleux — et, s'il s'agit d'une chose un peu vive, ils hésiteront.

MISTRESS ANDREWS, serrant les dents.

Ah ! je n'avais pas songé à cela.

MOSCONE

Tenez ! j'aurais eu plus de confiance dans ces gens qui étaient là, tout à l'heure. Ce sont des détrousseurs de noyés ; ils vivent d'épaves et facilitent les naufrages : — des gens d'attaque : voilà notre affaire.

MISTRESS ANDREWS, assise, accoudée et le regardant.

Tu crois pouvoir... embaucher... parmi eux...

MOSCONE, tendant la main.

Pourvu que, derechef, votre Grâce me fournisse, un poco, l'occasion de l'appeler « mistress ».

Mistress ANDREWS, lui donnant une poignée d'or.

Tiens, et hâte-toi. Pour le reste, j'irai, moi-même, à bord, s'il le faut.

MOSCONE, empochant l'or.

Ma... je ne sais pas encore de quoi il s'agit?

Mistress ANDREWS, près de la porte.

Regarde : vois-tu sur le pont de ce navire, qui jette l'ancre, une femme, une jeune femme en deuil? Celle qui se tient debout et regardant le rivage?

MOSCONE, bras croisés, devant la fenêtre.

Oui, celle qui est pâle. Je la reconnais ; je l'ai déjà vue à Swinmore.

Mistress ANDREWS

Eh bien, dans dix minutes elle sera ici, — pour se rendre, ce soir même, à Mont-Vernon. Voici : je ne veux pas qu'elle y arrive. — Ah ! tu m'entends ! il ne faut pas qu'elle y arrive !

MOSCONE, montrant son long stylet.

Un coup de ?...

Mistress ANDREWS, lui saisissant le bras.

Non !... (Voyant Moscone sourire.) Ah ! que pas un cheveu ne tombe de sa tête, ou malheur à toi, Moscone !... (Terrible.) Tu connais le fouet du bourreau ! — Ah ! tu m'entends, n'est-ce pas? Cette fois, je ne pourrais plus te préserver. (A part, haussant les épaules.) Un coup de poignard ! Je l'eusse donné moi-même, — et j'espère bien qu'un jour je ne confierai à personne le soin de cette joie. (Rêvant.) Mais non :

aujourd'hui, j'ai juré à lord Cecil de respecter les jours de sa femme... comme je lui ai arraché la promesse de ne pas attenter à la vie de Stephen. — C'est un pacte que nous devons remplir tous deux : — et nous tiendrons tous deux parole.

MOSCONE, qui regarde avec étonnement la rêverie de mistress Andrews.

Alors, spécifiez, mistress Andrews.

MISTRESS ANDREWS, haut.

Il faut qu'avant la nuit elle soit à bord de notre sloop et, dans huit jours, à Boston, au palais du gouverneur de la Virginie, (plus bas) qui est, en réalité, lord Cecil lui-même, désormais.

MOSCONE, tressaillant.

Ohimè ! L'enlever ! Devant l'équipage ? Y songez-vous ? C'est impossible ! (Grave, et reculant d'un pas.) Ma, vous voulez donc nous faire écharper sans motif ?

MISTRESS ANDREWS, le regardant fixement.

Impossible ?... Tu as fait mieux. — C'est un coup de main ; voilà tout ! Rappelle-toi Venise et Rome. Tu es expéditif ; réfléchis. Vous aurez pour vous le brouillard et le crépuscule. — Toi, reculer !... Ce serait la première fois. Tu trouveras bien quelque ruse terrible, Italien !

MOSCONE, rêveur.

Momentino !... C'est qu'ici, voyez-vous, quand on ne réussit pas, et qu'on n'est pas tué, comme on dit, dans le feu de l'action, on est pendu sévèrement.

MISTRESS ANDREWS, souriante, les deux mains sur les épaules de Moscone et lui regardant les yeux.

Moscone, il le faut ! je t'enrichirai ! Moscone, je compte sur toi.

MOSCONE, ébranlé et tendant encore la main.

Alors... comptez deux fois !

MISTRESS ANDREWS, ôtant son collier.

Tiens, voici mon collier : un beau collier d'or, tu vois, mio caro ! — mais réussis ! — ou par les démons !...

MOSCONE, pensif, empochant le collier et souriant.

On essaiera.

MISTRESS ANDREWS

Voilà un sourire qui me rassure : je le reconnais. (A part, s'en allant.) Ruth ne te reverra pas, Stephen !...

(Moscone est demeuré songeur. Mistress Andrews sort à droite, après un long regard sur lui.)

SCÈNE IV

MOSCONE, BOB, endormi.

MOSCONE, pensif, debout et se grattant l'oreille.

Sanguinaccio !... Ces marins français ne se laisseront pas facilement enlever la dame. Il faudrait, en effet, que la ruse... Ah ! c'est un mauvais coup ! — Si encore j'avais sous la griffe les camarades du bon temps ? L'excellent Angur qui jouait du couteau, comme Grisby joue de la flûte, — en virtuose ! Gigax, que les colonies attendaient avec moins d'impatience qu'il n'en avait lui-même d'y aborder, et pour cause ; — Pagnol !... Oh ! l'irréprochable ! — Et le petit Nell, que j'oubliais !... Ingrat ! (Il se frappe la poitrine.)

BOB, qui s'est frotté les yeux depuis un instant et qui regarde Moscone.

Et ton vieux Bob, n'est-ce pas, Moscone ?

MOSCONE, se retournant, stupéfait.

Bob !... Bob Upfill !

BOB

Moi-même. (Lui ouvrant les bras.) Salut à l'héritier des époux de l'Adriatique !

MOSCONE

Bob !... Ma oui, c'est bien lui !

Ils s'embrassent.

Tu n'es pas encore pendu ? J'en pleure de joie et de surprise ?

BOB, flatté.

Sèche tes larmes, caïman : prends patience.

MOSCONE

Ah ! ça, que diantre fais-tu ici, en Amérique ? toi que j'ai laissé sous une table, par un minuit d'automne, il y a quelques trois ans, dans un bar de la cité de Londres ?

BOB, gêné et d'un ton dégagé.

Houh ! l'on a boucané, un peu, dans l'Ouest... Chien de métier ! — Le buffalo ne vaut pas toujours ce qu'il coûte... — Mais, voyons, mon vieux Moscone, j'ai là encore une bouteille pleine ! et de vieux rhum des îles ! et boire, vois-tu, cela cimente l'amitié entre natures supérieures. Voici des cigares de nègres, vrais havanes ; fumons et causons.

MOSCONE, s'asseyant, préoccupé.

Oui... causons... d'affaires.

BOB, le regardant.

D'affaires ? — Tu es toujours dans le commerce, Moscone ?

MOSCONE

Toujours. Ma, pour la négociation dont s'agit, nous aurions besoin des anciens compagnons... *(Plus bas et vite.)* Angur est-il avec toi ?

BOB

Angur ? — Il s'est aventuré dans les prairies, là-bas, au nord du lac Erié.

MOSCONE, supputant.

Oui. Il y a là du bison, des tourmalines, des fourrures...

BOB, avec un sourire féroce.

Et du Peau-Rouge aussi.

MOSCONE

Là où est le bison, là est l'Indien. Duquel était-ce? De nos bons amis, les Comanches? De nos bons frères, les Chérokées? Pauvres hères, dont tout le crime est d'être couleur de homard. Angur aura fumé avec eux la pipe-sainte, le calumet, et cela lui aura donné un air de gravité. On pourrait le retrouver, hein?

BOB, souriant.

Non; il a rencontré les Mohawks.

MOSCONE

Ah! diavolo!... De sorte qu'il a été scalpé, salé, rôti et mangé?

BOB, avec un farouche enthousiasme.

Naturellement. — Au fond, je ne blâme pas ces Mohawks, s'entre-manger me paraissant le seul objectif légitime et le seul mobile plausible de toute guerre. (Soupirant.) Enfin, les Mohawks l'ont savouré... J'avais toujours dit que c'était un garçon d'avenir. (Il rêve.) Être dévoré, c'est grandiose!

MOSCONE, soucieux.

Momentino!... Telle n'est point ma chimère, Bob. L'estomac d'un Indien!...

BOB, clignant de l'œil.

Sybarite! — Oui, c'est là le pli de la rose?

MOSCONE

Je préférerais quelque mausolée moins grandiose... ma più...

BOB, railleur.

Tu aimes tes aises : on voit bien que tu descends des Doges !

MOSCONE, modestement et baissant les yeux.

Oh ! — par les femmes !...

BOB, rêveur.

Par l'Adriatique, si tu veux.

MOSCONE

Continuons. — Et Gigax ?

BOB, levant les bras.

Gigax ! — Ah ! que n'a-t-il pas fait ! Il avait gagné de l'or dans les pampas, en trappant ; de sorte qu'il a frété une flibuste aux Antilles et vendu, avec fruit, le bois d'ébène... Tiens, à Féliciana, dans la Floride occidentale, avec une bande d'outlaws, il a pillé cinq ou six monastères de femmes. Ce fut folâtre ! — Une nuit, ses noirs l'ont massacré.

Rayonnant et laissant tomber sa lourde main sur l'épaule de Moscone.

Voilà encore un magnifique trépas, Moscone, — mon vieil ami ?

MOSCONE, toujours préoccupé et comme impatient.

C'est fâcheux, cela ! (Se frottant machinalement l'épaule.) On ne sait jamais ce qu'ils mûrissent, les moricauds ! C'est comme les coulies : mauvais commerce pour un lougre ! Ma, qu'importe ! Vivent les aventures ! (Ils trinquent et boivent Et le petit Nell ?

BOB, cherchant dans sa mémoire.

Le bossu qui nous appelait les deux docteurs ?

MOSCONE, inquiet.

Oui... Je l'aimais. Il en eût remontré aux Indiens-corbeaux pour mener un naufrage... Et intelligent !

BOB, mélancolique.

Te rappelles-tu, lorsqu'il attachait une vache par la patte, sur les roches, — et lui suspendait un falot sous le cou, à la bretonne? — La vache boitait, le falot tanguait — et, dans le vent des nuits noires, les pilotes, croyant que c'était un navire, mettaient la barre dessus. — Crac! on se brisait!

MOSCONE, tout doucement.

Il a dû faire fortune à ce métier-là, hein? (Tout bas.) Où est-il?

BOB, avec mépris.

Faire fortune? fi donc! — Nell a été pris et branché, pour baraterie, comme un requin, mon cher Moscone.

(*Avec exaltation.*)

Hein, quelle belle mort?

MOSCONE, contrarié et pensif, à part.

Oui, les épaves, cela porte malheur!... (Haut.) — Alors, de toute la bande joyeuse, il ne reste plus que nous deux?

Bob incline, en souriant, la tête sans répondre.

Eh bien, nous suffirons. Vide ton verre — et... à l'œuvre!

BOB, se ravisant.

Attends. Je veux te faire une confidence, Moscone.

MOSCONE, paternel.

Parle, mon fils, mais vivement. Le temps presse.

BOB, filial

Je suis devenu le plus honnête homme que j'aie jamais connu.

MOSCONE, méfiant et l'observant.

Tu vas loin. Il est vrai que comme tu n'as jamais connu qu'un choix de scélérats...

BOB, les yeux au ciel.

Un vrai Cincinnatus !

MOSCONE, à part.

Le gredin veut se faire payer cher.

BOB, avec douleur.

Ah ! Que ne suis-je encore l'atroce canaille que tu chérissais naguère !

MOSCONE, rêveur.

Cela reviendra. Espère, Bob. Tu es jeune encore ! Tout n'est pas perdu. La fleur s'ouvre à l'aurore.

BOB, lampant une gorgée de rhum.

... et boit la rosée bienfaisante du soir. — Tiens, c'est la faute de ce pays ! — Des puritains, des colons d'Écosse et d'Irlande qui cachent, sous des dehors de commerçants, d'arpenteurs et de gens pratiques, — des idées... de l'autre monde. — Mosconetto, tous ces gens là croient aux signes, aux revenants, — à des histoires !...

MOSCONE

Aux revenants ? — Que me chantes-tu là ?

BOB

Je te dis que les gens d'ici croient que, quand on est mort, — eh bien ! on n'est pas tout à fait mort.

Bob et Moscone, après un silence, éclatent de rire en se renversant sur leurs chaises et en se tenant les côtes. Leur hilarité se prolonge durant quelques minutes. Enfin, Bob recouvre le premier l'usage de la parole; continuant :

Il y a aussi des quakers qui travaillent en chantant des psaumes, qui ne jurent jamais, qui tutoient tout le monde, et qui ont des yeux de lynx.

Il guette une bourse visible à demi, au bord de l'une des poches de Moscone.

MOSCONE, lui frappant sur le ventre.

Mais les femmes, Bob, les femmes ?

BOB, lugubre.

Ah, mon ami ! Quelles mœurs !

MOSCONE, se trompant sur l'intonation de Bob.

Là ! Je savais bien. Tu n'es pas aussi... corrompu que tu t'accusais de l'être.

BOB

Tu ne comprends pas. Des mœurs d'une austérité — ridiculement contagieuse, — et d'une pureté... qui me démoralise.

(Il enlève prestement la bourse de Moscone.)

MOSCONE rêveur.

Il est de fait que tu as un peu baissé, mon vieil ami.

BOB

Le crois-tu, sincèrement ?

MOSCONE, l'index sur un côté du nez.

Oui. Tiens, autrefois, primo, tu n'aurais jamais pris une bourse vide.

BOB, à part.

Aïe, ruffian !...

MOSCONE

Secundo, tu ne m'aurais jamais cru assez jeune pour la laisser à portée de ta main si elle eût été pleine.

BOB, à part.

Fleur de potence !... (Haut, riant et rendant la bourse.) C'est parbleu vrai ! — Une distraction, mon cher Moscone.

MOSCONE, attendri.

Mon enfant, l'intention t'excuse ; je m'associe à tes regrets, j'y compatis au besoin. (Soupirant.) Placés dans un autre milieu, nous serions devenus d'honnêtes gens : j'aime du moins à le croire : — Dieu ne l'a pas permis. Sa sainte volonté soit accomplie ! — Ma, venons au fait : j'ai là deux cents dollars...

BOB, tressautant sur son siège.

Hein?

MOSCONE, ingénument, clignant de l'œil à son tour.

Oui. Dans la bonne poche! Dans celle que je ne montre pas. En veux-tu la moitié?

Crépuscule.

BOB, très bas.

God damn! — De quoi s'agit-il?

MOSCONE

Ah! d'un coup de main hardi.

Bruit lointain de hurrahs.

BOB, pressant.

Mais encore...

VOIX de matelots français, chantant au dehors et arrivant.

« Le trente et un du mois d'août
« Nous aperçûmes, vent debout,
« Une frégate d'Angleterre
« Qui chargeait la mer et les flots !...
« C'était pour aller à Breslau ! »[1]

MOSCONE, tressaillant et parlant pendant la chanson.

Momentino! — Voilà, encore, des Français qui débarquent!

Ils parlent à voix basse.

SCÈNE V

BOB et MOSCONE, à droite. Au fond entrent des MATELOTS FRANÇAIS entraînant TOM BURNETT

PREMIER MATELOT

Holà ! Le sel de la mer donne soif! — L'auberge! la maison! l'hôtelier du roi George!

(1) Vieille chanson de marins, très populaire.

DEUXIÈME MATELOT

De l'ale! du porter! du wiskey! et sans tarder!

TOUS, frappant les tables.

A boire!

TOM BURNETT, arrivant derrière eux essoufflé.

Voilà, voilà! — Mais de grâce, pas de bruit!... ma maison est une maison paisible!

LES MATELOTS, riant aux éclats et avec des hurlements.

Alors, chantons!

CHŒUR, à pleines voix.

« Que va-t-on dir' de lui, bientôt,
« En Angleterre et à Breslau?
« D'avoir laissé prendr' sa frégate
« Par un corsair' de six canons,
« Ell' qu'en avait trente-six de bons! »

TOM BURNETT, tout en les servant.

Je suis sujet anglais. N'allez pas vous aviser, surtout, de crier : « Vive l'Amérique libre! » comme certains écervelés... Enfin, pas de politique chez moi, n'est-ce pas? Cela met le pays sens dessus dessous.

PREMIER MATELOT

De la politique! Ah! bien, oui! — Sais tu pourquoi nous sommes venus de Brest à York-Town? homme tranquille? — Pour célébrer un mariage! — Oui!

TOM BURNETT, riant d'un gros rire.

Pour un mariage, — avec ces bouteilles?

SCÈNE VI

Les Mêmes, VAUDREUIL, RUTH, MARY,
suivis de l'État-major français.

LES MATELOTS, se levant, la main au chapeau.

Le capitaine !...

Ruth, pensive, va s'appuyer à la table de gauche.

MOSCONE, à Bob, vite, à voix basse, la montrant de l'œil.

La voilà.

BOB, de même.

Celle-là ?... Bon !

VAUDREUIL, à Mary qui entre avec lui, appuyée à son bras.

Oui, vous riez de cela, vous, méchante ! mais, cela ne me paraît pas si plaisant, à moi ! — Trois mois de traversée et ce digne aumônier qui, avant notre départ d'Angleterre, s'était fait débarquer par peur du mal de mer, — et qui est resté à Auckland, avant de nous avoir mariés ! Et pas moyen de faire escale ! — Mille diables ! — Voici trois mois que je suis furieux, moi.

MARY, souriante.

Eh bien, mon cher Henri, où est le mal ? N'est-ce point tout comme si nous étions mariés, puisque nous sommes l'un auprès de l'autre ?

VAUDREUIL, s'exclamant.

Comment ! où est le mal ? Comment, c'est comme si... (S'arrêtant.) Ah ! oui, au fait, c'est juste. Mais... sangbleu ! nous voici en terre ferme ! Et, sans aller plus loin, il faut que je découvre, dans les environs, quelque brave clergyman...

RUTH, doucement.

Chevalier, il faut aussi que je sois à Mont-Vernon, ce soir même.

VAUDREUIL

Quoi ! sans prendre de repos, miss Ruth ?

RUTH, inquiète.

Peut-être est-il trop tard, déjà ! Les vaisseaux anglais sont rapides. Je sentirai la fatigue quand j'aurai accompli mon devoir. J'ai votre parole. (Plus bas.) Soyez patient !... J'en sais qui attendent jusqu'à la mort leur premier baiser !

VAUDREUIL, de même.

Sir Stephen Ashwell, d'après vos paroles, miss Ruth, doit être un jeune chasseur, un de ces bûcherons redoutables à ceux qui les attaquent. Ne craignez rien. Au surplus, nous partirons dans une heure. Le temps des apprêts nécessaires. En attendant, reposez-vous, du moins.

TOM BURNETT, s'approchant, obséquieux.

Les chambres de leurs Grâces.

Il indique les chambres de gauche à Ruth et à Mary.

UN OFFICIER, montrant une affiche des denrées de l'hôtel

Messieurs, le vin de notre France nous a précédés, ici.

VAUDREUIL, se détournant.

Alors, du champagne !... pour porter la santé de notre roi Louis XVI, du premier souverain de l'Europe qui protège, ici, en défenseur, la liberté.

RUTH, bas, au chevalier, pendant que Tom Burnett apporte des paniers de vin de champagne et des verres.

Un mot, encore. Vous m'avez fait serment, monsieur de Vaudreuil, que vous ne questionnerez jamais ma chère

Mary. — Mary, qui sera demain votre femme —, sur un secret qui me concerne toute seule... et que, seule, elle doit connaître avec moi — jusqu'à ce que je vous l'apprenne?...

VAUDREUIL, grave.

Et je vous le jure encore, miss Ruth. Oui, par mon respect et ma reconnaissance pour vous. Ce sera la seule chose qu'elle devra me refuser. (Souriant.) — Mary, jure-moi, sur *notre* honneur, de ne rien me dire, à ce sujet, chère femme !

MARY, grave et regardant Ruth.

Je le jure, Henri, puisque vous le voulez tous deux.

RUTH, leur serrant la main.

Bien. Je suis tranquille.

(*A part.*)

Stephen ne saura pas que je m'appelle lady Cecil, avant que le divorce soit prononcé là-bas !

VAUDREUIL, levant son verre.

Messieurs, la santé de Sa Majesté le roi de France !

Tous se lèvent et se découvrent. — On boit.

MARY, enlaçant Ruth et en faisant un geste de menace souriante à Vaudreuil.

Rappelez-vous que nous partons dans une heure.

(*Elles marchent vers la chambre.*)

VAUDREUIL, de même.

Oui, — mais, dans une heure, on peut faire beaucoup de choses !... Et si je rencontre quelque homme de Dieu, n'importe lequel, je l'emporte dans ma carriole, et, bon gré mal gré, il nous mariera en route !

RUTH, souriante.

Viens, Mary !

Ruth et Mary entrent à gauche.

SCÈNE VII

VAUDREUIL, L'ÉTAT-MAJOR, MOSCONE, BOB, LES MATELOTS FRANÇAIS

VAUDREUIL, devant la porte de gauche et envoyant un baiser à Mary qui entre, en ce moment, dans la chambre

Adieu, — ma femme !

MOSCONE, bas, à Bob.

Bien. — Toi qui connais les aîtres, ici, mène-moi donc un peu sous la fenêtre de ces dames ?

La nuit vient peu à peu.

BOB

Quoi ! Tout de suite ?

MOSCONE, les sourcils contractés.

Oui. J'ai idée qu'une petite sérénade leur fera plaisir.

BOB, sombre.

Toujours galant ? (Brusquement.) Allons, viens : et part à deux !

(Ils se lèvent.

UN OFFICIER, se détachant du groupe de l'état-major et venant auprès de Vaudreuil qui regarde encore la porte de la chambre où sont entrées Ruth et Mary.

Capitaine !

(Bob et Moscone sortent.)

VAUDREUIL

Hein ?... (Souriant.) Mais, c'est, pardieu, vrai ! — J'oublie que je suis un soldat.

(Tom Burnett pose deux bougies allumées sur le comptoir.)

SCÈNE VIII

VAUDREUIL, l'État-major, Matelots, TOM BURNETT

VAUDREUIL, continuant, froid, la main sur son épée.

Messieurs, dans une heure, nous partons pour Mont-Vernon : de là, nous rejoindrons, au premier signal, les milices de sir George Washington. Dans une heure, nous serons les soldats de l'Amérique libre.

TOUS, tirant leurs épées.

Nous sommes prêts.

TOM BURNETT, à part.

Ah ! mon Dieu ! On va s'occuper de politique ! (Il s'esquive.)

VAUDREUIL.

La France vient au secours du Nouveau-Monde. Il est bon que cet exemple soit donné du vieux continent envoyant ses enfants vers une jeune terre où s'éveille la jeune Liberté.

UN OFFICIER

Cause perdue.

VAUDREUIL

Qu'importe, si elle est belle !

(Tirant aussi son épée.)

Au nom du roi, nous jurons de la défendre, n'est-il pas vrai, messieurs, jusqu'à la mort ?

(Les officiers touchent de leurs épées l'épée de Vaudreuil.)

L'ÉTAT-MAJOR

Entendu.

(Approbations bruyantes des matelots.)

SCÈNE IX

Les Mêmes, STEPHEN ASHWELL, paraissant, au fond, entouré d'un groupe de Miliciens. Il est là depuis un instant. Il a écouté les paroles du chevalier.

STEPHEN

Merci, messieurs.

(Il fait un pas : tous se détournent vers lui.)

Au nom de ceux qui sont morts pour la seule grande cause future, la Justice, au nom des peuples qui souffrent, au nom de l'Avenir, salut, et merci pour l'héroïque générosité, pour l'étrange courage, ô gentilshommes de France, qui vous ont portés vers nous !

VAUDREUIL

Qui êtes-vous, monsieur ?

STEPHEN, entrant.

Je m'appelle sir Stephen Ashwell.

VAUDREUIL, tressaillant.

Stephen Ashwell. — Quoi !... vous êtes... (Il le regarde avec une surprise joyeuse.)

STEPHEN

Je suis nommé par sir George Washington au commandement d'une milice et chargé d'offrir, en son nom, la bienvenue aux défenseurs que la France nous envoie.

VAUDREUIL

Je suis le chevalier de Vaudreuil ; voici ma main.

(Ils se serrent la main.)

Ah ! comme vous allez m'aimer tout à l'heure, sir Stephen !

(Stephen, étonné, le regarde ; Vaudreuil le considère pendant quelque temps en silence.)

Les pavillons français et américains s'élèvent au bout des carabines. Les miliciens et les matelots français se serrent la main avec des rires et des hurrahs.

STEPHEN

C'est déjà fait, monsieur.

VAUDREUIL, souriant à Stephen dont il tient toujours la main.

Voyons! Tant pis! — Prenez tout votre courage, sir Stephen! — Êtes-vous prêt?... Oui? — Eh bien, je vous amène d'Angleterre miss Ruth Moore, votre fiancée!

STEPHEN, tressaillant.

Hein? je rêve! — Qu'avez-vous dit, chevalier? Ruth!... où est-elle? — Miss Ruth Moore, dites-vous?

(Un grand cri se fait entendre dans la chambre de gauche.)

LA VOIX DE MARY

Au secours, chevalier!

VAUDREUIL, bondissant.

Dieu! la voix de Mary! (Il se précipite vers la porte et la secoue.) Fermée! Ah ça! que se passe-t-il donc!

(La porte est secouée en dedans.)

LA VOIX DE RUTH

Au secours!...

STEPHEN, de même.

Cette voix! C'est elle!

(Ils enfoncent la porte.)

SCÈNE X

Les Mêmes, MARY

MARY, s'arrachant un bâillon et se jetant dans les bras de Vaudreuil, haletante.

Courez!... ces hommes!... Ils l'ont emportée!

(Tout le monde a encore l'épée à la main.)

VAUDREUIL

C'est miss Ruth Moore, sir Stephen!...

STEPHEN, avec un cri sauvage.

Ruth !...

MARY, éperdue, joignant les mains.

Oui ! oui ! — Ah !... Vous êtes sir Stephen Ashwell ! Sauvez-la !

STEPHEN, bondissant, terrible vers la fenêtre.

Ah ! les... De quel côté... Oh ! je les vois !... (Se précipitant dehors.) — Là-bas ! ce sont eux !...

Tous sortent en hâte.

SCÈNE XI

MISTRESS ANDREWS, seule, entrant par la porte de gauche, froide et sombre. A elle même

Trop tard.

(*Elle remonte la scène*

Ah ! cette fois, ce n'est plus de ton plein gré que l'on t'enlève, Ruth Moore !... (Elle va vers la fenêtre, s'accoude et regarde au loin.) Elle est dans le canot. Décidément, Moscone, tu es un scélérat précieux. Et le sloop l'emportera vers Boston avant même que les autres aient pu rejoindre leur navire. — Lady Cecil sera, dans huit jours, sous le toit de son mari, dans le palais bien gardé du gouverneur militaire : j'ai triomphé.

Elle descend, pensive)

Hélas ! comme il l'aime !...

(Un silence). Qui suis-je? Un cœur qui ne se résigne pas, qui se défend et qui se venge. — Si je suis d'un sang qui n'a jamais pardonné, le seul traître, ici, c'est le destin.

Elle reste assise un instant contre une table, accoudée et les yeux fixés au delà de la fenêtre. — Tout à coup elle se lève, met la main devant les yeux, et, après une exclamation de colère sourde :

Ah !... que vois je donc, là-bas ? — Oui Je distingue aux

lueurs des torches... Ce sont bien eux !... — Ils ont trouvé des embarcations? — Ils vont!... Et c'est ce Français de malheur! — Ah! Dieu sombre!... Pourvu que ces bandits ne me tuent pas Stephen!...

Elle pousse la porte violemment et sort de l'auberge. Changement à vue.)

TROISIÈME TABLEAU

LE COMBAT NAVAL

La pleine mer. Nuit noire. De rares points rouges entre les nuages Flots dans l'accalmie.

A droite (et venant de biais vers le milieu de la scène, depuis le cinquième plan jusqu'à la hauteur du deuxième) la poupe d'un grand sloop de guerre et le pont jusqu'au mât unique, dont la voile est tendue et droite, masquant le reste du bâtiment. Sabords fermés. Tangage léger, d'abord, et qui augmente.

Au pied du mât, Ruth, *à genoux, accoudée, le front sur ses mains jointes, à un tas de cordages.* Moscone, *la face inquiète, un pistolet à la main, est debout auprès d'elle et regarde l'ombre. A la barre, en face d'eux, se tient* Bob, *une gourde à la main : il boit à même de temps à autre.*

SCÈNE XII

BOB. MOSCONE. RUTH. puis une Voix du bord.

BOB

Pas de vent.

MOSCONE

Ma, peccato! nous ne marchons pas!... (Il regarde, puis sourdement.) — Ah!

BOB, calme, après une gorgée de sa gourde.

Qu'est-ce donc, mon vieil ami?

MOSCONE, à voix basse.

Ton falot : — deux embarcations à l'arrière ! On nous poursuit.

UNE VOIX DU BORD, derrière la voile.

Oh ! des deux barques ! qui vive ?

(*Bob dirige le rayon d'un falot rouge vers la gauche.*)

BOB, se levant.

Ah ! diable ! Ça va chauffer. — A la bonne heure ! Les flots de l'Atlantique ! le feu ! les balles !... (Enthousiaste.) Eh ! bien, Moscone, voici, peut-être, une mort digne de nous ?

MOSCONE, sautant vers une écoutille.

Momentino ! — (Criant.) Tout le monde sur le pont !

LA VOIX DU BORD

Au large, ou nous vous coulons !

Deux grandes barques chargées, l'une de marins français à l'avant de laquelle se tient Vaudreuil, l'épée au poing, l'autre de miliciens yankees à l'avant de laquelle se tient Stephen Ashwell, la hache d'une main et le pistolet de l'autre, apparaissent, à gauche, dans l'ombre, à peu de distance l'une de l'autre.

SCÈNE XIII

RUTH, VAUDREUIL, STEPHEN, BOB, MOSCONE, Officiers et Marins français, Forbans anglais, Gueux de mer, et les Miliciens de Stephen.

STEPHEN, criant et regardant le sloop.

Accostons-les : puis — à la hache ! — Ah !... Ruth ! C'est elle ! — Les grappins ! vite ! l'abordage !... C'est moi ! C'est moi, ma chère Ruth. (Aux miliciens.) Ne tirez pas !

RUTH, éclairée par le falot, relevant la tête.

Mon Dieu, mais c'est la voix de Stephen que j'entends dans la nuit !

BOB, armant un pistolet.

Branle-bas de combat !

La voile est carguée, démasquant, sur le pont du sloop, des Gueux de mer, la carabine à la main, cherchant à coucher en joue les barques.

VAUDREUIL, tendant l'épée vers le sloop.

Attention, mes enfants, essuyons le feu : et à l'abordage par tribord ! — A vous, l'autre côté, messieurs et amis ! — Allons, — montons.

MOSCONE, posant le falot sur les cordages.

Sangue di sangue ! (Criant.) Aux caronades, et envoyez !... Feu partout ! — Feu donc ! Aux pierriers ! Cela éclaire !

Coups de feu du sloop, les sabords s'ouvrent : canon.

LES GUEUX DE MER. (Voix confuses.)

Ils sont trop près ! — L'embrun les cache !... — Attendons-les !

RUTH, éperdue et qui a reconnu Stephen aux lueurs du feu.

Stephen ! C'est moi ! C'est moi, mon Stephen !

STEPHEN, qui l'aperçoit.

Ruth ! (Vociférant.) S'il arrive malheur à cette jeune fille, bandits, nous ne ferons pas de quartier !

Les barques ont rejoint le sloop des deux côtés.

LA VOIX DE VAUDREUIL, qui monte à l'abordage par l'autre bord.

Allons donc ! là ! mes gars de France ! Aux gréements ! Empoignez-moi ces écoutes et feu en montant !

BOB, furieux, à Ruth qui s'est levée.

Taisez-vous, ou je... (Il lève la main sur elle.)

STEPHEN, à bâbord du sloop pendant que les miliciens jettent les grappins et les cordes.

Scélérat ! (Il ajuste Bob de son pistolet et tire.)

BOB, se frottant la jambe.

Un peu bas, mais touché. — Ah! le lascar!... Sans le tangage...

Bob envoie un coup de pistolet à Stephen. — Ruth lui écarte la main.

God damn!

Lutte rapide, contre l'abordage des deux côtés, entre les forbans du bord et les assaillants. Cris de blessés. Bob se retourne.

Sabre au clair! tous! — Ils montent!...

MOSCONE, secouant la tête.

Un plongeon, Bob? C'est le moment. Et à la nage, vers la côte! Partie perdue, voilà tout!

(Le sloop s'est avancé, tout entier, en pleine mer.

BOB, jetant son pistolet.

Non : partie remise!

(Il noue son mouchoir autour de sa blessure.)

Stephen paraît sur le pont, faisant tournoyer une grande hache. Coups de feu autour de lui. Le sloop est envahi de tous côtés.

Bob et Moscone sautent à la mer, mais l'épée de Vaudreuil, qui monte l'échelle de cordes à droite, fouette durement les reins de Moscone, qui pousse un cri en l'air.

MOSCONE, dans l'espace, hurlant.

Momenti... (Sa chute dans l'eau l'empêche d'achever.)

VAUDREUIL

Ah! canailles! Ils s'échappent! Feu sur cette vermine!

Coups de feu vers la mer.

LES OFFICIERS FRANÇAIS ET LES MILICIENS, sur le pont à l'équipage du sloop.

Rendez-vous.

(La plupart des Gueux de mer sont terrassés : le reste jette les armes.)

STEPHEN, qui a relevé Ruth.

Ruth!

RUTH, presque évanouie, dans les bras de Stephen.

Stephen!

VAUDREUIL, blessé au front, aux lueurs des torches, sur le pont, l'épée à la main.

Ouf ! — Eh bien ! vive le roi, messieurs ! Position emportée, comme dit mon jeune ami le marquis de Lafayette. (Il regarde Ruth et Stephen.) — Par la sangbleu, je ne m'attendais pas à vous réunir de cette façon !

RUTH, rouvrant les yeux.

Oh ! sir Stephen !... (Un peu égarée.) — Dieu ! Mary ! Où est-elle ?

VAUDREUIL, souriant et la saluant.

A mon bord — et sous bonne garde, miss Ruth. Le brick va nous rejoindre et, dans deux heures, nous rentrerons à York-Town en remorquant cette capture. — Mais, à mon tour, à la fin ! Chacun ses affaires !... (Secouant le timonier.) Allons, parle, toi ? Y a-t-il, seulement, un ministre quelconque du Ciel, à bord de cette coque de noix ?...

(*Le timonier fait signe que oui.*)

— Oui ? — Eh bien, vive Dieu ! qu'on aille me le chercher à fond de cale : ce sera ma part de butin !

Rires des marins français autour de lui. — Les pavillons français et américains sont élevés sur le pont.





ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

MONT-VERNON

Une grande clairière dans la Forêt-Bleue, près de Mont-Vernon, en Virginie.

A droite, la façade d'une maison vue de côté et entourée de vignes sauvages. Un gigantesque arbre à franges ombrage son toit de briques. — Prè de l'entrée, un banc de mousse. A gauche, sous un couple de palmiers inclinés l'un vers l'autre, une table et des bancs.

Au fond, la forêt.

Des éclaircies de soleil laissent entrevoir de profonds sentiers entre les cèdres blancs aux plates-formes aériennes, les micocouliers d'où pendent des faréoles et des lianes, les érables à fleurs rouges, les sassafras. — Des arches de fleurs, des voûtes de smilax, où l'on entend le ramage des oiseaux, viennent rejoindre la lisière de la forêt, à droite depuis la maison, et à gauche depuis les palmiers. — Tertres ; gazon sur toute la scène.

De temps à autre, dans les feuillages, scintillent des plumages lumineux, des gouttes de rosée.

SCÈNE PREMIÈRE

MOSCONE, seul.

(*Il entre, à gauche, un cornet à bouquin à la main et regarde autour de lui.*)

Personne.

(*Il sonne dans son cornet.*)

Pas un chat sauvage ! — Je crois que je vais être réduit à proclamer l'appel aux armes devant les colibris et les oiseaux-mouches. — Que dois-je faire ? Si je ne proclame rien, je dérobe mon salaire de crieur public (puisque j'ai adopté ce gagne-pain, ici, en attendant mieux). — Si je parle, je serai (c'est le cas de le dire), la voix qui crie dans le désert. — C'est étonnant, je suis comme cet aimable Bob ; je suis devenu, peu à peu, l'honnêteté même en foulant, depuis deux mois déjà, le sol américain ! J'ai des réticences d'hermine. C'est cette belle nature qui me rafraîchit l'âme.

(*Il sonne une seconde fois. Un mugissement lui répond au loin.*)

Quelque buffle, qui croit que c'est un confrère. — Allons ! Personne encore ?... Tant pis ! Faisons notre devoir.

(*Déployant une affiche et lisant à haute voix.*)

— « Habitants de la Virginie, qui m'entourez, haletants d'impatience, vous êtes avertis qu'aujourd'hui, sur le coup de deux heures, les miliciens de Frédéricksbourg et les hommes de bonne volonté devront se rassembler à la clairière de la Forêt-Bleue, près Mont-Vernon, pour y délibérer sur les moyens de sauvegarder nos droits et notre argent des exigences blâmables de la mère patrie. Et ce au nom du représentant à la Chambre des Bourgeois, major des milices, sir George Washington ! »

(*Il placarde l'affiche contre un arbre.*)

Là ! Ma conscience est tranquille.

SCÈNE II

MOSCONE, BOB, entrant à gauche, des fleurs à la main, puis à la fin MISTRESS ANDREWS

BOB, couronné de roses.

Ah ! Moscone, le beau soleil ! Quelle joie dans la nature ! — J'ai cueilli ces modestes fleurs dans les sentiers de la forêt. Je voudrais rencontrer une femme, une autre moi-même...

MOSCONE

Une autre toi-même, Bob ?... Tu n'es pas flatteur pour le beau sexe ! — Ah ! ça, dis donc ? (Montrant la maison.) Sais-tu qui habite là ?

BOB, ingénument.

Non, Moscone.

MOSCONE

Miss Ruth Moore et ses amis.

BOB, changeant de ton, brusquement.

Diable ! Si nous étions reconnus ? Décampons. Il y a là deux gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. J'aime les morts grandioses, mais point ne veux périr obscure victime d'une escarmouche privée...

MOSCONE, riant et le retenant.

Ah ! Ah ! Ah ! Rassure-toi, mécréant. Tu oublies que l'aventure de York-Town s'est passée à la tombée de la nuit. — Nous avions sur les yeux les capuchons de nos manteaux et, depuis l'affaire, nos deux barbes ont poussé. D'ailleurs, une femme, dans un pareil instant, distingue assez peu de chose, mon fils ! Quant aux autres, pendant le combat... personne n'y a vu que du feu...

BOB, grommelant.

Du feu ? Soit ! Moi, je sais que je n'ai jamais bu autant d'eau que cette nuit-là ! (Se frottant la jambe.) Sans compter

certaine goyave que j'ai recueillie dans la bagarre... — Je t'ai maudit, Moscone.

MOSCONE, pirouettant.

Ah ! si nous devenons douillet comme une petite maîtresse...

BOB, plus bas, montrant la maison.

Est-ce qu'il y a quelque chose à faire?

MOSCONE, de même, pensif.

Pas encore. — Le chevalier, dont le navire est retourné en France, habite ici, avec sa femme et miss Moore, mais le Stephen Ashwell demeure à deux cents yards, à Mont-Vernon. — Il vient visiter tous les jours miss Ruth. Souvent nos deux coqs chassent ensemble dans la Forêt-Bleue ou pêchent, là, dans le Rappanhoë. — Miss Moore et mistress Mary s'occupent de la maison. (Examinant les alentours.) Oui. Tout cela est bien clos; c'est bâti en pierres et en briques : — de plus, ils ont un terre-neuve et des volets de fer. Elles savent faire le coup de feu. Aux premières détonations la milice accourerait. Sans parler de certaine indigène, une toute jeune Peau-Rouge — (très dangereuse, Bob).

(*Il le regarde.*)

BOB, souriant et se caressant la barbe.

Je m'en charge!

MOSCONE

Elle les aime — et elle rôde sans cesse autour de la plantation. — Rien à tenter. D'ailleurs, je n'ai pas d'ordres. — Quant à la jeune indigène, je ne te conseille pas d'en approcher ton minois. Je crois que j'aurais à te pleurer, le cas échéant.

(*A part, apercevant mistress Andrews qui entre à gauche, vêtue en puritaine.*)

Mistress Andrews ! (Haut.) Tiens, Bob, j'ai affaire. Voici

un dollar. Va m'attendre au bar du père Jonathan. J'aurai du nouveau dans une heure.

BOB, acceptant.

Suffit. Dispose de mon âme.

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE III

MOSCONE, MISTRESS ANDREWS

MOSCONE

Me voici, mistress Andrews.

MISTRESS ANDREWS

Bien. (Plus bas.) As-tu jamais vu l'homme qu'on appelle George Washington ?

MOSCONE

L'ancien arpenteur de lord Fairfax ? Oui, mistress. Il est marié : il demeure là-bas, à Mont-Vernon.

MISTRESS ANDREWS

On dirait que tu crains de m'approcher, Moscone.

MOSCONE, se grattant l'oreille et se rapprochant un peu.

C'est que, voyez-vous, mistress Andrews, depuis le plongeon que nous avons été obligés d'exécuter, l'excellent Bob et moi, je me méfie des aventures.

MISTRESS ANDREWS

Veux-tu revoir l'Italie ?

MOSCONE, rêveur.

Momentino. Si j'étais riche... très riche...

MISTRESS ANDREWS, à son oreille.

Un mot. Ce n'est plus, seulement, de ma fortune que je dispose, mais de celle de lord Cecil.

MOSCONE, à part.

Bob désire revoir Londres, je jouerai donc sa tête. Haut. Mistress, je suis tout à vous, moi et les miens : mais il faut que vous ayez du sang de volcan dans les veines, pour...

Mistress ANDREWS, l'interrompant.

C'est que je suis la fleur d'une tige de feu, Moscone. — Ecoute : ce sir George Washington va venir à l'assemblée par ce chemin. (Tirant un pli de sa ceinture.) Tu lui remettras ceci et tu t'éloigneras. — Tu vois, ce n'est guère difficile.

MOSCONE, prenant la lettre.

Et ensuite? C'est l'ensuite qui est le sérieux, avec vous.

Mistress ANDREWS, lui glissant une bourse dans la main.

Tu viendras me rejoindre ici, à l'assemblée. Tu vois : je suis généreuse pour peu de chose.

MOSCONE, hésitant.

Voilà tout?

Mistress ANDREWS

Voilà tout.

MOSCONE, soupçonneux et inquiet.

Cela vous intéresse donc, mistress, la discussion des Yankees?

Mistress ANDREWS, fronçant les sourcils.

Si tu aimes les guinées, ne me questionne jamais.

MOSCONE

Oh ! vous pouvez doubler les nœuds de ce bâillon-là sans que je m'en plaigne. — Tenez, mistress, je crois qu'il sera bon de m'éloigner très vite une fois ce pli remis en mains, n'est-ce pas?

MISTRESS ANDREWS, préoccupée.

En effet, tu feras sagement.

(Brusque.)

A propos, ne viens plus chez moi : nous ne devons plus sembler nous connaître. — Va ! va !

MOSCONE, soupesant la bourse.

Un poids de plus sur la conscience. Ah ! cette femme ! J'ai pris l'habitude d'obéir, voilà tout. Ah ! l'habitude ! l'habitude !...

(Il sort.)

SCÈNE IV

MISTRESS ANDREWS, seule, à part, avec un amer sourire.

Ainsi, pour avoir différé, à Swinmore, un meurtre inévitable, me voici forcée d'ourdir toute une menée ténébreuse de trahisons et de crimes. C'est juste. J'avais préféré des moyens adroits et pacifiques : ils ne réussissent qu'aux faibles. C'est encore un bonheur qu'elle m'ait échappé, — puisque, maintenant, je peux glacer leur joie avant de lui glacer le cœur.

(Silence.)

O contrées de salut ! toutes fleuries de lumière ! S'il m'aimait, cependant !...

SCÈNE V

MISTRESS ANDREWS, MAUD EADIE, EFFIE O'KEENE

Ce sont deux jeunes filles quakeresses. Elles viennent, à droite, leurs bibles sous le bras; — robe noire, chapeau évasé, air glacial, débit froid et monotone.

MAUD, comme récitant.

Voici, précisément, mistress Andrews : elle pourra nous renseigner.

EFFIE

Est-ce aujourd'hui, mistress, que doit avoir lieu l'assemblée d'Israël ?

(*Mistress Andrews, d'un geste, leur indique l'affiche, puis se retire à droite, et demeure immobile, regardant au loin.*)

MAUD, automatique.

En effet, voici l'affiche. Le pasteur nous a dit, au prêche, que Déborah souleva, par ses excitations sacrées, le peuple de Dieu. Nous viendrons donc à l'assemblée, Effie ? Les hommes sont stimulés par notre présence : maint passage le prouve.

EFFIE, de même.

Il est vrai. Certes, nous y serons, ainsi que nos sœurs spirituelles, Suky, Hughella, Jessy et les autres ; elles sont prévenues. — Mais regarde, Maud : voici la maison mystérieuse.

MAUD, lente, de même.

L'air semble impur autour d'elle ! C'est là qu'habite cette jeune personne étrangère qui reçoit, chaque jour, la visite de l'ingénieur militaire, Sir Stephen Ashwell.

EFFIE, d'une voix claire et froide.

Si miss Ruth se conduit impudiquement, Dieu la juge. Pourquoi nous hâter de la condamner ? — N'est-ce point la fiancée de ce jeune homme ?

MAUD, avec la même atonie lente et glacée.

Qu'elle devienne son épouse ou qu'elle cesse de le recevoir.

EFFIE, très gravement.

Enfin, elle ne cohabite pas avec lui ?

MAUD

Allons avertir nos frères, Effie ! D'autant mieux que voici bientôt l'heure où miss Moore descend de chez elle.

Serait-il convenable de nous trouver, nous jeunes filles, en la compagnie de cette étrangère ? Sait-on de quelle église elle fait partie, seulement ? Les uns la prétendent méthodiste...

EFFIE, *après un silence méditatif.*

Je la crois épiscopalienne.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI

MISTRESS ANDREWS, seule, puis RUTH et MARY, puis L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

MISTRESS ANDREWS, *de plus en plus perdue dans une rêverie sinistre.*

Hâte-toi, Ruth Moore, de te mêler à la joie des cieux ! Edith Evandale protège encore ta vie.

Sourdement :

Ah ! que de fois pourtant, là-bas, sur la terre d'Écosse, — que de fois j'ai rêvé ta mort ! Mon cœur cédait à la vieille tristesse des landes, à l'odeur âcre des bruyères, à l'inquiétude des grands pins !... C'était le pays natal. — Mais, ici, — rassure-toi ! — ta mort ne me suffit plus.

Elle s'assoit, s'accoude en se parlant à voix basse :

Lointaine, il t'aimerait ? Il faut donc que, face à face, il te méprise. La terre dévorât-elle ton corps, ton ombre lui serait toujours chère : il convient donc qu'il te maudisse, car mon sang craint les ombres — et je ne veux pas de ta pensée. C'est dans son cœur seul qu'il me plaît de creuser ta véritable fosse : là, le sable appesanti de l'oubli étouffera jusqu'à ton souvenir.

D'une voix presque indistincte et les paupières fermées :

Cependant, tu peux te glorifier d'avoir beaucoup fait souffrir la fille jalouse d'une sombre maison — et, quelque

opprobre que je te réserve, nous ne serons jamais qu'égales dans la douleur.

Un silence. — Puis, comme s'éveillant, elle frémit. — Tirant un couteau-poignard de sa ceinture, et regardant, alternativement, le seuil de la maison et la lame qu'elle tourne entre ses mains :

Oh! ce noir tourment d'attendre, inactive, l'heure... où je dois les désunir!... (Tragique. Si j'en finissais tout de suite, pourtant? Si, d'un bond sur elle, lorsque, tout à l'heure, heureuse et se perdant sous ces ombrages...

Se levant, et remettant, très vite, l'arme à son anneau :)

J'oublie, toujours, le pacte et la menace, — et que la mort de Stephen répond de la vie de lady Cecil. — Calme-toi, cœur solitaire! L'heure sonnera. Patiente. — Cette jeune fille n'est qu'une vision matinale, destinée à s'évanouir... Alors, sur les ruines de l'amour passé, j'allumerai dans ton cœur sauvage, ô mon chasseur, la flamme vivace d'un désir... qui consumera toutes les impressions de la première tendresse, comme sont consumées des fleurs que la foudre a saisies.

Ruth, appuyée d'une main sur l'épaule de Mary, descend les marches de la maison. Elle est vêtue d'un costume d'amazone noir et sévère. Toutes deux ont le pistolet à la ceinture.

La voici!... Oh! elle me semble plus belle encore de tout l'amour qu'il a pour elle.

(*Elle passe, entre les arbres.*)

RUTH, pâlie.

Tu les retrouveras à Sulgrave. Ils reviendront par le château. Stephen me l'a dit. Ils chassent l'élan par là. Préviens Stephen et Henri de se hâter. C'est pour deux heures, ici même, aujourd'hui.

MARY

Chère Ruth! A quoi bon différer de tout apprendre à Stephen? Il t'aime tant! Il le faudra bien tôt ou tard et puisque la guerre est prochaine...

RUTH

Mary, c'est parce qu'il m'aime tant que je tremble à l'idée des résolutions qu'il peut prendre!... J'ai peur! Oui, je n'ose pas!... (Bas.) Il irait se faire tuer, te dis-je, en désespéré... Le mieux est d'attendre encore.

MISTRESS ANDREWS, à elle-même, dans l'ombre.

Va, je sais bien que tu ne peux l'épouser et ta souffrance me console.

MARY

Enfin, qu'espères-tu?

RUTH

J'attends le navire anglais. J'ai envoyé des pouvoirs pour que la requête soit remise à la Chambre des pairs. Le divorce, en état d'admission avant mon départ, et demandé par lord Cecil, — signé par moi devant le greffier du Parlement et sous la signature du roi d'Angleterre, — peut être prononcé en mon absence. J'ai pris conseil. Mon acceptation et la parole de lord Cecil ont été reçues par la loi. — J'ai le droit, bien fondé, de m'attendre à l'arrêt le plus favorable.

(*Mistress Andrews sourit silencieusement.*)

MARY

Tu oublies que lord Cecil est tout-puissant. Il est déjà, peut-être, en Virginie!

L'Homme-qui-marche-sous-terre, — grand Indien, au vaste manteau de laine, tatoué, les deux aiguilles aux cheveux, apparaît au fond de la scène. — Invisible, il observe mistress Andrews, une seconde, fixement, puis glisse et s'enfonce dans l'épaisseur des fourrés.

RUTH, se tordant les mains.

Comment dire à Stephen que j'ai été... que je suis encore la femme d'un autre!... Je m'y résoudrai, cependant!... Bientôt, sans doute. (Se cachant le visage.) Oh! c'est affreux!

MARY, très doucement et tout bas.

Sa femme ? Oh ! de nom, seulement !

MISTRESS ANDREWS, à part.

Tu hésites à lui révéler un secret que deux paroles de toi lui feraient pardonner.

RUTH

Il en sera ce que Dieu permettra ! Je suis décidée à ce qu'il ne souffre plus pour moi — et, sans doute, aujourd'hui même, lui apprendrai-je...

MARY, plus bas, apercevant mistress Andrews.

Prends garde. On peut nous entendre. (Haut.) — Quelle radieuse forêt ! En vérité, le ramage de ces oiseaux merveilleux invite à mêler sa voix... et, j'y songe, nous ne chantons plus ici, Ruth ? Pourquoi ? Te rappelles-tu nos airs du pays et nos ballades ? Quelle était donc celle que je te chantais encore le soir même de notre départ d'Angleterre ?... Ah ! celle de *Ralph Evandale*, n'est-ce pas ?

MISTRESS ANDREWS, à part, tressaillant.

Qu'a-t-elle dit ? Ce nom ! Quoi ?... Jusqu'ici ! — Ah ! vieille histoire de malheur !

MARY, chantant.

« Enfants, quand meurt un Evandale.
« La *Main sanglante* à son front luit :
« L'Aïeul, le marquant, dans la nuit.
« Du sceau de sa race fatale. »

RUTH, avec un frisson.

Tais-toi. Je ne sais pourquoi cette sombre légende me fait mal, toujours !

MARY, souriante.

Superstitieuse !... (L'embrassant.) Rentre. A tout à l'heure. Je vais les chercher.

(*Elle s'échappe, après un léger salut vers mistress Andrews.*)

MISTRESS ANDREWS, la suivant des yeux, à part, à voix basse.

Insensée !

SCÈNE VII

RUTH, MISTRESS ANDREWS, puis, à la fin, DAHU

RUTH, à elle-même.

Lord Cecil est un soldat, il n'enverrait pas de meurtriers. Il viendrait lui-même. — O mon Dieu ! Ce mystérieux enlèvement, à York-Town... (Comme essayant de se persuader à elle-même.) C'était, seulement, quelques misérables?... rien de plus !... Certes, rien de plus.

MISTRESS ANDREWS, d'un visage amical.

Bonjour, miss Ruth Moore.

RUTH

Je vous salue, mistress Andrews.

MISTRESS ANDREWS

Vous sortez?

RUTH

Oui, je veux me promener dans cette forêt, si fraîche malgré la chaleur de midi.

MISTRESS ANDREWS, gracieuse.

C'est donc là votre habitation ? Mais cette clairière, à un mille de Mont-Vernon, est dangereuse... Votre maison est bien isolée, je trouve ? — Parfois de mauvais Indiens, sans parler des ours gris, des vampires et des serpents...

RUTH, doucement.

Il y a Dieu.

MISTRESS ANDREWS, après l'avoir regardée.

C'est vrai.

RUTH

M'accompagnerez-vous ?

(*Une cloche tinte dans le lointain.*)

MISTRESS ANDREWS, pieuse d'abord, puis avec une énergie froide, rappelant une intonation du premier acte.

Je dois assister au prêche qui précédera la grande assemblée. Comme autrefois, en Suisse, avec Guillaume Tell, le canton d'Unterwalden se souleva, le premier, pour la Liberté, aujourd'hui, avec George Washington, l'honneur de l'exemple doit appartenir, en Amérique, au district de *la Virginie.*

(*Ruth tressaille à ce mot, tout à coup, puis la regarde.*)

RUTH, à elle même, comme terrifiée

Où donc ai-je entendu cette voix ?

MISTRESS ANDREWS, à part.

Malédiction ! Je crois qu'elle a tremblé. Ma voix vient de me trahir. (Haut et d'une voix douce.) Qu'avez-vous ? Vous venez de pâlir tout à coup? — Mais... c'est, peut être, l'effet de l'obscurité soudaine de ces grands feuillages? N'est-ce pas ?

RUTH, remise, à part.

Oh ! je suis folle ! (Haut.) Rien, ce n'est rien, mistress Andrews, merci.

MISTRESS ANDREWS

A bientôt ! (A part, s'éloignant.) Oh ! malheur à toi !...

(*Elle disparaît dans l'un des sentiers de la forêt.*)

RUTH, à elle-même, la suivant des yeux.

Stephen est l'un de ses rares amis : on dit qu'elle aime un étranger... Voici deux ans qu'elle est ici. Je suis folle. — Singulière femme, cependant !

(*Dahu, une très jeune Peau-Rouge, dans un costume farouche et brillant, apparaît sur la pointe d'un rocher, au fond à gauche, et demeure immobile, appuyée à un grand arc de guerre.*)

SCÈNE VIII

RUTH, DAHU, puis, à la fin, STEPHEN

DAHU, *sur le rocher.*

La fiancée du jeune chef n'a pas dit la vérité. Si elle sort, c'est pour voir plus tôt celui qui va venir.

RUTH

Dahu! chère enfant sauvage! C'est mal de m'oublier ainsi pendant huit jours! J'étais inquiète de toi.

DAHU, *descendant et allant à Ruth.*

Dahu aime le grand bois où elle est née. Elle y entend tomber la feuille! Elle sait, en écoutant la terre, si c'est le pas d'un ami qui s'approche. Je veillais aux alentours. Je connais les sentiers de ta maison. (*Elle s'asseoit auprès de Ruth, sur le banc de mousse.*) Voici ma chasse : des oiseaux tout vivants. Quand ils volent à l'ombre, ils deviennent couleur d'étoiles; et puis ces fleurs de précipices, elles sont bien rouges. Vois comme elles sentent bon?

RUTH, *lui prenant la main*

Méchant cœur fidèle!

DAHU

Dahu a interrogé l'Esprit des jeunes pousses de pin! J'aime Ruth, parce que Ruth, mon amie pâle, aime Stephen Ashwell.

RUTH, *à elle-même.*

Hélas!

DAHU

Et comment ne l'aimerait-elle pas? Le jeune chef est beau, courageux et doux! Sais-tu pourquoi Dahu est

reconnaissante envers lui? Dahu, qui est la fille d'un sachëm et dont le nom protégeait, autrefois, dans la prairie? Les Mohawks ont brûlé un jour les wigwams de ma tribu. Ils emportaient Dahu faible et pleurant. Stephen Ashwell, qui chassait le bison avec ses compagnons pâles, nous aperçut. Il dispersa les Mohawks, tua mes ravisseurs et me délivra! Alors je lui dis : « La hache de guerre est enterrée entre nous à jamais. » Depuis ce temps, je veille sur sa maison.

RUTH, à demi voix.

O mon noble Stephen!

DAHU

Mais toi, en l'aimant, tu le fais souffrir! Pourquoi Ruth n'est-elle pas la femme de Stephen Ashwell?

Stephen Ashwell (costume de chasseur) est entré, depuis un instant, par le fond, à gauche.

RUTH

Tais-toi!

DAHU

Pourquoi, puisqu'elle n'appartient à personne, ne se donne-t-elle pas à lui?

(*Ruth veut l'interrompre. — Stephen s'est rapproché.*)

STEPHEN, tristement.

Oui, pourquoi?

(*Il fait un signe à Dahu qui rentre, lentement, à travers les arbres dans la forêt.*)

DAHU, chantant d'une voix qui s'éteindra, peu à peu, dans le lointain pendant que Stephen s'asseoit, en silence, à côté de Ruth frémissante.

« Paisible chasseur de castors, sur mon canot de cuir, j'effleure, de ma pagaie, les flots étincelants de l'Hudson!... »

(*La voix se perd dans l'éloignement.*)

SCÈNE IX

STEPHEN, RUTH

STEPHEN, près de Ruth.

Vois comme l'heure est douce, vois la merveilleuse forêt. Les gouttes de rosée, qui baignent les grandes fleurs, resplendissent comme des gouttes de flamme ! Le vent nous apporte les parfums de ce bois immense et enchanté. On n'entend pas les rossignols du jour comme si la majesté de ce silence leur semblait encore plus auguste que leur voix. Oh ! si tu étais ma femme, je te mêlerais, dans un baiser, à toute la beauté du monde. — Ruth ! mon amour ! Oh ! mon pâle amour !...

RUTH, se levant, oppressée.

Stephen ! je vous en supplie, silence. Je vous l'ai dit, je ne dois pas entendre ces paroles. De grâce ! Il le faut ! — Laissez-moi.

STEPHEN, la suivant.

Ruth ! Je meurs d'amour pour toi ! Je n'y tiens plus, enfin, du supplice de vivre loin de toi, près de toi ! Je te veux. Sois ma femme !

RUTH, faible.

Non, Stephen ! (Plus forte.) Non. Je ne suis que l'épouse de tes dangers. Je ne suis venue que pour mourir avec toi, si tu dois périr, pour te secourir, si tu es blessé, pour te servir comme une sœur fidèle, — mais... jamais...

STEPHEN, la saisissant puissamment.

Oh ! n'achève pas ! Ne dis pas que tu ne seras jamais à moi ! Ne blasphème pas. Est-ce que c'est possible !

RUTH, défaillante.

Je souffre. Tu me tues. Je succomberai, si tu me pries! Ta chère voix nous serait fatale, si je l'écoutais. Tu sais bien, il faut obéir à la loi de Dieu.

Elle se dégage, en se débattant, haletante, pendant ces dernières paroles.)

STEPHEN, s'éloignant un peu.

La loi de Dieu! Mais c'est d'être l'un à l'autre, puisque tu m'aimes! Qu'y a-t-il entre nous, enfin? Nous sommes maitres ici! Et libres! (Il regarde autour de lui.) Oui, libres. N'est-ce pas, terre, cieux, bois sublimes! n'est-ce pas que nous sommes libres? — Vois Henry, vois Mary! Comme ils s'appartiennent! Ils souffrent de notre séparation. Où est l'obstacle, que je le brise? Ah! c'est affreux! Te voici dans mes bras, tout mon cœur se noie dans le tien, je sens, en toi, la compagne sacrée de ma vie, mon respect ardent t'entoure et te pénètre, ô ma bien-aimée, — et je suis, auprès de toi, comme un exilé! — Oh! pourquoi n'es-tu pas mon bien, ma possession, mon ciel?

RUTH, à elle-même.

Oh! lui dire que je suis devenue la femme d'un autre! Il me mépriserait! C'est impossible!

STEPHEN

Rien! tu ne réponds rien? — Hélas! je t'en veux presque d'être venue, à travers l'orage, la mer et les dangers, vers ton ami! Au loin, je te savais fidèle. Ta présence? Mais je te voyais! Tu étais ici, pour moi! Je me disais : « Là-bas, en Irlande, elle m'attend, elle pense à moi, son fiancé! » Aussi quel courage tu m'inspirais! Mes travaux, dans ces jeunes villes radieuses, étaient une joie! Mon activité, mon intelligence, me frayaient la route qui conduisait à notre foyer! Mes trésors, je rêvais de les laisser à ton pays. Et tu viens! Te voici! Je te vois. Tu es là. Comment me semble-t-il, parfois, que tu m'es plus étrangère qu'en ton absence?

RUTH

Bientôt, Stephen, je serai, de nouveau, l'absente que vous préfériez!... Après cette guerre, je partirai — et nous ne nous verrons plus.

STEPHEN

Tu ne partiras pas!...

RUTH

Ce sera mon devoir.

STEPHEN

Ton devoir, c'est de m'aimer, ton devoir, c'est d'être à moi!

RUTH

Le vôtre est de m'épargner une résistance qui me brise. Laissez-moi, et ne me suivez pas.

(*Elle est debout, sur les marches qui précèdent la maison.*)

STEPHEN

Oh! — mais c'est affreux, enfin!

RUTH, hésitante.

Faire souffrir un cœur comme le sien! (Avec un mouvement de retour.) Stephen? (Stephen lui tend les bras. — Brusquement elle s'enfuit.) Pardonnez-moi! (Elle rentre en étouffant et en se cachant le visage.)

STEPHEN, seul et pendant que commencent à se faire entendre des bruits de foule qui approche.

Elle m'aime et elle me repousse? — Oh! son secret, que ni Mary, ni le chevalier ne veulent ou ne peuvent m'apprendre, je le découvrirai!... Et, quel que soit l'obstacle qui nous sépare, je le renverserai, je le jure.

VOIX CONFUSES, au loin.

Par ici!... Non!... C'est là!... Par ici!

STEPHEN, relevant la tête.

Maintenant, — à mon devoir !...

(Il se retire à gauche, pendant que la foule envahit la scène.)

SCÈNE X

Les Miliciens, le lieutenant HARRIS, SUKY, JESSY, HUGHELLA, EFFIE, MAUD, le quaker EADIE, TOM BURNETT, Mistress NOELLA, Mr O'KEENE, Marchands, Colons, Pionniers, Squatters. — Des Nègres circulent. De temps à autre un Indien CHÉROKÉE, vendeur de sirop d'érable et de vin de canne, traverse la scène. Des Commanches, l'arc sur l'épaule, viennent et passent, silencieux. Des Quakers. Puis, l'un après l'autre, TROIS OFFICIERS DES REVENUS D'ANGLETERRE.

Après un roulement de tambours, des miliciens traînent la table au milieu de la scène; les femmes s'asseoient sur les bancs autour de la tribune improvisée. — Quelques-unes ont un enfant sur les genoux. — Tous se groupent, les uns sur des tertres, d'autres, à cheval sur des branches d'arbres, d'autres, debout ou assis de tous côtés.

Le lieutenant HARRIS, montant sur un tronc d'arbre renversé.

La séance est ouverte !...

(Tambour.)

L'honorable Tom Burnett désire nous communiquer une observation.

TOUS

A la tribune !

(Tom Burnett monte sur la table par un escabeau.)

JESSY, à Harris.

N'est-ce pas l'ancien aubergiste de York-Town ? Comme il a l'air à son aise, à présent !

Le lieutenant HARRIS

Ah ! c'est qu'il est devenu, en deux mois, un gros propriétaire ! — Autant valait faire naufrage que d'aborder chez l'hôtelier du roi George !

Mr O'KEENE, à son groupe.

Il a fait sa fortune en écorchant vifs ceux qui venaient à notre secours.

VOIX DIVERSES

Ne l'écoutons pas.

D'AUTRES, plus nombreuses.

Si ! si !... Voyons.

TOM BURNETT, debout sur la table.

Citoyens de Frédériksbourg et de Mont-Vernon, le temps est de l'argent : j'entre donc au cœur de la question sans vains préambules.

VOIX DIVERSES

Très bien. — Ah ! Ah ! — Voilà parler !

TOM BURNETT, fumant l'un des premiers cigares.

M'est donc avis, citoyens, que toute insurrection serait folie dans l'état actuel des choses. Nos ressources, nos forces, sont trop inférieures... Battus, nous n'en paierons que davantage... (Murmures.) — Ah ! ne nous emportons pas. Qui suis-je ? un bourgeois comme vous, un colon, tout comme vous, un conservateur, un fils de ses œuvres, enfin !... Je comprends donc vos intérêts comme les miens. Les impôts ne sont point aussi lourds que vous le croyez !... C'est à peine si j'en ai payé, moi qui vous parle !

Mr O'KEENE

En effet, on ne l'a jamais inquiété, lui !

Le quaker EADIE, tenant, en laisse, un énorme dogue.

Il était trop bien avec les autorités anglaises pour cela.

TOM BURNETT, fumant.

En temporisant, on amasse fortune, après quoi l'on distingue mieux ce que l'on peut faire. J'entends parler d'indépendance et de batailles : n'avons-nous vécu que pour croire aux grands mots ? Avancent-ils les affaires ? Soyons sérieux, enfin ! Soyons sérieux !...

PREMIER OFFICIER DU FISC ANGLAIS, paraissant, debout, derrière lui, sur l'escabeau, et lui mettant devant les yeux un papier.

Pardon, monsieur Burnett.

TOM BURNETT, surpris.

Qu'est-ce que vous voulez ?

L'OFFICIER

C'est aujourd'hui la rentrée des arriérés. Je viens pour le droit du timbre. Vous devez aux contributions une vingtaine de livres ; une misère, monsieur ! et je n'ai que le temps de retourner à la ville pour l'encaisse.

TOM BURNETT, tressaillant.

Vingt livres !... Vous ne voulez pas dire, je suppose, que je dois vingt livres à votre fisc ?

L'OFFICIER

Si fait, monsieur Burnett, — moins quelques misérables farthings... Positivement, sir Tom.

Le quaker EADIE

Défie-toi, Burnett : on t'appelle *Sir* pour te faire payer. Crains Aminadab !

TOUS, riant.

Ah ! ah !... le voilà pris, lui aussi !

UN CHÉROKÉE, criant, avec un baril sous le bras.

Le vin de canne!... Boire sirop d'érable bien bon?

TOM BURNETT, grommelant.

Hum!... C'est cher! — Enfin, je suis sujet anglais : je donne l'exemple.

(*Il tire un cheak-book de sa poche L'Officier lui offre une plume trempée dans l'encrier qu'il porte au côté. — Tom Burnett signe le bon et déchire la feuille: puis, avec une mauvaise humeur contenue.*)

Voici un chèque sur la banque de la ville. Allez, et que Dieu vous bénisse! (L'Officier s'éloigne.) — Vous le voyez, citoyens, je m'exécute le premier plutôt que de braver les lois. Je disais donc que les impôts commençaient à être assez lourds, en effet. (Rires.) Mais, aussi, quelles superbes opérations nous pouvons tenter si nous maintenons la bonne intelligence avec l'Angleterre! J'ai les chiffres. Nos demandes d'objets manufacturés là-bas se sont multipliées d'une façon énorme, grâce au développement de notre industrie. En 1723, le total des importations, en Pensylvanie, n'était que de 15,000 livres: aujourd'hui il s'élève à près de 500,000 livres! Nos exportations (je parle de la seule Pensylvanie) ne sont encore que de 40,000 livres! Elles vont doubler! — Vous le savez aussi bien que moi, monsieur Eadie, qui avez l'air de rire, là-bas!...

Le quaker EADIE

Je ne ris pas, monsieur.

TOM BURNETT

C'est que je ne suis point dans les nuages, moi; je plante du tabac, moi, — entendez-vous!

Le quaker EADIE, froidement.

Tu es dans la fumée, alors.

TOM BURNETT, après avoir haussé, plusieurs fois, les épaules.

Et c'est au moment où la balance n'est encore établie qu'au moyen de traites sur les îles, où notre numéraire est

si jeune et si timide, que vous voulez prendre les armes ? — Ah ! mes frères !...

(*Nouveau bras, nouveau papier mis sous les yeux de Tom Burnett.*)

DEUXIÈME OFFICIER, debout, derrière lui.

Pardon, monsieur.

TOM BURNETT, se retournant.

Qu'est-ce que c'est ? N'ai-je vécu que pour être interrompu, toujours ?

L'OFFICIER

C'est jour de tournée de perception, monsieur Burnett ; vous devez à l'octroi pour vos importations de plants de tabac dans le New-Hampshire et dans le North-Caroline... quelques livres, sir Tom. Seulement.

TOM BURNETT

Hein ?... L'endroit est mal choisi, monsieur...

L'OFFICIER, glacial.

Mal choisi ?... Pas du tout ! — L'endroit où l'on touche de l'argent est toujours bien choisi... C'est l'affaire de quelques livres, monsieur. Tout au plus. (Lui tendant le papier.) Vous voyez...

TOM BURNETT à l'Officier, en relevant la tête.

Comment ! je paierais à la couronne pour importer de district à district ? Sur mon territoire ?

L'OFFICIER, de même, rêveur.

Sur votre territoire, monsieur Burnett ?... dites-vous ?...

TOM BURNETT, s'échauffant.

De colon à colon ? Sur le territoire américain ? Vous ne dites pas cela ! Aussi bien, vous ne le pourriez pas. Vos facultés en révolte se refuseraient à... Évidemment, il y a malentendu...

L'OFFICIER

Pardonnez-moi, Burnett, c'est la loi. (S'essuyant le front.) Il fait une chaleur bien terrible ce soir, sir Tom ? Je suppose ? — N'est-ce pas ! — Et, quand on va percevoir dans une espèce de désert... on prend les gens où l'on peut.

TOM BURNETT, jetant son cigare.

Pourquoi pas au collet ?

L'OFFICIER

C'est la loi, sir Tom.

TOM BURNETT, exaspéré.

La loi ! la loi !

Le quaker EADIE

Modère ta langue, Burnett !

TOM BURNETT, s'efforçant de se dominer.

Et par qui cette loi, je vous prie, a-t-elle été débattue aux Communes ? (Pensif.) En vérité, je ne sais trop jusqu'à quel point je dois payer, moi, à la fin ! C'est de l'extorsion ! (Se frappant le front.) Voilà le mot.

VOIX DIVERSES DANS LA FOULE
(Ensemble.)

Ah ! ah ! mister Tom ! — Eh bien ! qu'en pensez-vous, digne monsieur Burnett ? — C'est un puritain comme nous, mister Tom.

(*Tom Burnett, qui se démène sans pouvoir se faire entendre, manque de tomber de la table : l'Officier le retient dans ses bras.*)

MISTRESS NOELLA, ouvrant sa bible et lisant à haute voix.

Malheur à vous, qui affligez vos frères de fardeaux que vous ne sauriez toucher du bout du doigt ! — qui payez la dîme de la myrrhe et du cumin, qui...

L'OFFICIER

Payez-vous, oui ou non ?

TOM BURNETT

Eh bien ! c'est dur, monsieur O'Keene ! C'est dur, je l'avoue !... Mais, puisqu'il le faut, je paie encore.

(*Même jeu que la première fois : l'Officier sort.*) — (*A part, le regardant.*)

Coquin ! Vous verrez qu'ils s'en constitueront des précédents pour... (Haut, à l'assemblée.) Citoyens ! je disais donc que les impôts étaient insupportablement lourds ! Oh ! oui, trop lourds ! (Rires.) Mais de la plainte à la révolte, il y a des abîmes ! Je vous conseille d'apprécier ma conduite, de rentrer chacun chez soi, en gens modérés, et de nous concerter, à tête reposée, pour adresser à la Chambre des Communes un pétitionnement pacifique au sujet de nos taxes, qui commencent... qui commencent à confondre, en effet, mes prévisions les plus conciliantes...

(*Nouveau bras, nouvel Officier, nouveau papier. — Tom Burnett s'interrompt en bondissant.*)

Ah ! pour le coup, je ne paierai pas.

EFFIE, NOELLA, MAUD, entonnant un psaume.

TOUT LE MONDE PARLE ENSEMBLE.

« *Super flumina Babylonis...* »

L'OFFICIER, derrière Tom Burnett, debout sur l'escabeau et avec une volubilité criarde, dominant le psaume.

Vous êtes en retard, sir Tom ! C'est jour de rentrée ! Positivement, vous êtes en retard. Vous avez passé plusieurs traités avec les exportateurs allemands : coût cent soixante-trois thalers, qu'ils prononcent dollars...

(*Chant des oiseaux dans les feuillages.*)

EFFIE, MAUD, NOELLA, plus fort.

« *Sedimus et flevimus...* »

L'OFFICIER, criant dans l'oreille de Tom Burnett.

... et avec des négociants de Philadelphie ! Il y a d'assez forts droits à percevoir aussi. Quant aux opérations industrielles, voici le bordereau...

LE CHÉROKÉE, assis sur son baril.

Boire du vin ! bien bon ! Le sirop d'érable en fleur ?

Le quaker EADIE, lisant à haute voix.

« Les oiseaux se réveillent de la méridienne ; ils reprennent leurs hymnes et tout dans la nature... »

(*Le dogue aboie.*)

Le lieutenant HARRIS, montrant Tom Burnett.

— Silence ! Laissez-le parler !

UN PEAU-ROUGE, confidentiellement, à un groupe de nègres.

Si tu vois les abeilles, les blancs vont venir ; si tu vois le bison, l'Indien le suit.

M. O'KEENE, à un groupe.

On dit qu'il s'est passé à Boston des choses effrayantes ! Figurez-vous que...

TOM BURNETT, hors de lui, à l'Officier.

En retard ! Ah ! ça, mais c'est ma ruine ! Il n'y a pas de raison à ce que tout ceci finisse ! Taxez l'air que je respire ! Pourquoi ne m'arrêtez-vous pas au coin du bois, tout de suite ? N'ai-je vécu que pour voir ceci ? C'est bien la peine de travailler, de suer, de devenir un honnête homme ! Positivement, j'aime mieux les Mohawks. (Furieux, vers les femmes.) Oh ! ce psaume !...

(*Des singes se balancent aux lianes.*)

UN COMANCHE, à part, les regardant.

Pourquoi l'Homme-d'en-Haut plaça-t-il l'homme rouge au centre et les blancs tout autour ?

MAUD, tout d'une haleine, les yeux au ciel et montrant Tom Burnett

Quelle éloquence l'Esprit-saint lui prête !

(*Cet « Ensemble » ne doit pas durer une demi-minute à la scène. C'est l'un de ces moments de confusion où la foule prend elle-même la parole.*

C'est une explosion soudaine de tumulte où l'on ne distingue que les mots « dollars », « psaume », « En retard », « Babylonis », « Laissez-le parler! » « Boston! » « Méridienne », *etc., mêlés à des aboiements, à des cris d'enfants, à des piaulements de perroquets. — Des singes effrayés se sauvent de branches en branches : des oiseaux traversent le théâtre de côté et d'autre.*]

Le quaker EADIE, pendant une accalmie.

Quand on prélève sur leur bourse, ils comprennent tout de suite la Liberté.

M. O'KEENE, frappant, doucement, sur sa tabatière.

Oui. L'impôt leur tient lieu d'intelligence.

Le lieutenant HARRIS

Il est en colère, M. Burnett.

Le quaker EADIE

Se méfier de sa mansuétude!

L'OFFICIER, dominant le bruit.

Plus, le change des dits thalers, ou dollars, établi d'après les totaux...

TOM BURNETT, éclatant.

Ah! je ne paierai pas! Tant pis!

M. O'KEENE

Plus de maturité dans vos discours, Burnett.

LE CHÉROKÉE, à part, regardant Tom Burnett.

Cet homme ci parle beaucoup; donc il doit avoir soif?

(*Haut et tendant à Tom Burnett une calebasse :*)

Bien bon! bien bon, le vin, le vin de canne?

Il fait clapper sa langue très bruyamment et s'obstine à tendre sa calebasse à Tom Burnett.

TOM BURNETT, à l'Officier.

Sommes-nous des serfs taillables et corvéables à merci? Nous n'avons jamais signé ce bail-là, entendez-vous?

Le quaker EADIE

Paroles perdues, Tom Burnett, et dont tu rendras compte.

TOM BURNETT, sans entendre, à l'Officier, et s'efforçant de rire, tout en repoussant machinalement la calebasse que le Chérokée ne cesse de lui mettre devant la bouche.

D'ailleurs, vous ne parlez pas sérieusement ! — C'est une aimable plaisanterie, à ce que je vois ? — Ah ! charmant ! Plus un mot : j'ai tout compris ! (Au Chérokée :) Non ! Va-t'en, (Reprenant, en souriant, à l'Officier :) — L'humour national ! Où avais-je la tête, vraiment ? (Au Chérokée :) Va-t'en donc, toi. (A l'Officier :) Croiriez-vous qu'un instant j'ai pris au sérieux moi-même... (Rêvant :) Oui, c'était impossible, en effet...

L'OFFICIER, après un moment, raide, froid et pesant ses paroles.

Je dois confesser, Burnett, que je suis surpris, — c'est le mot !) — d'un tel accueil. — Vraiment, je ferai mon rapport aux autorités ; — aux autorités. Il y va de l'amende et de la prison, sir Tom. Au revoir.

Il sort.

TOM BURNETT, perdant la tête et sautant à bas de la table.

Va faire ton rapport au grand diable et reste avec lui ! — N'ai-je vécu ?... (Il s'arrête, comme suffoqué.)

L'OFFICIER, revenant et suivant Tom Burnett qui marche à grands pas.

J'oubliais : les vingt dollars du change sont affectés...

TOM BURNETT

Aux armes !

(L'Officier s'enfuit. Tom Burnett va de l'un à l'autre.

Mes amis ! Citoyens ! Mes frères, je suis des vôtres ! Marchons ! Courons sur Boston ! Défendons notre argent ! Mort aux oppresseurs !

TOUS, le calmant.

Là ! Là ! Calmez-vous, mister Tom.

Mr O'KEENE, humant, paisiblement, sa prise.

Ne vous fatiguez pas, monsieur Burnett.

Le lieutenant HARRIS.

Vous voilà plus chaud que nous à présent !

Mistress NOELLA, debout auprès d'un arbre et comme à elle-même.

Nous en avons supporté bien d'autres, nous, dans les premiers temps !... Ils m'ont tout pris à moi ! — Ah ! mon pauvre mari ! Ah ! mon pauvre petit enfant !... C'est qu'ils en sont morts, voyez-vous ! Je n'ai plus rien, plus rien. Non ! du tout !

(Elle reste immobile, tête baissée.)

TOM BURNETT

Je vais fourbir mes armes !

(Il sort en gesticulant.)

Le quaker EADIE, à demi voix.

Conservateur !...

(Pendant l'agitation et les rires qui suivent le départ de Tom Burnett, Stephen Ashwell est entré, à droite ; il est monté sur la table-tribune, la foule s'est retournée vers lui ; il lève la main.)

SCÈNE XI

Les Mêmes, moins TOM BURNETT, STEPHEN ASHWELL, puis Mistress ANDREWS, puis L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, puis LE CONSTABLE D'ANGLETERRE et les Soldats anglais.

LES MILICIENS

Hurrah pour Stephen Ashwell !

STEPHEN

Soldats et frères, écoutez-moi.

Le lieutenant HARRIS

Parlez, capitaine !

STEPHEN, debout sur la table, appuyé sur sa carabine, parlant simplement et avec un sang-froid toujours égal.

Sir Benjamin Franklin, votre mandataire au Parlement, est de retour. Il a maintenu les paroles de William Pitt, savoir : que les taxes sont un don et une concession de la Chambre des Communes seule et que l'Amérique, n'étant représentée d'aucune façon à Westminster, ne pouvait être tenue d'obéir à un bill quelconque de finances décrété suivant le bon plaisir de quelques lords ; que, pour le surplus, la taxation ne fait partie du droit gouvernemental à aucun chef ! Et, après avoir déclaré que nous entendions être traités non en bâtards de l'Angleterre mais en fils légitimes ou en ennemis, il a laissé comprendre que le respect du Parlement était diminué dans nos cœurs.

TOUS, d'une seule clameur.

Très bien.

Mr O'KEENE, avec transport.

Judicieux !

Le lieutenant HARRIS, levant son épée.

Que le vent de la forêt lui apporte le salut de ses amis lointains !

STEPHEN, impassible.

Peu s'en est fallu qu'on l'emprisonnât.

TOUS, tumultueusement.

Oh ! — Notre envoyé ?... Que dit-il ?... Par exemple !

(*Rumeur profonde.*)

STEPHEN

Le Parlement nous a envoyé l'un de ses lords, investi, secrètement, des pleins pouvoirs militaires. Il s'appelle

lord Lionel Cecil, pair du royaume. C'est lui qui a permis le massacre de Boston.

VOIX CONFUSES

Quel massacre? — Hein? — Ils veulent nous tuer?

STEPHEN

O soldats! citoyens! sachez-le: des régiments d'occupation, appuyés de frégates de guerre, ont été envoyés à Boston par le général Gage: commandés par Hillsborough, ils ont massacré nos frères sans défense, en pleine rue.

TOUS, *confusément.*

Vengeance! — Représailles! — Justice!...

STEPHEN

Soldats et frères, tout pacte, tout contrat de tenancier à seigneur est à jamais rompu entre nous et le Parlement par le fait de cette agression, qui est un attentat.

TOUS

Oui! oui!

STEPHEN

L'Angleterre en est venue aux mains avec nous pour soutenir des prétentions illégales et, au nom de sa vieille liberté, elle aurait dû se souvenir que le premier devoir d'un peuple qu'on veut réduire en esclavage est de se révolter, car l'esclavage n'engendre que l'esclavage.

TOUS, *confusément.*

C'est vrai! — Soyons libres! — Oui! Oui!

STEPHEN

A cette heure, le Massachussets s'insurge; le Connecticut et les Carolines ont reconnu la paix impossible! Les quakers de la Virginie, eux-mêmes, ont pris les armes! Le Ver-

mont et la Pensylvanie sont résolus à la guerre. Avant un mois, les quinze districts seront en feu. Il faut quitter la charrue, l'industrie, le foyer, pour conquérir la liberté, ou mourir avec nos frères. J'ai dit. — Et maintenant, que Dieu juge nos consciences !

Le quaker EADIE

J'approuve.

TOUS

Nous sommes prêts.

STEPHEN

Nous sommes une poignée d'hommes. Qu'importe ! La foi multiplie les cœurs, les courages, les forces ! Par elle, les obstacles deviennent des moyens. Prenons en main, soldats et frères, la grande cause du monde. Si nous croyons à l'Indépendance Humaine dans l'avenir, prêchons d'exemple et commençons par conquérir la nôtre. Soyons les premiers ! Il est temps. L'heure est venue.

TOUS, avec enthousiasme.

L'heure est venue !

STEPHEN, dominant les cris.

Aux armes ! Plus de paroles. — Tout est dit.

TOUS, bras levés.

Aux armes !

Mistress ANDREWS, paraissant à gauche et s'avançant vers Stephen, une couronne de feuillage à la main.

En mémoire de la coutume instituée par notre ancêtre William Penn, voulez-vous accepter, sir Stephen Ashwell, cette humble couronne de feuillage, au nom des femmes de la Virginie ? Elles admirent en vous l'esprit du Dieu juste, qui donne la victoire !

TOUTES LES FEMMES

Recevez-la, sir Stephen ! Oh ! oui ! c'est pour vous !...

STEPHEN, souriant, prenant la couronne et la passant à son bras.

Merci, mistress Andrews.

(Il descend et reste au milieu de la scène.)

TOUS

Vive Stephen Ashwell !

On entoure Stephen : l'assemblée semble le féliciter avec animation. — Au moment où Mistress Andrews se retourne, elle aperçoit, en face d'elle, adossé à un palmier, l'Homme-qui-Marche-sous-Terre.

L'Indien la regarde. Elle tressaille et descend la scène, après un léger signe vers lui. — L'Indien s'approche.

MISTRESS ANDREWS, d'une voix basse et saccadée.

Ne t'ai-je pas vu? dans Boston? — Oui : tu es guide militaire. Tu es ce chef captif à qui lord Cecil laissa la vie ?

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Je suis celui qu'il traite en guerrier.

MISTRESS ANDREWS

Me reconnais-tu?

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Un Mohawk n'a besoin de voir un visage ou un sentier qu'une fois pour les reconnaître toujours.

MISTRESS ANDREWS

Tu as une menace dans la voix.

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Regarde.

(Il montre le Constable d'Angleterre, qui vient d'entrer au fond de la scène, suivi d'une escouade de soldats anglais.)

MISTRESS ANDREWS, après un mouvement, à part.

Oh !... (Haut.) — Le comte Cecil recourir à ce genre de moyens contre un ennemi !... Quelle prévoyance !

(Le Constable dispose sa troupe et parle à l'officier qui la commande.)

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Le Chef pâle, ce soir, ne fait prisonnier qu'un rebelle ; plus tard, dans un combat mortel, il verra son ennemi.

Mistress ANDREWS, indiquant, d'un regard, Stephen.

Prétexte pour l'assassiner sans péril, n'est-ce pas ?

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, dédaigneux.

Femme, pourquoi mesurer à ton cœur le cœur d'un héros !

(La foule s'inquiète : on se montre le Constable et les soldats.)

Mistress ANDREWS, se dominant, de plus en plus concentrée.

Ah ! vaines paroles ! Jusqu'ici, l'orgueil de son nom contraignait au silence le lord menaçant. Il redoutait, pour son honneur, de scandaleux sourires ! Aujourd'hui, ce n'est plus le préféré de lady Cecil qu'il va frapper : c'est un rebelle au roi d'Angleterre. De sorte que son devoir de soldat le vengera sans bruit. Je comprends ! Stephen ? Prisonnier ? — Ah !... je vais...

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, présentant à mistress Andrews un écrit qu'il tire de dessous son manteau.

Voici sa liberté.

(Mistress Andrews, après un moment de surprise, prend l'ordre et le parcourt d'un regard.)

Choisis.

Mistress ANDREWS, anxieuse, à elle-même.

Peut-être, en effet, serait-il, désormais, plus en sûreté... sous la foi de cette parole — qu'au fort d'une révolte... (Haut.) Et qui me répondra de ce serment ?

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Il tient ta vie et tu existes.

Mistress ANDREWS, après un silence.

Soit. — Merci à qui t'envoie. (Déchirant lentement l'ordre.) Dis-lui... ce que tu as vu.

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Adieu.

(*Il remonte la scène, traversant la foule, qui, depuis un instant, regarde de travers et avec de menaçants murmures les troupes anglaises. — Pendant qu'il passe, les Comanches, le Chérokée et les Peaux-Rouges se le montrent, avec une terreur respectueuse.*)

LES PEAUX-ROUGES, confusément, chuchotant.

Lui !... Le sagamore des Mohawks ! — L'Homme-qui-marche-sous-terre ! — Un Grand-Chef ! — Le sachem des *Sept-Feux !...*

(*Arrivé auprès du Constable, l'Indien lui dit une parole à voix basse, puis, sans même regarder derrière lui, s'éloigne et disparaît dans la forêt. — Le Constable descend la scène et marche vers Stephen.*)

SCÈNE XII

Les Mêmes, moins L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, puis L'INCONNU, puis RUTH, puis VAUDREUIL et MARY, puis DAHU, puis MOSCONE

(*Ruth vient d'apparaître sur le seuil de la maison.*)

LE CONSTABLE

Stephen Ashwell, au nom de la loi, je vous arrête.

(*Grand mouvement dans la foule.*)

RUTH, sur le seuil, montrant Stephen.

Moi, je dis comme lui !... (Descendant vers Stephen.) Hommes libres, et vous, soldats, est-ce que vous allez laisser s'accomplir ceci ? Stephen Ashwell a parlé pour la justice de votre cause ! C'est votre foi qu'il exprimait, c'est vous qu'il défendait ! Si l'on attente à sa liberté, c'est la vôtre qu'on enchaîne !

STEPHEN, grave

Silence, Ruth.

LE CONSTABLE, à Stephen.

Eh bien, vous tardez, je crois ?

STEPHEN, les bras croisés

Oui ! j'attends.

(*Murmures de la foule.*)

Depuis un instant, un personnage nouveau est entré et domine la scène d'une hauteur. Il est vêtu en colon : chapeau de paille, surcôt de toile noire, carabine à l'épaule.

L'INCONNU, à lui-même.

Voici donc le moment où quelques hommes deviennent un peuple.

MISTRESS ANDREWS, regardant Ruth et Stephen et labourant de coups de couteau l'arbre qui est derrière elle.

Ah ! c'est horrible, pour moi, de voir toujours cela !

MOSCONE, à son oreille, pendant le grondement de la foule.

Ça se gâte : ne restez pas ici, mistress Andrews.

(*Le Constable se concerte avec l'Officier anglais.*)

MISTRESS ANDREWS, de même, stridente.

Pourquoi donc ? (Bas et vite.) As-tu remis la lettre, tout à l'heure?

MOSCONE, de même.

Oui. (Montrant l'Inconnu.) A cet homme-là.

MISTRESS ANDREWS, de même.

Bien. (A part.) — La guerre ouverte peut seule sauver Stephen de la puissance de lord Cecil : chance égale, si chacun d'eux est entouré par une armée ! — Attendons.

L'INCONNU, haut et s'avançant vers le Constable au moment où celui-ci revient vers Stephen — et l'arrêtant au passage.

Retirez-vous, monsieur. Vous ne commandez plus ici.

TOUS, à voix basse, le regardant et le reconnaissant, avec respect.

Sir George Washington !

LE CONSTABLE, le toisant du regard.

Quel est cet homme-ci ? — Je suis l'Angleterre et vous osez me barrer le chemin ?

WASHINGTON, tranquille.

Retirez-vous.

LE CONSTABLE, lui touchant l'épaule de sa baguette noire.

Alors, vous-même, vous êtes mon prisonnier.

WASHINGTON, pensif.

Monsieur, on ne m'arrête pas.

(Il prend d'une main la baguette, puis la brise sur son genou et en jette les morceaux.)

LE CONSTABLE, après un moment de stupeur.

Tant d'audace ! — Soldats !...

(L'Officier anglais baisse l'épée : sommation de tambours.)

WASHINGTON, menaçant.

Prenez garde.

STEPHEN, à Harris et aux miliciens.

En avant !...

(Les deux partis vont s'élancer l'un sur l'autre.)

LE CONSTABLE, levant la main.

Anglais ! C'est une insurrection contre les lois. Songez-y, je vais faire mon devoir !

WASHINGTON, calme.

Chacun ici fera le sien.

TOUS

Oui.

STEPHEN, le pistolet à la main, au Constable.

Au nom de nos frères massacrés à Boston par les vôtres, ne donnez pas un ordre, monsieur! Ce serait le dernier.

LE CONSTABLE, s'élançant, suivi de ses soldats.

Hurrah pour la vieille Angleterre!

LES MILICIENS, LES FEMMES, LES COLONS

Vive la libre Amérique!

(Choc et commencement de mêlée.)

Mr O'KEENE, armant tranquillement son rifle.

Vous venez d'agir à la légère, Constable.

VAUDREUIL, apparaissant au fond, l'épée à la main.

Eh! Stephen! ne commencez pas sans moi! (Il se jette dans la mêlée.)

MARY, fendant la foule et mettant des pistolets à la ceinture du chevalier de Vaudreuil.

Voici tes armes, Henri!

STEPHEN, terrible, faisant prisonnier le Constable.

Rendez-vous!

(Il lui met le pistolet sur le front.)

VAUDREUIL, faisant sauter l'épée de l'Officier anglais.

Allons donc!

(Quelques coups de feu.)

Harris et les miliciens ont entouré les soldats anglais au moment où ceux-ci allaient faire usage de la baïonnette. Ils les serrent au point de paralyser toute défense.

Après un moment, ils arrachent aux soldats leurs mousquets. Vaudreuil a saisi corps à corps l'Officier et le fait prisonnier.

WASHINGTON, à part.

C'en est fait! Tout est fini, maintenant, entre nous et l'Angleterre.

(Montrant les prisonniers.)

Qu'on les dirige sur la prison de Williamsbourg.

MISTRESS ANDREWS, pendant le mouvement et le silence qui suit.

Et cet Indien qui a disparu!... (Bas à Moscone, très vite.) A cheval! Et sans repos! A Boston! Tu avertiras lord Cecil de l'insurrection. Tu lui donneras cette bague. Il te croira. Prends ce Bob Upfill pour émissaire entre les deux armées. Trois cents guinées, entends-tu, pour toi! Autant pour lui! Vous me retrouverez au milieu de leur camp. Voici cinquante livres pour la route. Va! vite! vite!

MOSCONE, de même, tressaillant.

Trois cents guinées! — A bientôt, mistress Andrews!

(*Il s'enfuit.*)

MISTRESS ANDREWS, à part, pendant qu'on emmène les prisonniers.

Ainsi, j'attirerai, tôt ou tard, lord Cecil dans quelque embûche militaire où, certes, il laissera la vie... non pas seul, toutefois, Ruth Moore! — Le triomphe ne sera que dans le choix de l'instant.

LE CONSTABLE, au fond de la scène, s'arrêtant avec l'escouade.

Malheur à ceux qui répudient leur vieille patrie!

Un silence

WASHINGTON, grave, se découvrant et montrant du doigt la terre.

Voici la Patrie!

(*A ce mot, un hurrah terrible et comme longtemps comprimé éclate; tous se jettent dans les bras les uns des autres. — On pousse des cris de joie. Plusieurs embrassent les arbres.*)

TOUS

Vive notre Amérique!

MISTRESS NOELLA, relevant la tête et comme illuminée.

Gloire à Dieu! Je puis mourir : j'ai vu ton jour, Liberté!

LES HOMMES, d'un seul cri.

Nous avons une patrie !

EFFIE, embrassant l'arbre, en pleurant.

O beau palmier ! Je ne t'avais jamais vu !

DAHU, apparaissant et courant vers Ruth.

C'est donc aussi ta patrie ?...

(*Elle lui jette les bras autour du cou et la regarde en souriant.*)

MAUD, tombant à genoux.

O sol natal !

STEPHEN, plaçant la couronne de feuillage sur le front de Ruth.

Ruth, mon amour ! nous sommes libres !

RUTH, à elle-même, avec mélancolie.

Hélas, j'ai mon serment, moi, sur cette croix de deuil !...

MARY, bas, à Ruth.

Espère. Ne trouves-tu pas que c'est une heure sublime ?...

MISTRESS ANDREWS, à part, regardant Ruth.

Stephen hors d'atteinte : armes égales !... Je te plains, maintenant !

(*Elle s'éloigne.*)

(*Pendant ce dialogue les jeunes quakeresses ont circulé à travers l'assemblée.*)

MAUD, se relevant et les yeux étincelants.

Nous ne voulons plus rien de l'Angleterre ! N'est-ce pas, Jessy ? n'est-ce pas, Effie ! Hughella, Susannah, n'est-ce pas, sœurs ! Entre elle et nous, rien de commun, désormais... que les champs de bataille !

HUGHELLA ET LES FEMMES

Oui! oui!

JESSY, avec un éclat de rire.

Nous filerons nos vêtements nous-mêmes!

EFFIE, grave et lui mettant la main sur l'épaule.

Celles du Connecticut ont donné l'exemple depuis six ans. Qu'elles soient fières!

MISTRESS NOELLA, étendant les mains sur elles.

Moi, mes vieilles mains ne peuvent plus que vous bénir, ô jeunes filles! Qui donc vous a transfigurées?

JESSY, MAUD ET EFFIE, montrant Washington.

Lui.

HUGHELLA

Frères, comme on respire ici, maintenant! C'est fini, nous sommes libres.

VAUDREUIL, allant de l'un à l'autre.

La Patrie, mes amis? Il s'agit maintenant de la défendre: c'est une jeune mère!

La petite SUKY, souriante, au chevalier.

Oh! nous savons faire des cartouches.

Le quaker EADIE

Noble enfant!

MISTRESS NOELLA

Je n'ai plus de mari, ni d'enfants, mais ma poitrine peut préserver d'une balle quelque défenseur!

MAUD, levant les bras.

Voyez comme le ciel est libre et pur! Nous broderons ses étoiles sur vos drapeaux! — Courage, frères.

EFFIE, allant de groupe en groupe.

Courage ! Nous chargerons les fusils, derrière vous, sur les champs de bataille !

Mr O'KEENE, tranquillement.

A côté de moi, ma fille, à côté de moi.

JESSY

Nous ne voulons pour fiancés que des combattants !

MAUD, criant, hors d'elle-même.

Nous ne donnerons pas le jour à des esclaves !

STEPHEN, déployant, pour la première fois, le drapeau constellé.

Salut à l'immense avenir !

HARRIS ET TOUS LES HOMMES relevant la tête et les armes hautes.

Aux armes, pour la Patrie !

Mistress NOELLA, regardant les rayons de l'Occident qui illuminent la clairière.

Soir sacré !

VAUDREUIL, pensif.

On dirait que le Nouveau-Monde est découvert une seconde fois !

WASHINGTON, au fond de la scène, à part.

O Colomb !... (Haut.) — Que Dieu protège la grande cause !

Grave, et indiquant, d'un regard, les cieux :

A genoux.

TOUS, le considérant avec un religieux saisissement.

A genoux ! A genoux !...

(*L'assemblée s'agenouille à cette parole et le* CHORAL DE LUTHER *s'élève de tous côtés, dans la forêt, autour du drapeau tenu par Stephen. — Les armes, les épées nues brillent; les bras sont levés.*)

TOUS, à pleines voix, selon les harmonies du Psaume de *Luther*.

Éternel, en ce jour, affermis
Nos vertus enfin ranimées !
Livre à nos fers nos ennemis,
Grandis nos cœurs, Dieu des armées !

(L'Étoile du soir paraît au-dessus des arbres.)





ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

RHODE-ISLAND

L'intérieur d'une maison de squatter : dernier avant-poste du camp de Rhode-Island. C'est une vaste salle, seulement éclairée par une lampe suspendue à une solive du plafond.

Au milieu, longue table entourée de grosses rondelles d'arbres.

A droite, une draperie de bure masquant une porte ; à gauche, troisième plan, un talus s'adossant à un mur presque détruit.

L'intervalle de droite, entre le mur et le portant, représente l'ouverture d'une tranchée ; les palissades se prolongent de ce côté, jusqu'au fond de la scène, vers la lisière de montueuses forêts ; l'intervalle de gauche représente un ravin bordé d'arbres et aboutissant aussi à ces forêts.

Au fond de la salle, grande porte entre deux fenêtres. — A travers la porte et les fenêtres ouvertes, on aperçoit les sentinelles perdues, les faisceaux de baïonnettes surmontés des premiers drapeaux de l'Union, représentant une Pomme de pin entourée de sept étoiles.

Au lever du rideau, mistress Andrews *est assise auprès de la table, sous la lampe, une corbeille à côté d'elle. Elle effile du linge et taille des bandes de toile. —* Stephen *est debout, près d'elle, en costume d'officier supérieur de l'armée fédérale.*

SCÈNE PREMIÈRE

Mistress ANDREWS, STEPHEN, puis VAUDREUIL, un Soldat d'ambulance. — Au dehors, sentinelles perdues.

Mistress ANDREWS, à elle-même.

Ce Bob, ce Moscone, ces deux bandits, sont-ils revenus du camp de lord Cecil? Oh! je suis inquiète!... je joue mon âme, ce soir! (Regardant Stephen.) Il est là, seul, auprès de moi! Me voit-il? Non.

(*Entre Vaudreuil, suivi d'un soldat en tablier de cuir.*)

VAUDREUIL

Mistress Andrews, l'infirmier demande beaucoup de charpie.

Mistress ANDREWS, au soldat.

Voici la corbeille pleine; prenez. (Regardant Stephen.) Ah! je ne deviendrai jamais ton amie, moi!

(*Le soldat prend la corbeille et sort.*)

VAUDREUIL, à Stephen.

Et les cartouches?

STEPHEN, indiquant un sac près du mur.

En voici quelques centaines pour la tranchée.

VAUDREUIL

Bon.

(*Des soldats passent devant la porte ouverte, il leur donne le sac de cartouches.*)

Mistress Andrews, on m'a parlé d'un trait de bravoure qui vous a valu les félicitations du général : vous êtes douée d'une insouciance de la mort vraiment rare chez une femme!

MISTRESS ANDREWS

Aujourd'hui, demain ! — Nous savons bien pourquoi nous sommes ici.

VAUDREUIL, souriant.

Ah ! ça, vous n'aimez donc personne, vous ?

MISTRESS ANDREWS, grave.

Monsieur de Vaudreuil !

VAUDREUIL

Vous ai-je offensée ? La question est permise, à la guerre.

MISTRESS ANDREWS, après un instant.

C'est vrai, monsieur. — Eh bien... si, j'aime ! Et, celui que j'aime est l'un des nôtres.

VAUDREUIL, étonné.

L'un des nôtres ?

MISTRESS ANDREWS, très simplement.

Oui, monsieur.

STEPHEN, surpris.

Comment cela se fait-il ? Vous êtes toujours seule ?

MISTRESS ANDREWS, effilant son linge.

Quand je pâlis auprès de lui, je vous assure qu'il ne le voit pas ; quand mon cœur bat, lorsqu'il court un danger, il n'entend pas ; quand je lui prends la main pour lui dire *adieu*, avant la bataille, il ne sent pas ma main trembler. (Un silence.) De sorte que la mort... m'est, parfois, indifférente.

STEPHEN, affectueusement.

Je vous plains, mistress Andrews ; vous êtes fière et dévouée ; je vous plains d'aimer seule !

MISTRESS ANDREWS, à part.

Cette nuit, c'est moi qui te plaindrai.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARY, puis DAHU

MARY, entrant et courant à Vaudreuil.

Enfin ! Ah ! mon Henri !

Ils s'embrassent.)

STEPHEN

Et miss Ruth ! Où l'avez-vous laissée, Mary ?

MISTRESS ANDREWS, à elle-même.

Courage, ce sont les dernières fois.

MARY

Miss Ruth, Stephen ? Mais au camp, avec mistress Noëlla, miss Effie et miss Maud Eadie. On a pétri le pain ; elle va venir avec elles.

STEPHEN

L'épaule ne la fait plus souffrir, n'est-ce pas ?

MARY

Oh ! la blessure est bien fermée, maintenant. Le major dit que c'était une balle de hasard, tirée de très loin. C'est égal, ce sont les herbes de Dahu qui l'ont guérie si vite !

MISTRESS ANDREWS

Vous parlez de ce coup de feu que miss Moore a reçu, le soir de l'affaire de la Delaware ?

STEPHEN

Sans doute, mistress Andrews.

VAUDREUIL, revenant vers Stephen.

Ruth? Elle n'y pense plus, Stephen ! Encore deux ou trois jours et nous ne lui verrons plus même une goutte de sang sur la collerette. (Plus bas.) Seulement, il lui faudra marcher une partie de cette nuit ; le général éloigne les femmes, car un engagement sera livré demain, je crois, sur les frontières nord-est du Rhode-Island.

STEPHEN, de même.

Demain, oui : toute l'armée donnera. (A part, pensif.) Chère Ruth ! Oh ! que de fatigues et de périls !

VAUDREUIL, toujours à voix basse.

On dit aussi que sir Benjamin Franklin est dans le camp et que Washington et lui se concertent pour l'attaque. Les Anglais sont à vingt lieues.

(*Pendant ce dialogue, Mary est redescendue vers Mistress Andrews : les deux femmes causent à voix basse.*)

(*Dahu paraît, au dehors, à la fenêtre de droite et s'y accoude.*)

Mistress ANDREWS, apercevant Dahu.

Regardez : — une peau-rouge ; — là.

MARY, STEPHEN, VAUDREUIL, se retournant.

Dahu !

(*Ils vont à la fenêtre : — Mary embrasse Dahu.*)

MARY

Tu n'entres pas ? avec nous ?

DAHU, regardant, un peu effarée.

Mon amie pâle n'est plus là, je le vois.

Mistress ANDREWS, à part.

Je ne sais pourquoi ces Indiens me font horreur.

DAHU

Dites-lui que Dahu, là-bas, veille !

(*Elle va s'enfuir : Vaudreuil la retient. — Elle vient se placer debout, devant la porte, sans entrer.*)

VAUDREUIL

Reste donc : tu dois avoir faim ?

DAHU, riant et secouant la tête.

J'ai été élevée avec le bison, et je l'aime ; comme lui je n'ai jamais faim dans la prairie.

STEPHEN

Et tu dors sans abri ?

DAHU

J'ai les pamplemousses. Quand je dors, sous les étoiles, je tiens dans ma main une fleur de callinshonia : cela charme les serpents.

MARY, l'admirant.

Elle est comme une jolie sorcière, avec ses mocassins tout neufs !

DAHU

Ruth me les a noués ce matin avec ses mains couleur de neige. C'est son présent.

STEPHEN

Veux-tu des gousses de béthel ? En voici : on a pensé à toi. — Reste ?

DAHU, prenant les racines que lui offre Stephen, et montrant ses dents, rieuse.

Ahou ! (Riant et s'enfuyant :) Le buffle ne s'apprivoise pas !

(*Elle disparaît.*)

MISTRESS ANDREWS, à Mary, qui redescend vers elle.

Vous la connaissez, madame ?

MARY

Beaucoup ! C'est une enfant d'une tribu nomade, les Siriniris. Elle nous aime. Elle est brave et charmante !

MISTRESS ANDREWS

Ah ! je me souviens ! — On m'a parlé d'une histoire... Miss Ruth ne lui a-t-elle pas sauvé la vie ?

MARY

Oui, mistress Andrews. Une fois, au crépuscule, dans la clairière, à Mont-Vernon, Dahu s'était endormie dans les feuilles. Une grande freusée, le vampire, était venue battre de l'aile sur son sommeil. Oh ! elle était perdue ! Ce soir-là, justement, Ruth passa auprès d'elle, en rentrant. Elle aperçut Dahu étendue sous la hideuse bête, et elle abattit le monstre d'un coup de pistolet. — Ruth connaissait déjà Dahu ; mais, depuis, Dahu lui a voué toute sa sauvage tendresse. Elle est peu parleuse. Elle paraît et disparaît : — elle a suivi l'armée à travers les bois.

MISTRESS ANDREWS, pensive, à elle-même.

Oui, ces sauvages n'oublient pas !

VAUDREUIL, à la fenêtre.

Elle passe à travers le camp.

STEPHEN, de même.

La voilà qui saute à cheval et s'enfuit.

(*Descendant.*)

Si nous allions retrouver miss Ruth ? Elle est faible ; il serait bon de l'accompagner.

VAUDREUIL

Certes ! Tu as raison.

STEPHEN, avec une préoccupation inquiète.

Puis... Ah ! je crains pour elle, ce soir, je ne sais quel danger ! (Mistress Andrews tressaille.) Allons, viens, Henri ; venez, Mary ! marchons vite.

MARY

Et vous, mistress Andrews ? Voyez ! par ce beau clair de lune ?

Mistress ANDREWS, montrant son linge, froidement.

Moi, je reste ; à cause des blessés.

(*Vaudreuil, Stephen et Mary sortent par la porte du milieu.*)

SCÈNE III

Mistress ANDREWS seule, puis MOSCONE et BOB

Mistress ANDREWS

Va donc la rejoindre encore ! — Lumière du ciel ! que je souffre ! — Mais... puisque c'est la dernière fois !

Rêvant :

Washington agira ce soir. (Avec un froid sourire :) Il a toutes preuves, maintenant ? — Ah ! je suis de celles que l'amour rend funestes, mais je ne reculerai pas.

Elle s'accoude, le front dans la main.)

MOSCONE, entrant de gauche, suivi de Bob.

Mistress Andrews ?

Mistress ANDREWS, se retournant et les apercevant.

Enfin ! — Eh bien ?

BOB, très bas.

Sur votre avis, lord Cecil a pris le commandement d'un corps d'armée et sera devant nous avant une heure. Au signal convenu, il enveloppera, brusquement, cet avant-poste...

Mistress ANDREWS

Vous avez traversé les divisions ? trompé les sentinelles ? Vous avez donc rampé comme des serpents ?

BOB, riant et se frottant les mains.

Et bondi comme des tigres ! L'armée ne nous a pas vus.

Mistress ANDREWS, lui donnant une poignée de bank-notes.

Au nom de l'Angleterre, voici vos six cents guinées.

BOB, tendant la main, tremblant de joie.

Merci ! — Allons ! Fortune faite, Moscone !

MOSCONE, cueillant les billets par-dessus la tête de Bob.

Momentino ! Et part à trois, car je compte pour deux.

BOB, se retournant, déconcerté, et avec une moue rancunière

De l'usure ? Ah ! Moscone !... Crains les lois !

MOSCONE, affectant un air distrait et regardant le camp.

Belle armée, d'ailleurs, où le soldat s'en rapporte au capitaine, le capitaine au colonel, le colonel au général et le général au hasard !

Mistress ANDREWS, à part.

Le hasard... Un mot qui n'est pas seul avec lui-même ! (Haut.) Vous vous placerez là, dans l'ombre du remblai, dans cette tranchée, comme des terrassiers, — derrière les palissades : vous attendrez...

BOB, qui ne quitte pas des yeux les bank-notes que tient Moscone.

... l'ordre du signal aux Anglais ? Compris.

Mistress ANDREWS, ténébreuse.

C'est cela. (Plus bas et montrant la nuit.) L'avant-garde de lord Cecil est déjà dans la forêt, là-bas ?

MOSCONE, de même.

Oui. Toute la lisière est gardée.

BOB, de même, l'œil toujours fixé sur la main de Moscone.

Si les fourrés n'étaient pas si épais, on verrait briller des cuirasses entre les arbres.

MISTRESS ANDREWS

Bien. (Pensive, à part.) J'avais cru reconnaître, en effet, dans la brume, ce soir, cet Indien, l'Homme-qui-marche-sous-terre : il rôdait près des retranchements, examinant le gué rocheux du fleuve.

(Elle se lève, va s'adosser à l'embrasure de la porte du fond de la scène, et regarde au loin, vers les bois.)

MOSCONE, partageant les bank-notes.

Qu'est-ce que ce Franklin qui est dans le camp ?

BOB, comptant sa part.

C'est un homme de génie (cent, cent cinquante) qui, entre autres choses merveilleuses (deux cents), a inventé (vingt-cinq)... un fier instrument, appelé... (cinquante) le paratonnerre, mon vieil ami ! (et trois cents !) — Bon, tu as partagé en frère ; si tu m'eusses traité moins tendrement, je t'eusse fait sauter la cervelle, Mosconetto.

MOSCONE, insinuant.

Le paratonnerre ! Qu'est-ce que c'est ?

BOB, mettant les bank-notes dans sa poche
et le regardant gravement.

Demande aux Turcs.

MISTRESS ANDREWS, se retournant, d'une voix basse et brève.

A vos postes !... Les voici.

(Bob et Moscone sortent à gauche et se cachent précipitamment derrière les talus.)

Seule, redescendant la scène :

Ainsi, je dispose de toi, forêt terrible, pleine de haches, de canons et d'épées. — Un signe, l'obscurité s'illumine, le silence se remplit de coups de tonnerre et toute une grande cause, peut-être, disparaît, tragiquement, dans une destruction soudaine.

(Elle se détourne vers le seuil.)

SCÈNE IV

Mistress ANDREWS, debout, près de la table : STEPHEN, RUTH, VAUDREUIL, MARY, le quaker EADIE, puis le lieutenant HARRIS, Officiers fédéraux, puis Mistress NOELLA, Mr O'KEENE, Miss MAUD EADIE, puis HUGHELLA, SUKY, JESSY, EFFIE, puis des Soldats américains, puis Voix d'une sentinelle, puis Voix de GEORGE WASHINGTON dans l'éloignement.

Mistress ANDREWS

Bonsoir, amis.

TOUS, affectueusement.

Bonsoir, mistress Andrews !

On forme les faisceaux : Ruth et Stephen vont s'asseoir au fond, à droite.

STEPHEN, à Ruth, la soutenant.

Chère blessée !

RUTH, souriante.

Oh ! ce n'est plus rien, qu'un beau souvenir.

(*Ils causent à voix basse.*)

Mistress ANDREWS, aux jeunes filles.

Et le sergent Mac-Gregor, va-t-il mieux ?

MAUD, hochant la tête.

Il est bien bas. Il a vu son double il y a une heure.

HUGHELLA, de même.

Alors, il ne passera pas la nuit.

Mistress ANDREWS, qui s'est assise et a repris son travail.

Son double, dites-vous ? miss Maud ? (La regardant fixement.) Ah ! c'est juste ! Nos Écossais ont apporté jusqu'ici les

superstitions de l'ancien monde. Cependant, je croyais que les Douglas d'Inverness étaient les seuls qui eussent, en effet, ce mystérieux privilège de se voir eux-mêmes lorsqu'ils sont près de mourir.

MAUD

Oh! mistress Andrews, c'est très commun, ici. Sur cent Irlandais blessés à mort, deux ou trois voient leur double avant de mourir : cela les avertit.

VAUDREUIL

Tiens! Et que dit de cela le major, le bon docteur Craik?

Le lieutenant HARRIS, d'un ton doctoral, comme imitant quelqu'un.

Il dit que ce sont des hallucinations héréditaires, qui peuvent, même, présenter les caractères d'un phénomène positif aux yeux de tous témoins sujets au délire mystique.

(*Rires.*)

JESSY, pensive, à demi-voix.

Que dirait-il s'il voyait la *Main sanglante* des Evandale?

Mistress ANDREWS, à part, tressaillant et repoussant son travail.

Oh!...

(*Elle ferme les yeux.*)

Le quaker EADIE

Il l'expliquerait : la Science explique tout à sa manière.

Mr O'KEENE, un bras en écharpe.

Exactement! C'est-à-dire en transposant le mystérieux dans l'explication.

La petite SUKY

Tiens, une chauve-souris! Elle a manqué d'éteindre la lampe.

VAUDREUIL, étonné.

Quelle *Main sanglante?*

EFFIE

C'est une légende ! (Se retournant.) que vous savez, bonne mistress Noella ?

MISTRESS NOELLA, grave.

Oui, Effie.

TOUTES LES JEUNES FILLES, l'entourant.

Oh ! dites-la ! dites-la !... Cela nous rappellera les veillées.

Un rayon de lune, traversant les fentes du toit, éclaire le milieu de la scène. Mistress Noella et les groupes apparaissent dans cette lueur.

MISTRESS ANDREWS, se levant, très pâle.

Mistress Noella ! laissons dormir les morts. A quoi bon effrayer ces jeunes filles par ces récits de faits imaginaires ? Vieilles histoires ! Chimères ! Traditions douteuses d'un autre âge ! Vains échos d'une patrie oubliée ! Cendres éteintes !

MISTRESS NOELLA

Puisque ces enfants la demandent, mistress Andrews ?

MAUD

Écoutez-la, mistress Andrews, et vous verrez !

MISTRESS ANDREWS

Moi, moi, dites-vous ? (Un silence.) — Non, je suis trop superstitieuse — et j'aime autant regarder la nuit.

(*Elle marche vers la porte du fond, et, s'accoudant à l'embrasure, regarde au loin, vers les forêts.*

Cependant les groupes se sont formés et rapprochés : les jeunes filles se sont assises par terre autour de Mistress Noella; tous apparaissent dans le rayon de la lune.)

Orchestre, rappels très assourdis, du motif de la Ballade déjà plusieurs fois entendu.)

MISTRESS NOELLA, avec la voix monotone d'un chant de veillée.

Un soir, Ralph Evandale, — le chevalier ! — au retour de la guerre des Roses, rentrant dans son manoir, sur sa

montagne, entendit des chants dans la galerie des aïeux. Il gravit les marches de pierre, tout couvert d'acier, visière baissée, s'étonnant de ces bruits de fête ! — Mille lampes brûlaient sur les convives. Son père, Fungh Evandale, célébrait ses secondes noces : les barons du pays l'entouraient et buvaient des coupes en formant des vœux amis. Dès le seuil, Ralph aperçut la nouvelle épousée, plus blanche que les perles de sa couronne. Il reconnut, dans cette fiancée, la pâle vierge qu'il avait toujours aimée dans le secret de son âme. Un sentiment venu de l'Enfer s'alluma dans son cœur : — muet et sombre, il repoussa la porte et disparut.

UNE SENTINELLE, au dehors.

Qui vive ?

(*Tous écoutent.*)

WASHINGTON, au loin.

Ronde d'officiers.

MISTRESS ANDREWS, tressaillant.

C'est bien lui ! — Enfin !...

MISTRESS NOELLA, continuant.

Cependant les chants cessèrent. Accoudée et soucieuse, en son lit nuptial, la jeune châtelaine regardait son époux : le noble thane, devant les grands miroirs des murailles, détachait son épée. Soudain la draperie fut écartée par un gantelet : c'était Ralph, la visière haute, cette fois. Fungh se retourna, le reconnut et, dans sa joie, lui ouvrit les bras. Mais le dur enfant, qu'effarait le démon, bondit — et se rua sur son père traîtreusement — et lui plongea, jusqu'à la croix, son poignard dans la gorge. — Fungh, saisi par la mort, tomba, portant, d'instinct, la main à sa blessure : puis, dans un geste de malédiction, incrusta ses doigts ensanglantés sur la face du fils odieux qui épiait son agonie. Ralph se redressa, sans

chanceler, le cœur souillé par son forfait *et le visage stigmatisé par le sang paternel.*

(*Mouvement d'horreur dans l'auditoire.*)

Mistress ANDREWS, à elle-même.

Oh ! vieille voix maudite !

Mistress NOELLA

Meurtrissant alors, sur le fer de sa main, les deux poignets de la fiancée déjà veuve, il l'entraîna dans l'oratoire, demi-nue, échevelée, les genoux ployés par l'épouvante — et voulut contraindre, sur l'heure, le chapelain du vieux manoir à bénir leur union sacrilège.

(*Un silence.*)

Bien que terrifié, le prêtre se raffermit devant l'autel et ne put proférer qu'un juste anathème. Ainsi fut consommé le coupable hymen ! — Et l'ombre vint sur leur race ! Et ils donnèrent le jour à une postérité de démons, — à une lignée de maudits, — de gentilshommes féroces qui se sont illustrés, depuis, sur la terre, par leurs crimes et leurs sombres amours.

Mistress ANDREWS, à part.

Hélas !

(*Une main sur les yeux elle semble pleurer.*)

Mistress NOELLA

Maintenant, — maintenant la race s'est éteinte. — Une fille survit. Elle a brûlé son domaine, détruit la vieille demeure avant de fuir son pays. Où donc est-elle sur la terre? Nul ne le peut savoir. — Cependant on la reconnaîtra quand viendra son heure dernière ! Car depuis l'horrible soir où la jeune aïeule aperçut la *Main sanglante* sur la face du parricide, la main révélatrice, gravée dans la chair des Evandale, s'est perpétuée à travers les générations. Ils sont conçus dans cette empreinte. C'est leur loi natale ! (Cri lointain de l'orfraie.) Et chaque fois que la mort

frappe l'un d'eux, la sinistre main apparaît sur le front de l'infortuné. C'est une main d'ombre, lumineuse, sanglante — et que, seule, efface l'éternelle Nuit. — Priez pour Edith Evandale, la dernière, l'inconnue, l'oubliée !

(Sur ces derniers mots, et pendant que tous écoutent encore, inclinés et taciturnes, Mistress Andrews est descendue, pâle, au milieu d'eux. — Elle apparaît maintenant, toute seule, dans le rayon de la lune.)

MISTRESS ANDREWS, terrible, à voix basse.

Oui ! priez.

(Un frisson semble passer dans l'auditoire.)

VAUDREUIL

Brrr ! Un conte noir, bonne mistress Noëlla !

Le lieutenant HARRIS

On n'y voit pas bien, ici !

RUTH, se serrant contre Stephen.

Oh !... J'ai peur !

STEPHEN, la rassurant, avec tendresse.

Amie, tu as peur de ces vains fantômes de l'ancien monde à jamais quitté ? Ruth, mais ce ne sont là que des rêves !

MISTRESS ANDREWS, tristement.

De mauvais rêves, même, — et dont Dieu vous garde, Stephen !

(Un profond silence.)

VAUDREUIL, insoucieux.

Ah ça ! vive Dieu ! sommes-nous sûrs d'un quart d'heure, pour nous troubler de ces histoires du temps jadis ?

(Montrant la porte ouverte.)

Qu'une balle passe, et l'un d'entre nous devient un revenant lui-même, pendant la veillée. — A table ! — J'ai faim, moi !

(Les femmes placent du pain, des brocs et des verres sur la table.)

M. O'KEENE

Le fait est que, demain, plusieurs d'entre nous manqueront à l'appel.

MARY, serrant la main du chevalier.

Pas toi, va, mon Henri !

Le Quaker EADIE, se levant.

Et quant à ces ombres scélérates, Dieu les a jugées.

MAUD, au quaker Eadie.

Mon père, placez-vous à côté du chevalier.

(*Tous s'asseoient autour de la table, excepté Mistress Andrews, qui s'est adossée à la muraille de droite et qui semble perdue dans une mystérieuse mélancolie.*)

Le Lieutenant HARRIS

Un bon verre de rhum, pour dorer les idées !

Mistress NOELLA

La prière, d'abord.

(*George Washington et Benjamin Franklin paraissent au fond et regardent, enveloppés dans leurs manteaux de guerre.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, WASHINGTON et BENJAMIN FRANKLIN, puis Voix lointaines des Peaux-Rouges, puis, à la fin, un Secrétaire d'État-Major.

MARY

Ruth, dis-nous la prière du soir.

(*Tous se lèvent et se découvrent.*)

RUTH, debout, en son manteau d'exil.

Mon Dieu ! Bénissez ce pain, qui va devenir du sang, pour couler au nom de la Liberté ! Bénissez nos armes saintes et notre chef, George Washington, libérateur !

TOUS

Bénissez notre chef, George Washington, libérateur.

VAUDREUIL, se rasseyant

Amen !

WASHINGTON, à demi-voix.

Franklin, vous le voyez : ceci est tellement extraordinaire qu'il convient d'interroger le commandant Ashwell sur ses convictions les plus secrètes, car on pourrait le soupçonner lui-même.

FRANKLIN

Ashwell est une âme de héros !

WASHINGTON

Les héros sont doués d'une indulgence dangereuse. (Haut, s'avançant :) Merci, frères ! — Nous venons souper avec vous, Benjamin Franklin et moi.

On élève les drapeaux, les sentinelles présentent les armes : on tire les épées. — Il fait un signe de la main :

Silence.

Tous deux prennent place à table. — On se rasseoit. — A Stephen

Commandant Ashwell, j'ai à vous parler, devant tous. — Vous êtes prêt à mourir, n'est-ce pas, pour la défense de notre sol et de nos droits ?

STEPHEN, surpris, relevant la tête.

Général, ne suis-je pas ici ?

WASHINGTON, le regardant fixement.

Pourquoi ?

STEPHEN, après un moment de profond étonnement.

Général, tout partisan ne combat que pour l'idée qu'il a d'une cause. Celle-ci ne représente que l'ensemble des croyances qu'elle a suscitées. Le sang versé réalise, dans

le flottement du drapeau, l'illusion du soldat, sans quoi tout drapeau ne serait qu'un lambeau de toile. Donc, à tout défenseur d'une cause sa libre foi ! — Comme vous, j'ai la mienne, dans cette guerre. C'est pourquoi je suis ici, — comme vous ! — moins pour fonder une nation nouvelle que pour ouvrir une sorte de Terre-promise à tous les proscrits de l'Humanité !

(*Franklin le regarde.*)

C'est pourquoi cette colonne lumineuse qui, jadis, guida les milices d'Israël, apparait, par instants, au front des nôtres, comme si nous étions, nous aussi, des prédestinés. Je crois que notre vraie mission est de servir d'exemple ! Je crois que nous combattons non seulement pour l'Amérique, mais pour un nouveau monde ! Non seulement pour conquérir l'indépendance de ce sol adoptif, mais pour qu'au bruit du tomber de nos entraves rompues s'éveillent, en sursaut, de toute part, sur la terre, ceux qui sont faits pour délivrer ! Enfin, je sens que, mystérieux éclaireurs, nous élevons les premiers, au loin, dans la nuit de nos forêts, par delà l'Océan, par delà les patries, pour toute la race humaine, un grand flambeau, — désormais et, grâce à nous, inextinguible, — la Liberté !

(*Washington, accoudé, mangeant le pain noir avec les autres, regarde silencieusement Stephen.*)

FRANKLIN

Ashwell, vous êtes jeune ; vous avez une fiancée qui vous aime ; s'il vous fallait sacrifier amour, fiancée, avenir, pour ce grand idéal ?

STEPHEN

Ah ! si je répondais non, (Il montre Ruth en souriant) serais-je digne d'elle ?

FRANKLIN

Et vous, miss Ruth Moore, cette parole du commandant Ashwell, votre fiancé, satisfait-elle votre cœur ?

RUTH, un peu surprise.

Moi, général ? — Je dis comme sir Stephen : ne suis-je pas ici ?

FRANKLIN, à Stephen.

Et que serait, selon vous, cette Liberté, pour laquelle vous êtes prêt à ces désintéressements ?

STEPHEN

Ah ! demandez-moi ce que j'entends par la Lumière ! — La Liberté ?... Cela veut dire que l'Homme s'éveille, confusément, que son aurore va luire, et que les temps sont enfin venus pour lui de lever sans peur le front vers les cieux... (Avec un grave sourire :) comme vous en avez donné l'exemple vous-même, Benjamin Franklin, le jour où vous en avez arraché la foudre.

(*Interruption. Une flèche vient, par une fenêtre, clouer à la muraille un drapeau américain. Des pierres frappent les portes. Cri d'un blessé. Eclats de rire féroces au loin.*)

WASHINGTON

— Qu'est-ce ? Des Indiens, n'est-ce pas ?

FRANKLIN, qui s'est levé et regarde tranquillement à la fenêtre.

Oui. — Ce sont des hordes de Sioux. Ils descendent le fleuve dans leurs pirogues, emportés par le courant. Ils ont vu de la lumière ici et la saluent, en passant, d'une volée de pierres et de flèches, avec des huées de joie.

MISTRESS ANDREWS, à elle-même, relevant la tête.

— Ah ! lord Cecil s'est défié de mon avertissement : il le fait contrôler par ses éclaireurs indigènes. — Bien !

HARRIS, aux soldats, indiquant la fenêtre d'un mouvement d'épée.

A volonté !

(*Les soldats vont mettre en joue.*)

WASHINGTON, arrêtant du geste les soldats.

Que pas un coup de feu ne soit tiré : laissons-les disparaître. Le bruit des fusils pourrait être entendu au loin par

des vedettes anglaises. (Pierres, javelots. — A Stephen :) — Êtes-vous blessé ?

STEPHEN, qui est demeuré pensif, debout, les bras croisés.

Non, général.

WASHINGTON

Continuez.

STEPHEN, reprenant, tranquille, pendant que les projectiles et les flèches frappent le mur derrière lui.

— Soit ! J'achève et je te prends à témoin de mes paroles, drapeau troué de balles, déchiré de flèches, parsemé d'étoiles ! (D'un ton froid et austère :) Heureux ceux qui, comme nous, offrent leur sang pour cette grande cause ! Je dis que ce n'est pas en vain que le sang coule dans cette guerre et que nous ne le versons, en réalité, que pour concourir à cette œuvre (aujourd'hui future encore, mais déjà concevable), la Communion des peuples.

(*Rires sauvages dans l'éloignement.*)

Vanité que toute gloire conquise en vue d'un autre idéal ! Ce qui nous fait redoutables, c'est que nous le savons tous. — Ce n'est donc pas, seulement, pour sauvegarder nos deniers contre tel ou tel royaume, que nous sommes ici, ce soir...

(*Cris de soldats blessés. — Huées lointaines. — Un soldat tombe.*)

... au milieu de la mort, menaçante et hurlante autour de nous, et, — voyez !... que nous méprisons, impassibles, et forts de notre grande foi ! — C'est parce que nous sentons qu'il appartiendra, peut-être, à l'Amérique délivrée, de hâter l'avènement, désormais assuré, de cette communion sublime.

VAUDREUIL, qui a écouté Stephen avec attention.

Ta main !

(*Ils se serrent la main.*)

M. O'KEENE, au quaker Eadie.

Remarquez-vous ? Le commandant ne s'exalte jamais qu'à propos et toujours avec mesure?

RUTH, tout bas, à elle-même, contemplant Stephen.

Oh ! son cœur est illuminé ! Je comprends tout ce qu'il dit. Je l'aime.

MISTRESS ANDREWS, à part.

Comme c'est triste, la vengeance !

WASHINGTON, se levant, aux soldats, montrant Stephen.

Présentez d'abord les armes à cet homme !

STEPHEN

Général, rendre honneur à qui parle simplement, selon son devoir et sa conscience !... (Souriant :) C'est bon pour ceux de l'ancien monde !

WASHINGTON

L'honneur est pour vos paroles : qu'elles soient ainsi accueillies partout où elles seront prononcées sur la terre !

(*L'ordre s'exécute.*)

A lui-même :

Parler selon son devoir, c'est peu : mais être le premier à l'accomplir, c'est quelque chose.

FRANKLIN

Stephen, il s'agit, tout d'abord, de défendre nos droits et notre sol. — Cette tâche mérite quelque héroïsme, même à elle seule, car le sentiment de la justice la grandit et la consacre. Quant au reste, d'autres hommes achèveront notre œuvre ! Et je communie avec eux, en effet, par l'immortelle conscience ! (Se levant.) — Je bois à l'Œuvre humaine, enfin commencée !

WASHINGTON

A l'affranchissement de l'immense patrie !

STEPHEN, pensif.

Moi, je bois à ceux qui viendront !

VAUDREUIL, levant son verre.

Soldats, d'un nouveau monde, au nom de la France, à vous tous !

TOUS, debout et choquant leurs verres.

— A la victoire !

(Un détachement d'infanterie passe devant la porte.)

WASHINGTON, à part.

C'est l'heure. (Haut :) Nous quittons le Rhode-Island. Les femmes doivent prendre place au centre des bataillons qui passent en ce moment.

(Les femmes se lèvent.)

— Restez, miss Ruth. — Quel est l'officier de tranchée ?

VAUDREUIL

Moi, général.

(Mary embrasse silencieusement son mari, puis Ruth, et se range avec les femmes.)

WASHINGTON, à Vaudreuil.

Prenez le commandement des cent hommes qui gardent l'avant-poste.

VAUDREUIL, étonné.

C'est une compagnie du bataillon Stephen Ashwell.

WASHINGTON

J'ai quelques dernières instructions à donner au commandant. Après mon départ, il vous relèvera lui-même. — Vous tous, frères, en marche !

Les officiers se lèvent et, pendant qu'ils sortent avec les femmes, Washington se détourne vers le lieutenant Harris :

Quatre hommes à cette porte !

(Il indique l'ouverture de gauche.)

STEPHEN, à Vaudreuil, lui serrant la main.

Tu as les mots d'ordre et de ralliement?

Vaudreuil fait un signe affirmatif. On se retire, excepté les personnages désignés par Washington.)

WASHINGTON, à un Secrétaire d'état-major qui vient de s'approcher de lui.

— Asseyez-vous, Hugh, et écrivez.

L'officier pose une lanterne sourde sur la table et déplie des papiers.

SCÈNE VI

WASHINGTON, FRANKLIN, STEPHEN, RUTH, le Lieutenant HARRIS, quatre Soldats, Mistress ANDREWS, immobile, à gauche, derrière les soldats et écoutant, les bras croisés, le Secrétaire d'État-Major écrivant, impassiblement, pendant toute la scène. Puis, à la fin, un Aide de camp.

WASHINGTON, très froidement.

Ashwell, j'ai voulu que nous fussions seuls. Voici l'heure de l'épreuve et du sacrifice. Regarde cette jeune femme.

(Il montre Ruth :)

Elle t'a dit s'appeler Ruth Moore? Elle s'est donnée, à tes yeux, pour une jeune fille? En elle tu as béni la fiancée de ta foi?

(Un silence : il se lève :)

— Eh bien! c'est la femme de l'ennemi! C'est l'épouse légitime de l'Envoyé militaire du Parlement! Elle s'appelle lady Cecil.

RUTH, se levant, épouvantée.

Grand Dieu! Je suis perdue!

(Stephen, en proie à une stupeur terrible, regarde Washington et Ruth comme sans comprendre les paroles précédentes.

WASHINGTON

Stephen Ashwell, je n'accuse pas sans preuves et mes paroles sont pesantes. J'affirme que cette prétendue jeune fille n'est autre que la femme du lord comte Lionel Raleigh Cecil, pair d'Angleterre, délégué plénipotentiaire du roi George III contre nous, chef de l'état-major ennemi.

J'atteste que divers rapports — et des avis réitérés, qui, depuis longtemps, me sont parvenus, — m'induisent à la soupçonner d'avoir trahi... jusqu'à la prière du soir, tout à l'heure. — Écoute et rappelle-toi.

Plusieurs fois, déjà, nous avons subi des attaques imprévues, en dehors de tout calcul possible et dont la soudaineté prouvait une délation.

(*Mistress Andrews tressaille.*)

Un soir, après une défaite, des sentinelles ont vu, de loin, une femme qui allumait un feu de signal, sur une hauteur, devant le camp ennemi. La distance empêcha de distinguer son visage... mais, enfin, qu'ai-je désormais, le devoir de supposer? que cette femme (Montrant Ruth :) était celle-ci !...

(*Frémissement.*)

Ah ! lorsqu'il s'agit du salut de l'armée, qui donc oserait prendre sur soi de me garantir le contraire ?... Tu comprends, à présent, Stephen, pourquoi miss Ruth Moore refusait de t'épouser.

(*Il se rasseoit.*)

Comme je ne sais, même, sur quel point de nos opérations ont porté ses secrets messages, peut-être, — il convient que je l'interroge.

STEPHEN, hors de lui et qui s'est contenu jusque-là, regardant Ruth.

Mais parle donc!... Réponds-lui! Mais, par ma sainte mère! que signifie ce silence, Ruth?

RUTH, pâle et grave.

Je m'appelle, en effet, lady Cecil.

STEPHEN, bondissant.

Tu mens !...

RUTH, chancelante et fermant les yeux.

Ah ! Stephen !

(Elle s'appuie d'une main à la table.)

STEPHEN, hagard.

Lady Cecil ! — Mais je rêve !... Toi ?...

WASHINGTON

Elle avoue.

STEPHEN, tombant sur un escabeau et la regardant, interdit.

Lady Cecil !... quoi ! — vous êtes... Tu es la femme d'un autre homme ?

RUTH, à Washington en relevant la tête.

Ah ! quelque vraie que soit la première de ces accusations, les autres méritent-elles, même, d'être appelées des calomnies !

WASHINGTON

De telles calomnies, en temps de guerre, et ainsi fondées, valent d'être éclaircies.

RUTH

Vous calomniez votre ennemi. Lord Cecil est un soldat ! de haute race ! comme vous ! Est-ce qu'un soldat fait de sa femme un espion militaire ? Ah ! vraiment, c'est mon devoir de le défendre ici, — malgré son offense irréparable, et bien que je sois à moitié divorcée de son nom ! — Sir Benjamin Franklin, vous avez vu lord Cecil à la barre du Parlement : de tels propos seraient-ils soutenus en sa présence ?

FRANKLIN

Madame, le défenseur est dans le juge : tous deux se taisent et vous écoutent.

(Silence.)

WASHINGTON, feuilletant des papiers.

Milady, vous avez quitté les vôtres au moment de la guerre, seulement. — Pourquoi ?

RUTH

Le jour où j'ai signé, en Angleterre, l'acte de ma séparation, monsieur, la guerre s'annonçait : je suis venue partager les périls de celui qui fut mon fiancé, autrefois.

WASHINGTON

Comptez-vous justifier toujours les actes dont vous êtes accusée devant nous, par le simple aveu d'un attachement que nul abandon, nulle fidélité, nulle sincérité, même, ne paraissent avoir jamais témoignés ?

RUTH

Qu'il explique ma présence ici ! — Mes actes se justifieront seuls.

WASHINGTON

Dans cette soirée où des signaux furent allumés, par une femme, devant l'ennemi, ce fut en vain que le commandant Ashwell vous chercha dans notre camp. Aucun des soldats échappés au feu de l'embuscade anglaise ne déclara, sur mon enquête, vous avoir aperçue après l'heure du ralliement. — Vous vous êtes donc attardée, en dehors de nos lignes, errante sur le champ de bataille. — Pourquoi ?

RUTH

Il est des appels de détresse qui font oublier ceux des tambours. Interrogez les blessés de la journée. Ils répondront pour moi.

WASHINGTON

C'était après le passage de la Delaware, il y a dix jours. Le crépuscule était clair et pâle. Vous étiez en vue de nos adversaires, sur l'autre rive, et à portée de leurs armes.

Aucune trêve n'étant conclue, il est, en vérité, surprenant, que vous ayez, si impunément, secouru nos blessés, milady!

(*Ruth se détourne vers les deux généraux : elle écarte un peu son manteau, silencieusement. Entre son col et son épaule, une compresse, tachée de sang, apparaît. — Puis elle ramène son manteau, sans prononcer une parole.*)

WASHINGTON, après un instant.

Alors, — pourquoi taisiez-vous à mon lieutenant Stephen Ashwell le nom que vous portez ? Quoi ! vous, en ce moment si intrépide, madame, vous, mariée au commandant en chef des troupes d'occupation, vous laissez croire, sans clémence, à un noble et ardent cœur qui vous aime... et que vous-même, peut-être ! vous aimez...

RUTH, se troublant un peu et cherchant ses paroles.

Oh ! monsieur, pourquoi n'eussé-je pas attendu, pour lui révéler cette alliance, que la loi l'eût officiellement rompue ! Ne devais-je pas lui épargner, le plus longtemps possible... l'aveu... cruel... de cette circonstance... grave... de ma vie ? — Ayant subi sans cesse... avec le respect l'un de l'autre et avec douleur... le sentiment qui s'est réveillé entre nos cœurs, ici... un tel ménagement me semblait juste... et sacré...

(*Stephen tressaille et la regarde.*)

WASHINGTON

Là se borne votre défense ?

(*Ruth fait un signe de tête affirmatif.*)

Votre avis, Franklin?

MISTRESS ANDREWS, à part, regardant Stephen.

Et il se tait !

FRANKLIN, à demi-voix.

George, j'ai eu l'honneur, en effet, de voir, en Angleterre, lord Cecil. Il fut le premier à s'opposer à mon incarcération, malgré le déchaînement de tout Westminster. Il

se prononçait pour nos droits, presque seul contre le Parlement. Il me paraît donc invraisemblable qu'un tel homme ait accepté, pour sa femme, une... telle mission parmi nous.

WASHINGTON, avec une impatience concentrée et soucieuse.

Ah ! je me dis tout cela depuis longtemps ! Depuis la clairière de Mont-Vernon ! Voici donc bien des jours que j'en repousse l'idée ! Mais, à la longue, le sang de mes soldats tombés dans les embuscades me fait de la défiance un devoir. Tout est possible ! Les annales de tant de guerres m'avertissent... Tenez, laissons cela.

(*Un silence. Il a jeté un coup d'œil vers Harris et ses soldats :*)

Grand prévôt, la seule présence d'un pareil ôtage au milieu d'une armée en marche constitue un péril. Ayant lieu, sans cesse, de redouter une traîtrise à ses côtés, le soldat n'est plus le même : il est à moitié vaincu ! Pour moi, luttant, déjà, contre les désertions, les murmures, contre l'héroïque misère de notre armement et de nos ressources, je n'ai que faire de nouveaux sujets d'inquiétude.

(*Franklin regarde Washington.*)

Avant tout, je réponds de l'Amérique !

FRANKLIN, doucement.

Le salut de l'Amérique tiendrait-il aux intrigues d'une femme?

WASHINGTON, après une réflexion.

Soit. (Appelant :) — Un officier !

(*Un aide de camp se présente au dehors. Sur un signe, il s'approche vivement de Washington.*)

RUTH, à elle-même, après un regard vers Stephen, qui est demeuré immobile.

Comme il doit souffrir !

WASHINGTON, très bas, à l'aide de camp.

Rejoignez l'artillerie. Je m'attends à un coup de main tenté sur cet avant-poste. Faites pointer, sur cette masure même, une batterie de nos meilleurs canons. Aux premiers bruits d'attaque, vous ferez ouvrir le feu.

(L'aide de camp s'incline et sort à la hâte : l'instant d'après, on le voit passer, au galop devant les fenêtres.)

MISTRESS ANDREWS, à elle-même, regardant Ruth.

Enfin ! Tu périras donc ce soir !

WASHINGTON, bas à Franklin, après un regard échangé entr'eux.

Mes mesures sont prises pour cette nuit. (Haut, à Stephen :) — Ashwell, je vous laisse le soin de prononcer sur le sort de l'accusée.

STEPHEN, pendant le profond silence, d'une voix changée et haletante.

Ruth, vous ne pouvez faillir à mes yeux. Rien ne troublerait le sentiment sacré que j'ai pour vous. Cependant il y va de notre premier devoir, ici, d'être inflexibles envers nous-mêmes. Personne encore n'a le droit de vous condamner, mais je contesterais celui de vous absoudre. — Au nom des mères à genoux et en deuil, au nom de l'Humanité dont nous défendons les intérêts, au nom des nations dont nous devons être l'exemple... (Se tournant vers Harris :) lieutenant, qu'on arrête cette femme.

RUTH, dans ses bras.

Oh ! je te pardonne et je t'admire !

(Deux soldats viennent se placer, l'arme au bras, aux côtés de Ruth.

WASHINGTON, à demi-voix.

Bien. (A Franklin :) Grand prévôt, vous ferez assembler un conseil de guerre demain à la première halte ; il décidera s'il y a lieu de poursuivre.

(Sir Benjamin Franklin incline la tête, observant Ruth et Stephen avec une attention pensive.)

STEPHEN, à part, voyant le lieutenant Harris qui lui montre des menottes de fer et qui hésite.

Oh !... les chaînes !... (Il frémit.) — C'est juste.

RUTH, pendant qu'on lui met les menottes, à Stephen, souriante.

Va ! je suis de celles qui se sentent libres, même dans les chaînes !

Le LIEUTENANT HARRIS.

Capitaine, et à la première tentative d'évasion, au premier cri d'appel...

(*Washington regarde Stephen.*)

STEPHEN, blême, roide, les yeux fermés, d'une voix rauque.

Faites feu. — (Il s'approche de Ruth :) — Et maintenant, Ruth, avant de nous séparer, si tu es innocente et digne de cette heure d'épreuve, (Il fléchit le genou :) bénis-moi, de tes mains enchaînées !

MISTRESS ANDREWS, à part.

Oh ! moi, moi, je te dis que tu la maudiras tout à l'heure !

RUTH, étendant ses mains sur le front de Stephen et à voix basse.

Mon Stephen, je t'adore et je te bénis !

STEPHEN, froid et grave, aux deux généraux.

On peut l'emmener, à présent.

(*Il se relève.*)

WASHINGTON, bas, à Franklin.

Voici un homme.

FRANKLIN, de même.

Voici même une femme !

WASHINGTON, de même, après un silence.

Ah ! j'ai vu des choses si terribles !... — (A Stephen :) Je

laisse la prisonnière sous votre garde, Stephen : vous en répondez. Vous êtes averti, voilà tout.

(*Franklin et Washington se lèvent et s'enveloppent de leurs manteaux. Se tournant vers le Secrétaire d'état-major qui roule ses papiers :*)

Hugh, remettez la pièce de ce procès-verbal au commandant Ashwell.

(*L'officier s'approche de Stephen et lui tend le rouleau de papiers. Stephen le prend et le garde à la main.*)

Le Lieutenant HARRIS, aux soldats.

Vous avez entendu la consigne. Veillez.

(*Il sort.*)

WASHINGTON, à Stephen.

Écoutez. L'armée est au delà du fleuve. Ce sont les hommes de l'arrière-garde qui viennent de passer. Les espions anglais sont en défaut. Une centaine d'hommes, les vôtres, sont ici. Ce poste, étant le plus dangereux et se trouvant sur le parcours même de l'ennemi, à vous l'honneur de le commander. — Aux approches de l'armée anglaise, repliez-vous. Immédiatement ! Faites attention à cet ordre, commandant Ashwell : il y va du salut de tous. Votre jonction seule doit m'avertir. Voici la carte de route. Marchez vers l'Est : ces points indiquent mes étapes. Je me porte sur Dorchester. (Il regarde Ruth :) Ah ! plus de lumière visible du dehors, ici ! (Aux soldats :) Rompez cette table à coups de hache : condamnez les fenêtres avec les débris ! (L'ordre s'exécute très vite. — A Stephen :) Adieu. Votre main.

FRANKLIN

Ami, Dieu soit avec vous !

(*Stephen, préoccupé, a serré la main de Washington et de Franklin.*)

Mistress ANDREWS, à part, regardant Washington.

J'ai triomphé ! Ruth Moore et toi, Cecil, vous serez sous les boulets tout à l'heure !

(*Elle se retire derrière la draperie de gauche.*)

WASHINGTON, bas à Franklin, au moment de quitter l'habitation.

Eh bien, Franklin! que pensez-vous de mon lieutenant Stephen Ashwell?

FRANKLIN, de même.

Je pense que, — si (ce dont Dieu nous préserve, Washington!) — il vous arrivait malheur, je n'hésiterais pas un seul instant à lui confier le commandement de l'armée américaine.

WASHINGTON, pensif.

Venez.

(*Ils sortent, suivis de l'Officier.*)

SCÈNE VII

STEPHEN, RUTH, debout et enchaînée contre la muraille au fond de la scène. LES QUATRE SOLDATS, à gauche, groupés et causant à voix basse, puis MISTRESS ANDREWS, puis MOSCONE et BOB.

STEPHEN

Ruth! (Il la prend dans ses bras.) Qu'y a-t-il? parle! Était-ce là ton secret? Au nom du ciel, dis-moi ce que tout ce mystère horrible signifie! Tu sais bien que je crois en toi, mais il ne faut pas que tu sois soupçonnée! Parle, je t'en supplie!

RUTH

Ah! Tout à l'heure, devant eux, j'étais courageuse, mais à présent, devant toi, Stephen!...

MISTRESS ANDREWS, soulevant la draperie; à elle-même.

Allons, le signal! avant qu'elle ait le temps de se défendre!

(*Elle traverse la scène et entre dans la tranchée.*)

STEPHEN

Mariée à un autre? Oui, je devine! On t'a forcée! — Tu es tout mon amour, — tu le sais; mais parle! Pour moi!

RUTH, d'une voix entrecoupée.

Oh! mais c'est affreux, ce que tu me demandes! Tes lettres? Mais je ne les ai jamais reçues! On m'a suppliée, au nom de notre pays d'Irlande! J'ai cédé... Puis... l'injure mortelle de lord Cecil! Je me suis enfuie vers toi! Comment t'expliquer? J'ai oublié, — je ne sais plus! — C'est à croire qu'un ennemi terrible, inconnu, me poursuit. Je n'osais pas te dire, je tremblais... J'attendais que cette rupture fût prononcée. Puis, — ah! je suis troublée!... Je suis effrayée!... Je ne peux plus... Je t'aime! Voilà tout.

MISTRESS ANDREWS, en dehors, très bas.

Bob!... Moscone!

MOSCONE, BOB, de même, montrant leurs têtes derrière les palissades.

S'il vous plaît?

MISTRESS ANDREWS, de même.

Vite, les deux coups de pistolet! tirés sur cette hauteur! là-bas! à trois secondes d'intervalle!

MOSCONE, BOB, très bas, en disparaissant.

On y va!

(*Mistress Andrews rentre lentement; elle s'adosse à la muraille de droite, les bras croisés.*)

STEPHEN, tristement, à Ruth.

Qu'as-tu fait?

MISTRESS ANDREWS, à part, avec une joie sombre.

Le coup a porté.

RUTH, très bas et très doucement.

Ah! tu souffres trop pour que je me taise, aussi! Écoute-moi : si je ne t'appartiens pas, Stephen, je n'aurai, du moins, appartenu à personne avant de mourir.

STEPHEN, lui baisant le front.

Mais, moi, je te crois ! Mais je ne t'accuse pas ! Mais tu es justifiée à jamais !

Il ouvre et parcourt le procès-verbal :

Seulement, demain, demain, à ce conseil de guerre, tu leur expliqueras bien tout ce qui s'est passé. Parle-leur sans trouble ; ce sont des hommes sincères ! Ils comprendront. Aucune charge ne peut s'élever, d'ailleurs,... ton nom seul ? Eh bien ! tu leur diras la vérité : elle suffira, je t'assure, Ruth, mon amour, ne pleure pas, ne tremble plus !

(*Deux coups de feu lointains.*)

Qu'est-ce donc ?

MISTRESS ANDREWS, tranquillement.

On dirait un signal !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VAUDREUIL

VAUDREUIL, entrant, une longue-vue à la main, à Stephen.

Commandant, que signifie ce qui se passe ? Je vois, à travers la forêt, des troupes subitement apparues. Je distingue des masses profondes, des mouvements inexplicables !

STEPHEN, surpris.

L'armée a passé le fleuve ; nous sommes seuls ici : l'ennemi est à vingt lieues... c'est impossible !

VAUDREUIL, lui présentant la longue-vue.

Voyez vous-même, Stephen.

(*Stephen jette dans l'ombre, sur un escabeau, le rouleau de papiers, prend vivement la longue-vue et, se précipitant sur le talus, observe le lointain en silence.*)

MISTRESS ANDREWS, à elle-même.

Mon cœur, mon cœur funèbre, ne défaille pas !

VAUDREUIL, apercevant Ruth.

Ruth ! — Vous ! Enchaînée !

RUTH

Je m'appelle Lady Cecil !

VAUDREUIL, tressaillant.

O ciel ! qu'entends-je. — Vous ?... lady Cecil !... Mais que dites-vous là !

RUTH

La vérité.

VAUDREUIL, à part, douloureusement.

Ah ! Stephen ! (Haut :) — C'était donc là ce secret qu'au château de Swinmore, déjà...

(*S'assombrissant :*)

C'est là ce que Mary vous jura de me cacher ?

RUTH

Je suis accusée d'intelligence avec l'ennemi. Je suis arrêtée et prisonnière.

VAUDREUIL, stupéfait et haussant les épaules.

Vous ! — Allons donc !

MISTRESS ANDREWS, froidement.

Sur l'ordre de Washington.

VAUDREUIL, avec une stupeur croissante, et la regardant.

Sur l'ordre de Washington.

STEPHEN, redescendant, sombre, à demi-voix.

C'est l'ennemi.

Mistress ANDREWS, à elle-même.

Va! tu la mépriseras, te dis-je.

VAUDREUIL, à Stephen.

L'ennemi, dis-tu! Comment sait-il que nous sommes seuls ici? perdus dans ce poste avancé? que l'armée n'est plus autour de nous? — En vérité, c'est une tentative bien soudaine! Il y a eu des marches forcées! Vers nous seuls! (Brusquement :) D'où viennent ces deux coups de feu, tout à l'heure?

STEPHEN, après un instant.

Peut-être de quelques sentinelles, oubliées au départ de l'armée, et qui donnent l'alarme croyant que Washington est encore au milieu de son camp.

VAUDREUIL

Impossible. Tout le monde est rallié! Les deux coups de feu, d'ailleurs, ont été tirés à cinquante yards de la tranchée.

Mistress ANDREWS, tranquille.

Cela peut signifier : « Venez, il y a cent hommes à massacrer ici. »

STEPHEN, préoccupé, regardant la nuit.

Ce n'est, peut-être, qu'une bande d'éclaireurs anglais que multiplie l'obscurité.

VAUDREUIL

On voit briller des baïonnettes sur une grande étendue. On aperçoit, distinctement, des colonnes en marche. Elles se meuvent à cinq ou six portées de fusil. Et à découvert, du côté de la vallée.

STEPHEN, crispant les poings.

Eh bien! on se défendra!

VAUDREUIL, étonné.

Ce n'est point l'ordre du général. A quoi bon faire tuer cent hommes, Stephen? Le devoir est de se replier et d'avertir Washington. Nous sommes ici pour cela. Pour cela seulement! Je parle en soldat. Nous n'avons pas le droit de compromettre le salut de notre cause. Au nom de l'Humanité, pas d'héroïsme inutile! Ce sont les enfants futurs qui paieraient la fausse gloire de notre mort.

RUTH, tremblante.

Stephen! Comme tu me regardes! (Avec un cri :) Ah! tue-moi, plutôt!

STEPHEN, hagard.

Oh! pardon, pardon! Mais... si tu savais ce que je souffre en ce moment!

RUTH

Et moi!

MISTRESS ANDREWS, observant, sur le talus.

Ils approchent — et le mouvement tournant des troupes a, pour centre, cette masure dévastée où nous sommes.

STEPHEN, sourdement.

Eh! je l'ai bien vu!

SCÈNE IX

Les MÊMES, DAHU

DAHU, entrant précipitamment.

Fuyez! fuyez, vite! — Les Anglais! Toute l'armée! C'est le Grand chef pâle qui commande! C'est lord Cecil!

RUTH et STEPHEN

Ah!

(Ils se regardent.)

VAUDREUIL, à Ruth, après un profond silence.

Vous êtes, dites-vous, lady Cecil? Seule, ici, vous le saviez. Qui donc a prévenu le général Cecil que sa femme était entre ces murs en ruines, gardée par quelques hommes, et qu'il pourrait l'enlever presque sans combat? A travers les prairies, les déserts et les bois, lord Cecil a trouvé de bons guides! Et, certes, bien informés! Lesquels? — Encore une fois, qui peut l'avoir prévenu?

(Ruth se cache le visage entre les mains. Mistress Andrews debout, derrière elle, sur le talus, lève le doigt lentement au-dessus de Ruth, et la montre, sans dire une parole, à Stephen et à Vaudreuil.)

STEPHEN

Ah! c'est trop de choses horribles! Je n'y vois plus, à la fin!

(Dahu a écouté et regardé en silence : elle profite de l'inattention de tous et disparaît, à droite, dans la tranchée.)

SCÈNE X

Les Mêmes, moins DAHU, le lieutenant HARRIS

Le lieutenant HARRIS, entrant.

Commandant, dix hommes des grand'gardes viennent d'être entourés et massacrés! Deux sentinelles, poignardées! Encore dix minutes, et nous serons enveloppés. (Regardant Ruth :) — La trahison est évidente, ici!

STEPHEN, brièvement.

Repliez-vous, à l'instant même, vers le sud-est de Rhode-Island. Passez le gué. Rejoignez l'arrière-garde. Prévenez le général. Prenez le commandement. (Aux quatre soldats :) Suivez le lieutenant : je suffis désormais, ici.

Le lieutenant HARRIS

Et vous, commandant?

STEPHEN

Nous vous rejoindrons, avec nos chevaux ! — Si nous sommes poursuivis de trop près, nos torches, jetées dans les feuilles sèches de la forêt, élèveront un rideau de feu entre nous et l'ennemi. Partez, vous dis-je.

(*Harris sort, en toute hâte, avec ses soldats.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins le lieutenant HARRIS et les SOLDATS, puis DAHU.

VAUDREUIL

Bien.

STEPHEN, à voix basse, montrant Ruth.

Il faut l'emmener.

VAUDREUIL, de même.

Pourquoi n'as-tu pas osé dire cela tout à l'heure devant le lieutenant? Tu sais bien que l'emmener avec nous, chargée des soupçons qui pèsent, maintenant, sur elle, c'est la vouer à la mort.

STEPHEN, d'une voix rauque.

Tu la soupçonnes donc, toi aussi ?

VAUDREUIL

La situation est grave, il faut se décider à l'instant même.

STEPHEN, hors de lui, tendant le poing vers la forêt, avec un cri terrible.

Me forcer à fuir devant cet homme !... Eh bien ! moi je la crois coupable, à la fin !... Exécration !... Mais, alors, il n'y a pas de compagne pour l'homme, sur la terre !... —

Ah ! je ne veux pas d'enfants ! — Si une femme comme toi trahit des hommes tels que nous, adieu le vieil espoir ! La femme est, éternellement, la femelle et il n'y a pas d'Humanité.

MISTRESS ANDREWS, à elle-même.

Souffre à ton tour ! J'ai souffert sans crier, moi.

RUTH, sanglotant et s'essuyant les yeux avec ses chaînes.

Pauvre ami ! Hélas ! comme tu m'aimes !

STEPHEN, se jetant à ses genoux et l'enveloppant de ses bras.

Ah ! partez ! fuyez !... Laissez-moi !... Je veux mourir ici, avec elle !... Vous voyez bien ; — c'est impossible !

VAUDREUIL

Tiens ton âme, Stephen !

MISTRESS ANDREWS, à part, regardant Stephen.

O rage ! Il me poignarde et j'en meurs !... (Haut :) — Eh bien, soit ! Restez ! Et l'on dira ceci, dans les veillées et en passant auprès de ces champs de bataille où tombèrent en silence des soldats qui aimaient aussi leurs fiancées ! — Restez, afin qu'on dise : « Stephen Ashwell, le grand Américain, le jeune homme héroïque, celui qui, au milieu du danger, parlait si haut de la cause humaine et qui buvait à de prochains libérateurs, Stephen Ashwell a sacrifié son devoir et son rêve, tout trempé dans la lumière de l'Avenir, à la voix d'une femme accusée de connivence avec l'ennemi ! Il a vendu la beauté de ces drapeaux où nos filles inscrustaient le flamboyant symbole des étoiles ! Il a volé sa vie à la sainte patrie nouvelle !...

STEPHEN, effrayant, la hache au poing.

Ah ! taisez-vous, mistress Andrews !...

Mistress ANDREWS, *faisant un pas vers lui, les yeux sur ses yeux.*

Alors, que ta conscience parle !

RUTH, *à Stephen, grave d'abord, puis très vite et comme haletante.*

Stephen ! je veux sauver ton nom, que je dois porter un jour. Ah ! ce moment d'épreuve est assez terrible pour que cet espoir me soit permis ! — Eh bien ! moi, je ne veux pas, entends-tu, que tes enfants, si Dieu m'en donne, puissent entendre dire ceci de leur mère, que j'ai trahi l'auguste Liberté, notre vraie patrie ! Ami, si je pouvais trahir, je te dirais de rester, puisque c'est ici, pour toi, la mort inévitable ! — Quitte-moi donc ! je le veux ! Abandonne-moi ! Je saurai bien faire la lumière, vois-tu ! Je saurai bien te retrouver !... Aie foi, te dis-je, en ce cœur qui t'aime à jamais ! Je t'en adjure, je t'en supplie, je le veux ! — Obéis-moi !

VAUDREUIL, *l'épée à la main.*

Il faut choisir, Stephen. Je vois reluire des fusils, sur la lisière, presque à portée. (*Plus bas* :) Il faut faire ton devoir, Stephen.

STEPHEN, *éperdu.*

Ah ! je ne peux pas fuir devant lord Cecil, moi !

(*Se précipitant, la hache haute, vers la porte :*)

— et mon devoir, — le voici !

(*Il s'élance brusquement. — Vaudreuil bondit sur ses traces. On les voit gravir une butte. Au loin, des coups de feu les éclairent subitement.*)

Mistress ANDREWS, *s'appuyant à la muraille.*

Grand Dieu ! je n'avais pas prévu ceci !

(*Mousqueterie lointaine, affaiblie : des lueurs bleues qui scintillent et dont le bruit se fait entendre après la lueur. — Tout à coup, toute la lisière de la forêt s'illumine de feux de bataillons : les balles crépitent contre la masure.*)

RUTH, *tombant à genoux.*

Oh ! c'est par moi ! c'est par moi !...

Vaudreuil rentre, soutenant Stephen blessé, chancelant

RUTH et MISTRESS ANDREWS avec un cri désespéré.

Mort !

(A ce cri, Dahu apparaît, derrière le talus des palissades, et regarde fixement mistress Andrews.)

VAUDREUIL, montrant la poitrine de Stephen.

Rien !... Une balle, là, sous l'épaule ! Une autre encore ici, au bras ! — Ce n'est rien. Je le tiendrai, sur mon cheval, entre mes bras.

STEPHEN

Ruth !

(Il s'évanouit.)

VAUDREUIL, le soutenant.

Ah ! je t'emporte, moi ! Tu es mon frère ! Adieu, Ruth ! Souvenez-vous !...

(Il entraîne Stephen, par la porte de gauche. Ils sortent.)

MISTRESS ANDREWS, à elle-même, avec une joie triomphale.

Désunis, enfin ! Le doute est jeté sur elle : il suffit. A moi, maintenant, d'en épaissir toutes les ombres.

(Regardant Ruth :)

Désormais, tu peux mourir, puisqu'il peut t'oublier !

(Saisissant une torche et l'allumant à la lampe du plafond.)

C'est moi qui mettrai le feu à la forêt ! Lord Cecil, ni toi-même, vous n'échapperez à la mort, cette fois ! — Je suis victorieuse !

(Elle disparaît, à gauche, sa torche allumée à la main.)

SCÈNE XII

RUTH, DAHU, puis LA VOIX de l'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, puis LA VOIX de LORD CECIL

DAHU, s'approchant vivement de Ruth et parlant très bas.

Connais-tu cette femme, qui était là ?

RUTH, égarée.

Oui. Je ne sais pas. Il est parti ! blessé ! mourant !... Stephen ! Et je ne suis pas auprès de lui !

La Voix de L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, au dehors.

C'est ici.

DAHU, pensive, à elle-même.

Oh ! Je retrouverai sa trace, à celle qui était là ! — (Haut :) Courage ! Moi, je reste avec toi. On ne me fera pas de mal, auprès de toi.

(*Elle s'appuie sur son grand arc et demeure debout, près de Ruth qui est tombée, assise et comme inanimée.*)

La Voix de Lord CECIL, au dehors.

Cernez ! Les haches ! Vite !... Cette porte !...

(*La porte du milieu s'écroule.*)

SCÈNE XIII

RUTH, DAHU, Lord CECIL, apparaissant sur le seuil en tenue de guerre, en cuirasse et l'épée à la main, aux lueurs des torches.

Auprès de lui, appuyé sur une longue pique, l'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE se tient immobile.

Sir RICHARD CORNWALLIS, Sir EDWARD CLINTON, le commodore HOWE, Sir ROBERT HARTLEY, en uniformes d'Officiers d'état-major, surgissent, le pistolet au poing, par les fenêtres effondrées, par les portes à droite et à gauche.

Derrière eux on voit briller les carabines des soldats et des marins anglais qui enveloppent la masure.

Lord CECIL, sur le seuil.

Si quelqu'un s'échappe, feu.

(*Apercevant Ruth :*)

Lady Cecil !

(*Un silence; il s'approche. Voyant les menottes :*)

Que signifient ces chaînes ?

(*Pendant ce temps, les Officiers ont visité les recoins de l'habitation.*)

Sir ROBERT HARTLEY, tenant le rouleau de papiers du procès-verbal et venant l'offrir à lord Cecil.

Milord général, voici des papiers oubliés par l'ennemi.

(*Lord Cecil prend, vivement, les papiers et parcourt à la hâte sous la lampe, l'interrogatoire de Ruth.*)

DAHU, à part, regardant l'Homme-qui-marche-sous-terre.

C'est bien lui ! le Grand-Chef des Mohawks ! le vieil homme tueur des miens !

Lord CECIL, frémissant.

Ils nous ont accusés de cela ?... (Avec un dédain irrité :) Les malheureux !... Quoi ! lui ? Un Hartburn ? — Ah ! j'oubliais : cette sinistre femme, sans doute, aura troublé sa conscience un instant. (A part, regardant Ruth :) Innocente !... (Haut, après un court silence :) — Vous avez noblement répondu, milady !

(*Un boulet vient frapper le mur de la tranchée : canon lointain. Lord Cecil présente Ruth aux officiers qui l'entourent, pendant qu'un nouveau projectile vient briser la toiture :*)

Messieurs, lady Cecil.

(*Les Officiers se découvrent et s'inclinent, flegmatiques, après un très léger signe d'étonnement.*)

RUTH, chancelante, à lord Cecil.

Milord, je vous salue.

Elle ferme les yeux, à demi évanouie. Lord Cecil, fléchissant le genou auprès d'elle, saisit les anneaux des menottes, les fait sauter et les brise d'une secousse.

(*Au dehors, l'horizon rougit subitement.*)

SIXIÈME TABLEAU

L'INCENDIE DE LA FORÊT

VOIX, au loin éparses, confusément.

Oh ! Voyez ! Là-bas ! — Ils ont mis le feu à la forêt !

(L'Homme-qui-marche-sous-terre, après un mouvement, se retourne et regarde, farouche.)

SIR EDWARD CLINTON, vite, vers les soldats.

Enclouez les pièces tombées dans le ravin !

LE COMMODORE HOWE, de même.

Inutile : le feu les fondra tout à l'heure.

LORD CECIL, se relevant, à lui-même.

Les chefs Sioux m'avaient prévenu d'une embûche dangereuse... (Pensif :) Je comprends cette femme à présent !... (A l'Homme-qui-marche-sous-terre :) Tu sembles ému, sachëm ?

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE, montrant l'incendie.

Chef des Hommes pâles, ces forêts protégeaient les sépultures des vieux sachëms de ma tribu. Maudite la main qui brûle leurs ombres sacrées !

DAHU, à part, les yeux étincelants.

Moi, le Grand-Esprit me venge avec le feu.

(Lord Cecil donne des ordres rapides à des aides de camp, à voix basse.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BOB et MOSCONE, sortant précipitamment de la tranchée.

MOSCONE, épouvanté.

Ne vont-ils pas nous laisser griller comme des rats, dans cette tranchée ?

BOB, considérant l'incendie avec enthousiasme.

Plains-toi donc ! Une mort superbe ! et que les Doges t'envieraient !

MOSCONE

Momentino !... (Plus bas :) Et nos bank-notes.

BOB, tressaillant.

Ah ! c'est vrai ! (Il soupire.)

MOSCONE, s'approchant de lord Cecil.

Monsignore lé Zénéral...

Lord CECIL

Hors d'ici.

BOB, à demi voix.

Et par où ?

Sir RICHARD CORNWALLIS, les repoussant vers la tranchée.

Arrière, vous êtes payés.

(*Dahu, à ce mot, observe, attentivement, Bob et Moscone.*)

MOSCONE

Faites donc le bien ! — Fuyons promptement, Bob.

BOB, regardant les Anglais.

Les ingrats !

(*Ils disparaissent dans la tranchée.*)

DAHU, qui ne les a pas quittés des yeux, à part.

C'étaient donc ceux-là ?... Je les reconnaîtrai aussi quelque jour.

SCÈNE XV

Les Mêmes, moins BOB et MOSCONE. Voix des Soldats.

Sir ROBERT HARTLEY

L'embrasement gagne avec la vitesse d'un cheval au galop !

(*Des boulets frappent les murs : coups de canon, lointains et multipliés.*)

Sir RICHARD CORNWALLIS

Général, l'avant-poste est sous le tir de l'ennemi.

(Cris de blessés.)

Le Commodore HOWE à L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Guide, prends le front du...

(Il s'interrompt, après un sursaut, puis, bas et vite :)

Clinton, tu remettras cette épée à mon fils.

(Il tombe, ensanglanté, et reste sans mouvement.)

Sir EDWARD CLINTON, après avoir saisi l'épée, à l'Homme-qui-marche-sous-terre, continuant l'ordre.

Guide, prends le front du corps d'armée !

L'HOMME-QUI-MARCHE-SOUS-TERRE

Frères pâles, il convient que le vent de cette nuit mêle ma cendre à celle des guerriers : adieu. J'ai vécu.

(Il se dresse sur le talus et les ruines, et demeure immobile, les bras levés vers les forêts dont le reflet l'illumine.)

VOIX, dans l'éloignement.

Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus !

Lord CECIL, très vite, et d'une voix tonnante.

Silence ! — Le ciel se couvre. L'orage éteindra les flammes. Je réponds de l'armée. En selle ! A Boston ! Route de l'Est ! Contre le vent ! Par les prairies !

(Des commandements se font entendre au loin, répétant l'ordre de lord Cecil. Clairons, tambours.

Lord Cecil a pris, dans ses bras, Ruth évanouie et dont les mains pendent avec les tronçons des chaînes. Il marche vivement vers la porte du milieu. — Au dehors, un soldat anglais maintient le cheval de bataille du général. — Lord Cecil place Ruth sur la selle, puis il monte et la retient d'un bras, tenant de l'autre main son épée.

Canon dans l'éloignement. Des boulets sifflent, trouent et renversent les pans de muraille de la cabane : — celle-ci forme claire-voie, et l'on aperçoit au loin l'armée anglaise en retraite devant l'incendie des forêts du Rhode-Island.

Tumulte. Les arbres les plus proches prennent feu par le sommet : pluie d'étincelles. — La toile de fer tombe.)

Clinton, donnez des ordres pour que le corps de sir Howe soit lié sur son cheval.

DAHU, saisissant la bride du cheval de lord Cecil.

Grand chef, (Montrant Ruth :) je suis son amie. Je connais les routes. Me veux-tu pour guide?

Lord CECIL

Soit ! Précède-nous.

(*Impassible, retenant Ruth d'un bras, et, de l'autre, élevant son épée, dominant toute la scène :*)

A Boston !

(*L'État-Major l'a entouré; les chevaux hennissent, les épées brillent; on va partir.*)





ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

BOSTON

La salle du Conseil militaire dans le château du Gouverneur de Boston.

Au fond, entre des colonnes de marbre, vastes draperies rouges sur lesquelles sont brodées les armes d'Angleterre : la draperie du milieu, lorsqu'elle s'entr'ouvre, laisse voir le vaste escalier d'honneur montant vers une esplanade à ciel ouvert. Deux escaliers latéraux, aux rampes de marbre blanc, tombent, en fer à cheval, du sommet de l'esplanade, entourant l'escalier du milieu.

A droite, presque au fond, sur une estrade, une haute statue portant sur son socle l'inscription : George III, roi d'Angleterre. *La statue étend le bras dans un geste protecteur de la terre américaine. Elle est entourée d'étendards anglais.*

A droite et à gauche, au deuxième plan, portes. A droite, une table chargée de papiers. A gauche, un guéridon, sur lequel brûle une lampe. Ameublement pourpre et or. Fenêtre à gauche.

Le jour vient. C'est le matin du 4 juillet 1776.

Au lever du rideau, lord Cecil, *en grand uniforme, est debout au fond, l'épée à la main, appuyé à l'une des colonnes. Devant lui, assis auprès de la table et en tenue militaire, Sir* Richard Cornwallis *et Sir* Robert Hartley. *Sir* Edward Clinton *est debout, les bras croisés, près de lord* Cecil.

SCÈNE I

Lord CECIL, Sir RICHARD CORNWALLIS, Sir ROBERT HARTLEY, Sir EDWARD CLINTON

Sir ROBERT HARTLEY

Milord, c'est ainsi : Boston n'est plus tenable pour les troupes : chaque seconde nous coûte des soldats. La ville tout entière va se soulever. On charge les fusils derrière les fenêtres.

Lord CECIL

Nous tiendrons, cependant ; il le faut. Encore trois heures, jusqu'au soleil.

Sir EDWARD CLINTON

Certes, nous n'amènerons point le pavillon d'Angleterre : mais je crains que, dans deux heures, il ne soit plus temps d'embarquer ; le comte de Dunmore conseillait une retraite plus prompte, au cas où Dorchester nous serait enlevé.

Lord CECIL *pensif.*

Plus prompte, dites-vous, Clinton ?

Sir EDWARD CLINTON

La position de Dorchester est maintenant inattaquable.

Sir RICHARD CORNWALLIS

L'irréparable inconséquence commise dans cette campagne a été l'abandon de ces hauteurs !

Lord CECIL

Cette faute n'est point la mienne, Cornwallis. (Après un instant :) Messieurs, au nom de l'Angleterre, tenez encore ces trois heures.

SIR RICHARD CORNWALLIS, après un regard échangé avec les Officiers

Nous tiendrons, milord général, puisque vous le jugez convenable.

SIR ROBERT HARTLEY, se levant.

Il nous reste le fort William ; on s'y fera tuer.

LORD CECIL

Washington agit en désespéré, Messieurs. Il a rassemblé toutes ses ressources et canonne la ville espérant que nous prendrons la mer avant l'arrivée de notre escadre, qui éteindrait le feu de Dorchester en vingt minutes. La flotte sera peut-être en vue avant deux heures. D'ici là, le devoir est de résister jusqu'au dernier instant ! Un effort, et l'Angleterre, peut-être, est victorieuse.

SIR EDWARD CLINTON, se levant.

Il suffit.

LORD CECIL, regardant sa montre.

A sept heures et demie précises, si le retard des navires annoncés se prolonge, si la ville se lève contre nous, libre d'embarquer.

SIR RICHARD CORNWALLIS

Et vous, milord ?

LORD CECIL, lentement et simplement.

Mon devoir est plus rigoureux. J'ai demandé ce poste, j'y commande : je ne saurais l'abandonner. A huit heures, levez l'ancre. Vous présenterez mes adieux au roi d'Angleterre et lui direz que, si les chances de la guerre ne m'ont pas été favorables, j'ai rempli, du moins, jusqu'à la fin, le mandat qu'il m'avait confié. Vous saluerez mon frère Jermyn du titre de lord Cecil. — Adieu, messieurs : vos mains.

Sir RICHARD CORNWALLIS, après avoir consulté ses collègues.

Nous resterons près de vous, général.

Lord CECIL

Non. — Il reste un devoir à remplir, en effet ; le salut des dernières troupes anglaises. Je vous lègue ce devoir.

Sir ROBERT HARTLEY, insistant.

Cependant...

Lord CECIL

C'est l'ordre du jour, Messieurs.

Sir RICHARD CORNWALLIS, Sir EDWARD CLINTON, Sir ROBERT HARTLEY

Milord comte Cecil, recevez nos adieux.

(Ils lui serrent la main, puis, l'ayant salué, sortent par le fond de la scène.)

SCÈNE II

Lord CECIL, un SERVITEUR, puis RUTH.

(Après le départ des Officiers, lord Cecil *frappe sur un timbre. Un serviteur paraît.)*

Lord CECIL

Prévenez lady Cecil que je l'attends dans ce salon.

(Le domestique sort : lord Cecil parle en rêvant.)

Encore deux heures et mon nom ne lui pèsera plus.

Ai-je aimé cette femme? Ai-je été jaloux seulement? Comme le cœur est obscur ! (Avec un mouvement de colère :) Ah ! elle a rejoint cet homme !... (Calme, après un silence :) Pour défendre un innocent, dit-elle... — Certes, elle n'a pas un cœur qui daigne mentir : c'est une noble femme, je l'avais outragée ; ma parole l'avait désunie de mon hon-

neur qu'elle a cependant gardé, selon son serment : je ne dois que lui pardonner.

(*Pensif :*)

Et puis... qu'importe, à cette heure, tout cela ! Pour celui qui va bien mourir, toutes les pensées s'effacent devant une idée plus sombre et plus belle.

(*Ruth, vêtue de deuil, entre à droite.*)

RUTH

Vous m'avez fait appeler, monseigneur ?

LORD CECIL, simple et grave.

Ruth, il convient que je vous dise adieu ; je pense que je serai tué aujourd'hui : nous nous devons quelques paroles qui dissipent des souvenirs d'instants cruels et ne nous laissent au cœur que la paix divine.

RUTH, troublée.

Milord, — hélas, je vous envie !... Moi, sur qui pèse la honte la plus affreuse et la plus imméritée, je n'ai pas même le droit de mourir. Je ne dois ni vous suivre (Plus bas :) ni rejoindre ceux que je ne puis oublier ! — Donnez-moi vos mains, cependant ! C'est une amie qui vous en supplie avec toute sa tristesse, qu'elle vous consacre en ce moment !

LORD CECIL

J'oubliais de vous rassurer, Madame. Celle qui porte le nom de lord Cecil ne devait pas être calomniée, même par des rebelles. J'ai cru pouvoir faire passer un avis à Benjamin Franklin. Vos amis savent maintenant que vous ne les avez point trahis. Cette enfant Indienne, qui vous est dévouée, a été le sûr messager que j'ai dû choisir. Quant à l'odieuse créature à qui vous devez ces longues épreuves, justice doit en être déjà faite, je pense.

RUTH, à elle-même, et comme sans avoir entendu la fin de la réponse de lord Cecil.

Ah ! je pourrai donc mourir ! (A lord Cecil :) Comte Cecil, votre âme est grande. Vous aurez une amie dans ce monde où, selon l'expression de Dieu, il n'y a plus d'épouse ni d'époux.

Lord CECIL, à lui-même.

Quel noble visage ! (Haut :) Vous ! mourir ?... Pourquoi ? Vos angoisses, dont la fin est prochaine, vous les oublierez : tout s'oublie.

RUTH, à demi-voix.

Non !

Lord CECIL, avec un grave sourire.

Tout. Pendant le combat, cette nuit, je songeais à cela. Je me disais : si ce jeune homme était tué dans la bataille ?

RUTH, à elle-même.

Ciel !

Lord CECIL, amèrement et doucement.

Alors, qui sait ? je partirais ! Avec elle !... Oui, peut-être accepterais-je la vie !... Je l'enlèverais : je l'emporterais dans mes bras, comme le soir de Rhode-Island !... Ruth, n'avons-nous pas, en Angleterre, auprès de Richmond, l'un des châteaux les plus merveilleux qui soient au monde ? Ce qui arriverait, si nous étions dans ce manoir, nul, mieux que moi, ne peut vous l'apprendre. J'ai connu les souvenirs pâlissants, je sais comment s'éteignent les amours.

RUTH, à elle-même.

Sa voix est lointaine : elle vient de la tombe ! — O mon Dieu !

(Elle s'accoude le front dans ses mains.)

LORD CECIL, comme en une rêverie profonde.

Le soir, au fond des grandes allées, regardez les flambeaux qui s'allument pour les fêtes de nuit !... Entendez-vous les jets d'eau tomber dans les cours silencieuses ?.. Moi, je vous vois apparaître, en deuil et cependant étincelante, et descendre les degrés de marbre vers le roi d'Angleterre, votre hôte, vers d'autres femmes éclatantes, la couronne aussi au front, et qui vous envieraient peut-être.

(*Orchestre : harpes accompagnant, en sons voilés, un large chant d'alto jusqu'à la fin.*)

Entendez-vous les musiques lointaines ?... Sentez-vous, dans le parc, les feuilles tomber sur votre épaule et vous faire tressaillir de ce frisson qui semble l'âme envolée des choses mortes ? (Souriant :) Oui, les vieilles pierreries féodales, les fleurs de votre pays, les joyaux d'Orient et ces charmants parfums familiers qu'aiment toutes les jeunes femmes, finissent par troubler la mélancolie des cœurs les plus solitaires sous un magnétisme de luxe, de puissance et de volupté !... Ah ! quelque soir, bientôt, dans une année, les soupirs de votre sein ne traduiraient plus qu'une lassitude et une soif de vivre encore, de palpiter, d'aimer !... oui, d'aimer !... Et le velours étoilé des nuits noires se bleuirait, malgré l'ancienne douleur, à l'horizon illuminé ! Et le bruit de la mer, le souffle du vent, le froissement des années, toutes ces fleurs des tombeaux vous persuaderaient, à la longue, avec leurs murmures endormeurs !... Et je pourrais tenter moi-même de vous séduire, ne fût-ce qu'en reflétant le charme dont votre personne me pénètre, et qui est, je crois, invincible !... Et vous en seriez la victime ! Et celui qui vous accuserait d'infidélité serait un enfant ! Et vos yeux consolés finiraient par me voir, et vos bras par se détendre... parce que... c'est la vie !

RUTH, éperdue et oppressée.

Monseigneur ! (A part :) Quoi !... M'aime-t-il ?...

LORD CECIL, *relevant la tête.*

Mais... ce jeune homme ne sera pas tué dans la bataille.

(*Canon.*)

SCÈNE III

RUTH, LORD CECIL, un MIDSHIPMAN, paraissent au fond de la scène.

LE MIDSHIPMAN

Milord général, on demande vos ordres devant l'attaque de Washington : les rebelles donnent l'assaut.

LORD CECIL

Que sir Clinton prenne le commandement, une minute!

LE MIDSHIPMAN

Il est mort.

LORD CECIL

Ah? — Que le colonel Hartley tienne ma place quelques instants, — ou sir Richard Cornwallis!

LE MIDSHIPMAN

Ils sont morts.

LORD CECIL

Bien. J'y vais.

LE MIDSHIPMAN

Quels ordres?

LORD CECIL

Embarquez. Au large! Les capitaines rencontreront la flotte qui vient vers nous trop tard.

LE MIDSHIPMAN

Est-ce tout, milord général?

LORD CECIL, plus bas.

Qu'on demande les hommes de bonne volonté. Il s'agit de rester sur la muraille pour la vieille Angleterre. Une compagnie d'honneur. Les noms seront envoyés au roi. Je commanderai.

LE MIDSHIPMAN

Elle est formée. Cent vingt-six hommes, là-haut! J'en suis.

LORD CECIL, le saluant.

Je suis à vous dans l'instant, Monsieur.

(*Le Midshipman sort. Lord Cecil s'approche silencieusement de Ruth défaillante, puis, très bas :*)

Adieu!

(*Il marche vivement vers la table et y prend son épée.*)

RUTH, se levant, avec un mouvement vers lui.

Cecil!

LORD CECIL, calme, l'épée à la main, debout contre les grandes draperies rouges, et lui envoyant un baiser.

Tu es veuve.

(*Il gravit les degrés : les draperies retombent. Le canon redouble.*)

SCÈNE IV

RUTH, seule, puis MISTRESS ANDREWS.

RUTH, à elle-même.

Ah! par exemple, ceci est affreux! (Avec un cri et tombant à genoux :) Mon Dieu! pour lequel des deux prier, sans avoir honte de la prière!

(*Mistress Andrews paraît au fond, vêtue de noir, voilée, dans son costume du premier acte. Elle s'approche de Ruth sans être entendue.*)

MISTRESS ANDREWS, debout derrière elle.

Prie pour toi.

RUTH, se détournant et la regardant, terrifiée.

Cette femme ! — C'est celle de Swinmore !

MISTRESS ANDREWS, se dévoilant.

Ne cherche pas ; me voici.

RUTH

Mistress Andrews !

MISTRESS ANDREWS

Non. Une femme qui aime le même homme que toi !

RUTH, se relevant, à ce mot, et la regardant.

Quoi ? — Qu'est-ce que vous dites ? Vous ! Lui ? — Tu mens, n'est-ce pas ?

MISTRESS ANDREWS, froide.

Allons, tu m'as bien entendue.

RUTH, sourdement, la regardant toujours et comme recherchant ses souvenirs.

Ah ! je ne sais quelle affreuse lumière...

MISTRESS ANDREWS

Et je vois que tu m'as bien comprise.

RUTH, avec un cri terrible.

Mauvais ange ! C'était donc toi !

MISTRESS ANDREWS

Va, tu es de celles qu'on oublie ! Mon véritable crime est de t'avoir follement laissé vivre jusqu'à cette heure maudite !

RUTH

C'était donc toi !...

MISTRESS ANDREWS, sinistre.

Prie.

RUTH, comme ne comprenant pas et l'examinant avec stupeur.

Oui, je prie ! — Oui ! je rends grâce à Dieu de connaitre, enfin, mon ennemie ! Tu aimais... tu aimais mon... Eh bien, sache-le : cette fois, tu ne nous sépareras plus.

MISTRESS ANDREWS, grave.

Tu crois ?

RUTH

Entends-tu Dorchester tonner comme un Sinaï ? — Entends-tu le tocsin des jours héroïques ? Il ne doit pas être loin, celui dont tu parles : c'est l'heure où chacun fait son devoir jusqu'à la mort...

MISTRESS ANDREWS, amère.

Oui, Stephen Ashwell donne l'assaut de cette place, la dernière qui résiste ! Washington entre dans Boston enseignes déployées !

RUTH

Prends garde : il sera ici bientôt, victorieux, l'épée au poing, dans la lumière !

MISTRESS ANDREWS, lui mettant la main sur l'épaule.

Toi, dans la nuit.

RUTH, voyant le couteau-poignard à la ceinture de mistress Andrews.

Tu veux m'assassiner ?

MISTRESS ANDREWS

Elle s'étonne !... Ah ! si tu savais combien de fois je t'ai tenue en joue dans les forêts ! (Lui touchant l'épaule :) Tu as une de mes marques, ici.

RUTH, à elle-même, éperdue.

Elle va me tuer !

Mistress ANDREWS, jetant son manteau.

Oh ! tout à l'heure !... Je veux, d'abord, te rendre l'un des instants que je te dois. (Silence.) Je me souviens : le soir de Rhode-Island, lorsqu'il leva la main sur moi, — je me suis jetée sous sa hache ! J'avais soif d'une mortelle blessure ! Je souffrais tant !

(Regardant fixement Ruth, puis le poignard.)

Je t'avais réservé mieux. Mais je n'ai plus le choix des vengeances ! J'ensevelis mon amour dans ma défaite : Stephen partagera, du moins, mon désespoir.

(Ruth cherche à s'enfuir par la porte de droite.)

Inutile. J'ai poussé les verrous de ces portes (Montrant les draperies :) et je garde ce seuil. Oh ! tu peux appeler ! Déjà les alentours de cette salle sont abandonnés : ce château sent la défaite. Nous sommes seules — et Stephen n'apparaîtra pas avant que j'aie fermé moi-même tes yeux... où il s'est vu tant de fois !

RUTH, à elle-même.

Mourir !

(Un silence.)

(Haut.) Je n'ai pas peur de vous : je vous plains.

Mistress ANDREWS

Tu plains celle qui a rompu le divorce ? qui t'a ressaisie à York Town ? qui t'a dénoncée à Washington ? — Écoute : celle qui donna le signal aux Anglais, dans l'avant-poste de Rhode-Island, c'était moi ! Qui t'a déshonorée en t'emprisonnant dans un filet de calomnies mortelles ? Moi, te dis-je. Qui t'a séparée de lui ? Moi, toujours ! Et, tout à l'heure, ce ne sera pas une autre main que la mienne, qui enfoncera ce couteau dans ta poitrine. — Plains-moi.

RUTH, interdite.

Oh ! n'est-ce pas une insensée qui me parle !

(*Mistress Andrews sourit dédaigneusement.*)

Ah ! cœur horrible et traître ! Et tu me souriais ! Et tu osais...

Mistress ANDREWS, terrible.

Toi, toi seule, m'invitas à ces actes sombres et j'admire, en vérité, que ce soit toi l'accusatrice ! — Ta place était là-bas, en Angleterre ! Dans ta chambre nuptiale ! Et non plus ici. Tu avais perdu le droit d'être aimée.

(*Un silence.*)

Moi, bannie dès le berceau, je m'étais réfugiée dans ces clairs parages, loin de votre Europe oubliée. J'y vivais paisible, heureuse, la main dans la sienne, parfois ! Nous étions prêts à nous aimer ; ton fantôme se fût dissipé entre nous ; — enfin, c'était mon rêve ! Je suis de celles qui n'en forment qu'un seul, lui sacrifient toutes choses et meurent avec lui. — Tout à coup, malgré l'avertissement de Swinmore, te voici ! Ta présence suffit pour troubler mon plus légitime espoir ! Te serais-tu donc résignée, à ma place, à voir Stephen te préférer un cœur qui ne lui fut jamais qu'infidèle ? O merveille ! Tu le trahis, tu te repens et tu reviens ! Ton silence meurtrier l'abuse ! Tes imprudentes et folles hésitations compromettent un instant jusqu'à son honneur de soldat ! Et c'est toi qui me juges ! Et tu m'outrages et tu triomphes ! Et c'est moi qui semble l'intruse de ton bonheur ! Et il t'aime ! Ah ! ah ! je dis, — entends-tu, fille de malheur ! — je dis que le Sort s'est trompé ! que c'est une chose injuste ! Et je me sens le droit de te tuer.

RUTH, méprisante.

Vous essayez de vous convaincre. Peine inutile.

Mistress ANDREWS, souriante.

Oui, tu es le foyer paisible, le sommeil sans remords, les beaux enfants à venir ! Tu es la fiancée que l'on aime !

Tu t'appelles la joie de vivre... Eh bien ! moi, je suis celle dont, tôt ou tard, on veut mourir.

RUTH

Ma mort ne vous rendra pas plus aimée... — et tu me verras toujours dans ses yeux !

MISTRESS ANDREWS, qui a tressailli.

Tu mesures mes enchantements à ta grâce d'aurore, jeune fille !

Peut-être suis-je une rivale plus sombre que tu ne l'imagines, — et plus profonde dans l'art de faire oublier.

RUTH

Essaie d'oublier tes crimes ! Toi seule me vengeras !

MISTRESS ANDREWS

Avec quelles ivresses je me réserve de les lui apprendre par quelque beau soir d'étoiles !... Pour qui les ai-je commis ? N'en n'est-il pas, un peu, coupable ? Voudrait-il m'en laisser toute la mélancolie ? Enfant ! mes crimes sont ma parure — et c'est pour eux qu'il m'aimera !

RUTH

O monstre ! je te le dis, je dédaigne tes mensonges et, tiens, malheureuse ! je plains ton atroce amour !

MISTRESS ANDREWS, souriante.

Tu le verrais toi-même, si j'étais assez cruelle pour te laisser vivre.

RUTH

Puisque tu vas me tuer, c'est que tu as peur ! Eh bien, ne t'attarde pas : frappe ! Mon ombre suffira pour te vaincre, mon seul souvenir sacré pour le préserver de toi !

MISTRESS ANDREWS, à demi-voix.

Tu me braves : et mon nom seul suffirait à faire évanouir ton assurance.

(*Pensive*.)

Hélas ! ce nom, tu l'as entendu, souvent, par les lourds minuits de l'hiver, fille d'Irlande, là-bas, dans la patrie !

RUTH, se troublant un peu, à elle-même.

O ciel ! Que veut dire, encore, cette effrayante femme !

MISTRESS ANDREWS, amère et comme à elle-même.

La patrie !... Heureux ceux-là qui peuvent trouver place dans leur cœur pour la terre où ils ont souffert et où sont nés leurs enfants !... Mais moi, — moi, la fille désespérée d'une race jalouse à travers les siècles, moi, la fugitive, l'exécrée, avant ma naissance, à cause de ce sang parricide qui me brûle les veines...

RUTH, reculant devant mistress Andrews.

Vision de l'enfer, ton couteau m'épouvante, à présent, moins que ta vue !

MISTRESS ANDREWS, continuant, presque à elle-même.

... moi, qui ne peux aimer ou haïr qu'avec des violences natales qu'exalte encore l'exil, moi, pénétrée d'une héréditaire fatalité et que d'affreuses légendes environnent...

RUTH, balbutiant, les yeux dilatés par la terreur.

Mon Dieu, — mon Dieu, protégez-moi !

MISTRESS ANDREWS, continuant.

— Que m'importent les patries et les nouveaux mondes, à moi ! Au mépris de tout ce qui m'a repoussée, je défends mon amour ! Il me suffit.

(*Bruit de l'assaut : canon lointain; éclats de trompettes; le tocsin sonne.*)

RUTH, d'une voix étouffée.

Au secours !

MISTRESS ANDREWS, relevant la tête, et tirant son poignard.

Ils entrent. Voici les lueurs de l'incendie !... Je vais tenir parole — et c'est bien le tocsin qui devrait sonner l'heure de ma première joie !

SCÈNE V

RUTH, Mistress ANDREWS, Voix lointaines, la Voix de Lord CECIL, la Voix de STEPHEN, puis DAHU, puis STEPHEN et VAUDREUIL.

VOIX LOINTAINES.

Victoire !

LA VOIX DE STEPHEN

Jetez les armes ! — La vie sauve à qui se rendra !

Lord CECIL, au dehors, sur l'esplanade.

Feu !

(*Détonations de mousqueterie.*)

LA VOIX DE STEPHEN

A l'assaut !

Mistress ANDREWS, rayonnante.

Les entends-tu ? C'est lui.

RUTH, chancelante.

A moi, Stephen ! Au secours !

Mistress ANDREWS, calme et lui mettant la main sur l'épaule.

A genoux !

(*Elle saisit violemment, d'une main, par les deux poignets, les deux mains jointes de Ruth qui est tombée sur les genoux.*)

RUTH, se débattant.

Ah ! j'ai peur !

Mistress ANDREWS, souriante.

Laisse ! Il viendra trop tard, te dis-je !

RUTH, entraînée sur les genoux, vers l'estrade.

Anges du ciel !

MISTRESS ANDREWS, souriante.

Je lui donnerai ton premier baiser...

RUTH

Je deviens folle !

(*Toutes deux sont arrivées, à gauche, au-dessous de la statue royale.*)

MISTRESS ANDREWS, se redressant, pâle et hautaine.

Maintenant, maintenant — je veux te dire, aussi, mon nom, tout bas, Ruth Moore !

(*Orchestre : rappel de la Légende de Ralph Evandale. — Se penchant brusquement à son oreille :*)

Jeune fille, écoute, écoute-moi !... Te rappelles-tu la veillée, dans le Rhode-Island ? Tu sais bien, — la vieille histoire ?... Oui !... Celle qu'*il* appelait un rêve, pour te rassurer, toi, qui t'épouvantais entre ses bras ?... Allons, — je vois, à tes yeux, que tu te souviens !

(*Grave :*)

Eh bien, regarde celle qui te parle.

RUTH

Oh !... Tu es... Grand Dieu !...

(*Mistress Andrews incline la tête, silencieusement. — Dahu, haletante, apparaît, sans bruit, inaperçue, entre les rideaux rouges.*
Ruth s'est dégagée une main et fait le signe de la Croix.)

MISTRESS ANDREWS, levant son couteau-poignard.

Je suis Edith Evandale.

(*A ce moment, un rayon de l'incendie traverse l'intervalle des grandes draperies que Dahu tient entr'ouvertes. Le rayon frappe la main de la statue du roi d'Angleterre, l'empourpre et passe entre les doigts de marbre.*
Mistress Andrews, qui se trouve au-dessous d'elle, reçoit, obliquement sur le visage, l'ombre, ensanglantée par la lueur, de la main royale.
Et, en cet instant même, l'air subit du dehors éteint la lampe, sur la table. — Obscurité soudaine : une main rouge semble crispée sur la face de mistress Andrews. Celle-ci s'arrête, comme immobilisée.)

RUTH, se renversant, avec un grand cri d'horreur.

Ah ! La *Main* !... La *Main sanglante* !...

EDITH EVANDALE, l'arme haute, sans frapper, chancelante, avec un grand frisson.

Mon heure est venue.

(*Stephen et Vaudreuil, l'épée à la main, précédés par un bruit de lutte, ont enfoncé la porte de gauche et vont se précipiter. Mais, au moment où s'est levé le bras menaçant, Dahu, prompte, a pris une flèche sur son épaule, a tendu son arc, et la flèche est venue se planter dans la poitrine d'Edith Evandale, à l'endroit du cœur.*
Celle-ci pousse un cri étouffé. Le reflet disparaît, les draperies s'étant rejointes derrière Dahu.)

EDITH EVANDALE, la flèche dans la poitrine et laissant choir le poignard.

Oh ! la nuit !... (Elle tombe. — Apercevant Stephen :) Adieu, Stephen. (Fermant les yeux :) Morte, je serai plus belle ! C'était dans mon destin ! J'ai éteint le châtiment.

(*Elle crispe sa main sur la flèche, comme pour l'arracher de sa poitrine, puis demeure étendue, sans mouvement, la tête appuyée sur son bras droit.*)

RUTH, égarée, dans les bras de Stephen.

Stephen ! Hélas ! Je meurs ! Oh ! l'horrible beau jour !

STEPHEN, qui la rassure et la tient embrassée.

Toi enfin !...

DAHU, avec un cri de triomphe, debout, levant son arc.

Moi aussi j'ai tué l'oiseau de mort !

VAUDREUIL, regardant Edith Evandale avec stupeur.

L'effrayante créature !

(*Dahu descend la scène.*)

STEPHEN, pensif, regardant le cadavre.

Moi, je n'ai pas à juger cette ombre, mais à l'oublier.

DAHU, farouche, mettant le pied sur la poitrine d'Edith Evandale.

Dahu chante le chant de mort !

(*Appuyée à son arc, elle psalmodie d'une voix monotone, pendant qu'on entend, au loin, le « Hail Colombia ».*)

Mon père Helk fut un grand chef ! Il tua beaucoup de bisons, d'ours et d'aigles ! Il prit beaucoup de chevelures !

Des milliers de cavaliers peaux-rouges lui obéissaient dans la prairie. — Ma flèche est celle d'un guerrier !

(*On entend la fusillade qui se rapproche. Clameurs de victoire.*)

STEPHEN, à Ruth qu'il tient toujours entre ses bras.

Ces voix victorieuses, ce sont nos amis ! Tout ceci n'est qu'un bruit de chaînes qui se brisent à jamais ! Cette fois, je t'ai reconquise, Ruth, oh ! cette fois, tu es à moi !

(*Les draperies du fond se sont écartées.*)

Au milieu du vaste escalier, et seul, apparaît lord Cecil, chancelant, blessé, sanglant. Il descend les marches en s'appuyant d'une main à la rampe et tenant de l'autre son épée brisée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LORD CECIL

VAUDREUIL, apercevant lord Cecil.

Lord Cecil.

STEPHEN, se détournant vers lord Cecil.

Lui ! Enfin ! Face à face ! Épée contre épée ! — Ah !...

(*Il s'arrête après un coup d'œil sur le comte qui le regarde fixement. Ruth se dégage avec un cri. — Stephen recule, puis, à voix basse :*)

Henri, cet homme est blessé à mort ! Il chancelle !

(*Ruth, le front baissé, défaillante, marche vers lord Cecil.*)

VAUDREUIL, s'approchant vivement du comte.

Milord, faites-moi l'honneur d'accepter mon appui !

RUTH, les deux mains sur la face.

O Ciel !

LORD CECIL, calme, après un vague geste de refus au chevalier.

Merci, monsieur.

(*Il descend et marche, en s'appuyant aux meubles, vers la statue du roi George III.*)

STEPHEN, regardant lord Cecil.

Ah! je le reconnais! C'est lui qui, cette nuit, donnait des ordres sur sa muraille, aux lueurs du feu et de l'assaut: une balle a brisé son épée.

VAUDREUIL

Oui. (Pensif :) C'est un grand soldat!

(*Bruit d'armes, clameurs se rapprochant très vite. — Les portes latérales sont enfoncées.*)

SCÈNE VII

Les Mêmes, le Lieutenant HARRIS suivi de Miliciens. Ils entrent de tous côtés dans le tumulte de la victoire. BOB et MOSCONE, enchaînés, apparaissent au milieu des Miliciens, puis MARY.

Le Lieutenant HARRIS, l'épée à la main.

Arrachez les drapeaux du roi!... Ah! lord Cecil!...

(*Lord Cecil a gravi, en chancelant, les marches de l'estrade et apparaît sous la statue du Roi, debout au milieu des drapeaux d'Angleterre.*)

LES MILICIENS

A mort!... à mort!...

(*On le couche en joue de tous côtés : sabres et haches sont levés.*)

STEPHEN, devant eux.

Arrêtez! Que pas un ne bouge!

(*Ruth s'est précipitée entre lord Cecil et les assaillants, présentant sa poitrine aux fusils. Le comte lui fait le signe de s'éloigner. Elle baisse la tête.*)

Le Lieutenant HARRIS, à Stephen.

Mais, commandant! C'est notre pire ennemi!... C'est le tyran sans pitié par qui sont morts tant de nos frères!...

STEPHEN, d'une voix tonnante.

Qui donc commande ici? — Bas les armes! Tous!

(*Lord Cecil s'est dressé sous la statue du Roi : sa main crispée accroche, derrière lui, les grands étendards anglais qui entourent le socle contre lequel il s'appuie. Il tombe sur un genou.*

A l'orchestre on entend, sourdement, le God save the King!)

Lord CECIL, à voix basse et comme à lui-même, avec un hautain sourire, pendant les dernières mesures de l'hymne royal.

Je trouve les nouveaux venus bien sévères pour ceux-là dont le crime est de mourir fidèles.

(*Il tombe au pied de la statue sans lâcher les drapeaux, et, le corps étendu sur les degrés ensanglantés, il meurt. — Vaudreuil se découvre et, sur un signe de Stephen, tous l'imitent.*)

VAUDREUIL, à lui-même, assombri

C'est autrefois qui s'éteint.

STEPHEN

L'heure lui appartient!... (A Ruth qui est demeurée immobile, les yeux fermés :)

Lady Cecil, venez : vous êtes la veuve d'un héros : venez lui rendre les devoirs funèbres.

(*Tête nue, il amène doucement Ruth vers lord Cecil, s'incline devant lui et revient seul au milieu de la scène. — Ruth s'agenouille, prend la main du comte, la baise silencieusement, puis ôte son anneau, le met au doigt de lord Cecil et reste à genoux, sans parole, le front courbé devant lui.*

Au dehors, bruit de tambours et de trompettes sonnant aux champs, — lointain d'abord, puis se rapprochant très vite. — Cloches, clameurs, canon dans l'éloignement. — Les grandes portes massives s'entr'ouvrent au haut de l'esplanade et les flots de peuple, de soldats, de femmes, d'Indiens, se précipitent dans les trois escaliers.

On envahit la scène.

Parmi les femmes, Mary se fait place, arrive jusqu'à Vaudreuil et se jette dans ses bras.

On entend le Hail Colombia. *Des palmes d'oliviers sont agitées au sommet de l'esplanade, avec des cris d'enthousiasme.*)

LA FOULE

Gloire à George Washington!

STEPHEN, le pied sur le premier gradin du grand escalier de l'esplanade et levant l'épée.

Gloire à celui par qui la terre des hommes libres est délivrée!

HUITIÈME TABLEAU

L'AURORE

Lord CECIL, mort, sur les degrés de l'estrade royale ; RUTH, agenouillée devant lui ; STEPHEN, debout, le pied sur la première marche du grand escalier de l'esplanade ; VAUDREUIL, MARY, à droite ; DAHU, près de RUTH ; Mistress ANDREWS, étendue, à gauche, inanimée ; HARRIS, les Miliciens ; au milieu d'eux, BOB et MOSCONE enchaînés ; le quaker EADIE, MAUD EADIE, M. O'KEENE, EFFIE, JESSY, HUGHELLA, SUKY, Mistress NOELLA, TOM BURNETT, Colons, Nègres, Habitants de Boston, Peaux-Rouges, Soldats américains, GEORGE WASHINGTON, puis des Voix lointaines.

(Washington apparaît au sommet de l'esplanade.

Derrière lui le soleil se lève, l'illuminant. — Autour de lui, les baïonnettes brillent, les épées resplendissent, les drapeaux s'inclinent.

Il descend les marches et s'arrête : seul, au milieu des degrés, il fait un signe de main. — Les tambours cessent de battre. Profond silence.)

WASHINGTON, d'une voix brève et forte.

Allez dire à la vieille Europe : le Nouveau Monde est libre !

TOUS, agitant les palmes et à pleines voix.

Le Nouveau Monde est libre !

D'AUTRES VOIX, lointaines, comme un écho, dans le vent du matin.

Le Nouveau Monde est libre.

(L'aurore éclaire tout l'ensemble de la scène.)

LE NOUVEAU MONDE EST LIBRE

APPENDICE

*On retrouvera ici l'*Avant-Propos *et l'*Avis au Lecteur *de l'édition Richard (Paris 1880). — Les partitions orchestrales et vocales avaient été composées pour les représentations de février 1883 au Théâtre des Nations, par M. Alexandre Georges sur la demande de Villiers de l'Isle-Adam; nous en donnons plus loin les principaux motifs. — Deux fragments musicaux furent improvisés par Villiers de l'Isle-Adam au cours des répétitions. L'un, le chant, se place au premier acte, l'autre, se place à la deuxième scène du cinquième acte : c'est une des variations de Villiers sur le sonnet de Baudelaire. — Le chant et la mélodie ont été notés et harmonisés par M. Alexandre Georges, qui nous les a communiqués. Qu'il nous permette de lui exprimer notre vive et affectueuse reconnaissance.*

LES ÉDITEURS.



AVANT-PROPOS

En 1875, un concours fut annoncé par la presse théâtrale de Paris. Une médaille honorifique, une somme de dix mille francs même, d'autres séductions encore étaient offertes à l'auteur dramatique français qui, dans un ouvrage en 4 ou 5 actes, rappellerait le plus puissamment l'épisode de la Proclamation de l'indépendance des États-Unis, dont le centième anniversaire tombait le 4 juillet 1876.

Les deux jurys d'examen étaient composés, — le premier, des principaux critiques de la presse théâtrale de France, — le second, de MM. Victor Hugo, président d'honneur, Émile Augier, Octave Feuillet, Ernest Legouvé, membres de l'Académie française, de M. Greenville-Murray, représentant du *New York Herald*, et de M. Perrin, administrateur général du Théâtre-Français.

Le jury préalable devait élire cinq manuscrits : le jury définitif, classer, — pour ainsi dire, par numéro d'ordre intellectuel, — ces cinq manuscrits.

Six mois étaient accordés pour écrire l'œuvre.

Une centaine de drames, environ, signés seulement

d'une devise, furent adressés à l'Agence internationale de M. Théodore Michaëlis, créateur du concours.

Près d'une année se passa, pendant laquelle ces messieurs de la presse théâtrale examinèrent les drames.

Les titres des cinq ouvrages élus furent publiés : *Le Nouveau Monde* figurait parmi eux.

Deux mois s'écoulèrent encore : enfin, une note officielle du 22 janvier 1876, signée du jury supérieur, m'annonça que, sur les cent autres ouvrages, *Le Nouveau Monde* était sorti avec le plus d'honneur de la double épreuve.



AVIS AU LECTEUR

Le Programme du Concours dictait aux littérateurs dramatiques, entre autres obligations, celle d'écrire l'ouvrage en mémoire, surtout, du 4 juillet 1776.

La présence du marquis de La Fayette en Amérique datant seulement de l'année suivante (où commença la grande guerre terminée, comme on le sait, quelques années plus tard avec le maréchal de Rochambeau devant York-Town), il ne m'a pas été permis d'essayer, à mon tour, de retracer quelques lignes de cette haute et généreuse figure.

Tout développement historique se trouvait circonscrit par les termes précis du Programme, auquel tous les concurrents devaient se soumettre. On demandait un *drame intime* où l'événement même du 4 juillet 1876 *ne devait que se surajouter*.

En sorte que j'ai dû renoncer également à mettre en scène le Passage de la Delaware, par exemple. On voit à Boston le tableau qui représente ce fait héroïque. Sur un signe muet de Washington, quatre-vingts soldats, dont la barque sombrait au milieu des glaces du fleuve, se laissent engloutir, par une très rude nuit d'hiver, sans jeter un seul cri, de peur de donner l'alarme aux sentinelles du camp anglais que l'armée américaine allait surprendre sur l'autre rive. — Montmouth, White-Plains, York-Town et les épisodes de l'intervention française se trouvaient exclus du cadre donné. Les caractères de Washington et de Franklin ne pouvaient être posés qu'à

l'état d'esquisses. Il était question de susceptibilités, de ménagements à garder entre deux nations...

Comme j'acceptai de concourir, malgré ces restrictions vaines, je dus me contenter d'une indication à grands traits, d'un drame symbolique où chacun, selon l'intelligence qu'il voudra dépenser dans sa lecture, pourra trouver quelques profondeurs.

Quant au style, je dirai que la grandeur du sujet nécessitait le ton que j'ai pris et qu'il est facile de critiquer.

Passons au drame.

La conduite du maréchal de Vaudreuil pendant la révolution de 1789 m'ayant paru tout à fait exemplaire, je n'ai pas hésité à confier à quelqu'un de son nom le soin de représenter un Français de ce temps.

Les noms des généraux Howe, Clinton et Cornwallis, qui, malgré le sort des armes, ont laissé de nobles souvenirs militaires, ne m'ont point semblé devoir être omis. Je m'explique. L'embarquement de Howe, lors de l'attaque des ouvrages de Bunker-Hill, n'étant qu'un fait analogue à celui, par exemple, de la destruction de la statue du roi George III, je ne devais m'en préoccuper, dans une œuvre d'art, qu'en tant que trait accessoire : libre à moi d'en disposer, de l'adapter à l'ensemble de mon œuvre, non selon la seule exactitude historique, mais pour le mieux de l'impression générale que je désirais laisser. Toutefois, quant à ces soldats, voulant rendre hommage à leur mémoire en les nommant, j'ai supposé que des officiers de leur parenté faisaient partie de l'état-major anglais.

Le personnage de lord Raleigh Cecil a dû être modifié pour l'intérêt et la possibilité du drame. Lord Cecil est une personnalité considérable de cette époque ; j'ai donc, sous un voile de circonstances, à peu près toutes imaginaires, incarné en lui le principe du Royalisme, comme j'ai incarné en Stephen Ashwell le principe de la Liberté.

Lord Cecil remplace donc et résume, en ce drame, lord Percy, le général Howe, d'autres encore. Il est le souverain d'or frappé à l'effigie du roi d'Angleterre.

Mistress Andrews est le reflet sombre de cette féodalité dont lord Cecil représente l'aspect lumineux, et je me vois obligé de donner quelques mots d'explication au sujet du caractère presque fantastique dont elle est revêtue.

Mistress Andrews est une conception littéraire dont le symbole n'apparait qu'au cinquième acte, alors que l'ombre de la main royale, bénissante, si je puis dire, pour le grand serviteur Cecil, se fait réprobatrice et mortelle pour la descendante de Ralph Evandale.

Le personnage de cette femme est fait d'une cohésion d'éléments intellectuels et sensitifs d'un ordre beaucoup trop élevé pour être strictement humain. Des particularités de ce caractère semblent ultra-féminines. C'est pourquoi, pour les légitimer en mistress Andrews, j'ai dû l'entourer d'un halo légendaire, en faire une sorte de Mélusine américaine. Il m'a semblé logiquement indispensable, pour la vitalité, pour la possibilité du personnage, de le doter d'une *envie* mystérieuse, imprimée virtuellement en sa chair, — d'une empreinte de sang qui n'apparait qu'à l'heure de la mort, — d'un signe, enfin, séculaire héritage d'un forfait dont l'horreur peu commune est de tradition populaire autour de son nom. J'ai voulu, ainsi, créer le type d'une âme étrange, ténébreuse et amère, d'une fille de race, hantée de mélancolie, de silence et de fatalité. Mille grandeurs brisées apparaissent donc en ce caractère nocturne : ainsi, des éclats de miroirs et de cristaux, des lueurs de poignards sur les tapis d'un palais d'autrefois, après quelque orgie ducale. Cela dit, certaines exclamations de son rôle, exclamations surannées peut-être, s'expliquent et deviennent acceptables, prononcées par un être de cette nature spéciale.

Ruth Moore est la personnification de la terre américaine à cette époque : terre toujours à moitié divorcée de l'Angleterre, toujours à moitié libre, libre enfin.

Ce drame n'a pas encore été représenté en France.

MUSIQUE DE SCÈNE

(FRAGMENTS)

ACTE PREMIER

Prélude : *Rule Britannia*
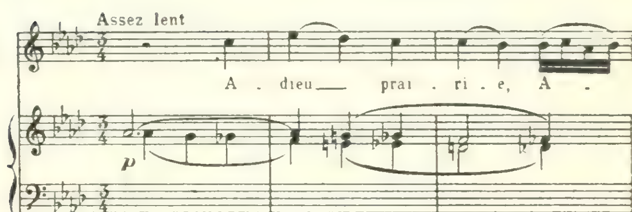


et *Hail Columbia !* (fragments).
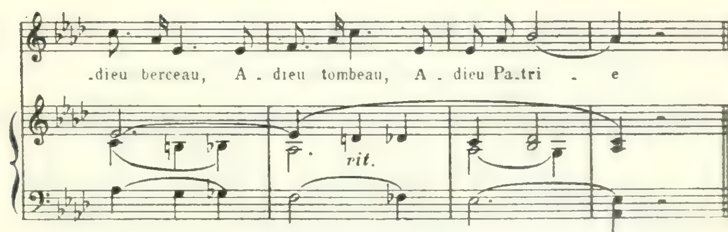


SCÈNE I

(Page 2.)

VOIX LOINTAINES.
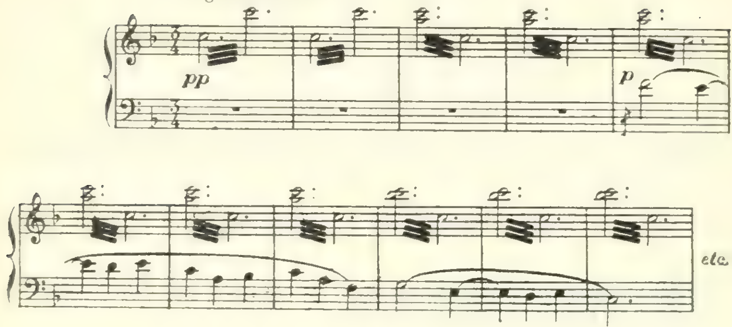




(La mélodie est de Villiers de l'Isle-Adam.)

SCÈNE II

(Page 3.)

Réplique : « Ils s'expatrient... ».



SCÈNE IV

(Page 13.)

(Entrée de Lord Cecil.)
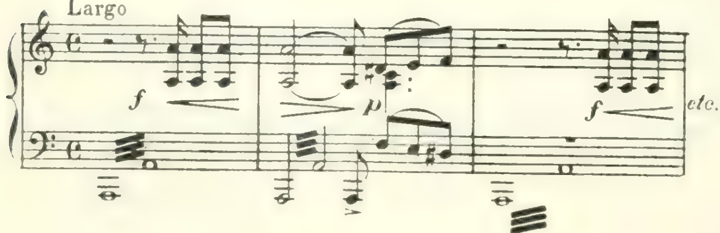


(Motif du *God save the King.*)

SCÈNE V

(Page 18.)
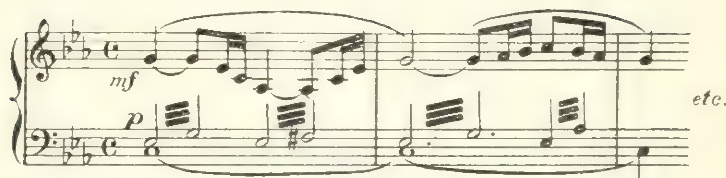
(Entrée de Sir Cornelius Halgrave.)



SCÈNE VI

(Page 19.)

(*Entrée de Mrs Andrews.*)
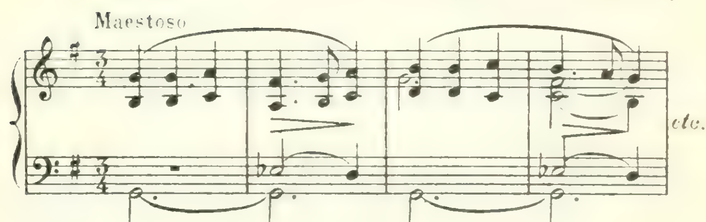


(Fragment de la *Légende d'Edith Evandale.*)

SCÈNE IX

(Page 28.)

(*Sortie de Lord Cecil.*)



SCÈNE XI

(Page 34.)

Reprise de : *Adieu patrie* et final.

ACTE DEUXIÈME

Prélude sur les motifs entendus au premier acte.

ACTE TROISIÈME

Prélude sur le motif du premier acte : « Ils s'expatrient. . . ». Reprise de fragments de ce prélude, puis : *Hail Columbia !* A la fin : *Le Choral de Luther.*

ACTE QUATRIÈME

Prélude : *La Légende d'Edith Evandale,* racontée par Mistress Noella.

Reprise du *Rule Britannia.*

ACTE CINQUIÈME

Prélude : Fragments du *God save the King.*

SCÈNE II

(Page 169.)

RÉPLIQUE : Le Soir au fond des grandes Allées...[1]

Lent

VIOLONCELLE

PIANO

[1] Le chant du violoncelle est écrit d'après une mélodie que Villiers de l'Isle-Adam composa pour le sonnet de Baudelaire : *La Mort des Amants*.
Cette mélodie, ainsi que la première, *Adieu Patrie*..., fut harmonisée par M. Alexandre Georges, auteur de la musique de scène, pour les premières représentations données au Théâtre des Nations, en 1883.

Pour finir, reprise de : *La Légende d'Edith Evandale*, du *God save the King* (triste et sourd). Puis, aux sons des cloches et des clameurs de tout un Peuple libre, le *Hail Columbia* triomphant !

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT-SIX JANVIER MIL NEUF CENT QUATORZE

PAR

PAUL HÉRISSEY, D'ÉVREUX



